ELISABETH AUX CHEVEUX D'OR PAR E. MARLITT







BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

ÉLISABETH
AUX CHEVEUX D'OR

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

ÉLISABETH

AUX CHEVEUX D'OR

PAR E. MARLITT

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR Mme EMMELINE RAYMOND

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1870



ÉLISABETH

AUX CHEVEUX D'OR.

I.

Une neige épaisse était tombée pendant toute la journée avec tant de constance et de régularité que toutes les corniches et tous les toits se trouvaient recouverts d'une ouate blanche, immaculée, et douce au regard. A cette journée succédait un soir qui apportait, avec une obscurité prématurée, tous les symptômes d'un sinistre ouragan ; le vent, qui s'était élevé, chassait les flocons de neige effarés, fuyant devant sa fureur, comme une bande de pigeons poursuivis par un oiseau de proie.

Quoique le temps fût tel que le bourgeois sensible n'aurait pas voulu exposer son chien,

et bien moins encore sa précieuse personne, aux intempéries de la rue, on ne pouvait relever un ralentissement notable dans le mouvement des passants qui circulaient entre six et sept heures du soir au travers des rues de la grande ville de B... Les flammes du gaz se substituaient aux clartés du ciel; aux points de jonction des principales artères de la ville les équipages se croisaient avec une rapidité fort périlleuse pour les piétons; ceux-ci ne réussissaient à préserver leur existence ou leurs membres qu'en accomplissant des prodiges de vélocité; et quand, par un saut brusque, ils avaient atteint un refuge provisoire, ils apercevaient, emportés par des chevaux fringants, tout d'abord les cochers soigneusement empaquetés dans leurs fourrures majestueuses, puis, derrière les glaces hermétiquement fermées, des dames élégantes, élevant leurs têtes couronnées de fleurs au-dessus des vagues prodigieuses formées par l'envergure de leurs robes de gaze. Des bustes de cire, aux têtes bien frisées, dressées au centre de chevelures blondes ou brunes, qui semblaient faire partie du bagage de gloire d'un chef

sauvage assez heureux pour avoir scalpé un grand nombre d'ennemis; des horlogers silencieux patiemment appliqués à leur travail; des commis aux figures souriantes drapant les soieries et démontrant à chaque cliente que cette étoffe était spécialement créée pour faire *valoir son teint;* des fleurs artificielles disposées en guirlandes et bouquets, vivant côte à côte avec les fleurs naturelles qui avaient servi de modèle pour les créer : tout cela se montrait, vivait, travaillait, s'agitait derrière les grandes glaces des magasins, qui mettaient une barrière infranchissable entre l'atmosphère du dehors et la chaude température de l'intérieur. Les nombreuses lumières des magasins versaient leurs clartés sur les trottoirs, et signalaient les nez rougis ou bleuis par le froid, les yeux clignotant sous la bise, les mouvements rapides, l'expression généralement maussade des passants de tout âge.

Mais non! *tous* n'avaient pas cette expression. Voici que d'une petite rue voisine se détache une apparition féminine au pas élastique et léger. Le manteau étroit et trop court qui l'enveloppait dessinait des membres grê-

les; le vieux manchon, atteint de calvitie, cachait ses places dépouillées en se serrant contre la poitrine et fixant en même temps l'extrémité d'un grand voile noir. Sous ce voile rougi, dénonçant, lui aussi, une vétusté qui ne pouvait plus se dissimuler, souriait un doux regard de jeune fille dans tout l'éclat de sa fraîche jeunesse. Ce regard s'arrêtait avec joie sur les boutons de roses et les sombres bouquets de violettes s'épanouissant derrière les vitres des fleuristes; il se cachait sous de longues paupières, seulement au moment où la tempête, redoublant de furie, enlevait et charriait avec les flocons de neige quelques petits glaçons durcis, pointus et piquants.

Celui qui a jamais entendu des mains enfantines, ou même des mains appartenant à de grands corps, servant une intelligence qui devrait être développée, commencer avec assurance sur le clavier d'un piano une mélodie bien connue, puis rompre immédiatement le fil musical par une dissonance imprévue, monstrueuse... puis mettre un faux doigter au service de tous les tons, excepté de celui qu'il faudrait observer, tandis que le profes-

seur, dérouté, suspend indéfiniment ou laisse retomber dans le doute la main qui battait la mesure..... puis reprendre la mélodie estropiée qui essaye péniblement de se relever, de reconquérir son centre de gravité, pour être de nouveau désarçonnée quelques secondes plus tard..... celui dont les nerfs auditifs ont enduré ce supplice, omis dans la collection des tourments faisant partie de la question ordinaire et extraordinaire, celui-là seulement comprendra que la jeune fille dont nous nous occupons en ce moment accueillit avec plaisir la bise glaciale qui frappait ses joues enflammées; il comprendra que les mugissements de la tempête déchaînant sa fureur égalaient pour elle les sons de l'orgue, ou même ceux d'une harpe éolienne : elle venait de donner des leçons de musique pendant deux heures dans un pensionnat.

La jeune fille marchait donc légèrement, insoucieuse de l'ouragan comme du flot humain qu'elle traversait, et je ne doute pas un seul instant que, sur la dalle du trottoir, en butte aux intempéries, elle aurait agi absolument comme si le parquet d'un salon se

fût trouvé sous ses pieds, c'est-à-dire qu'elle aurait salué d'un radieux sourire et d'une gracieuse inclinaison le lecteur auquel je l'aurais présentée en déclinant son nom : Mademoiselle Élisabeth Ferber. Malheureusement cette présentation est tout imaginaire, et cela me contrarie d'autant moins que j'avais précisément le dessein de raconter à mon lecteur le passé de la jeune fille dont je viens de signaler l'existence à son attention.

M. Wolf de Gnadewitz était le dernier descendant d'une famille célèbre par son opulence, et dont l'origine remontait jusqu'à ces temps fabuleux qui vont se perdant dans une brume compacte.... ces temps où le négoce se réduisait au colportage, où le négociant transportait de châteaux en châteaux les brocarts de soie servant à habiller les châtelaines, les étoffes destinées à tailler les bannières flottant au milieu des tournois, les bijoux fabriqués pour parer les hommes tout aussi bien que les femmes... Heureux quand il n'était pas forcé de livrer son fonds, et de plus le produit de ses ventes, sans recevoir en échange un payement autre que celui des

coups de bâton, de hache ou de poignard. C'est de cet âge d'or que datait l'introduction d'une roue dans les armoiries des Gnadewitz. L'un des membres de cette famille, s'étant particulièrement signalé par le vol à main armée, se vit forcé d'expier, — sur la roue, — les pilleries et tueries dont il était coutumier. Cela fut une grande injustice, et qui faillit soulever toute la noblesse du pays, car enfin la roue n'était pas un supplice noble, et, après tout, le supplicié n'avait versé que du sang de trafiquant, du sang roturier, qui n'avait pas plus de valeur que de l'eau. Aussi le héros pillard ne laissa-t-il pas une tache sur son arbre généalogique, et sa famille, par une sorte de bravade, qui fut estimée de bon goût et de grand air, mit-elle dans son blason la roue qu'un Gnadewitz avait anoblie.

M. de Gnadewitz, dernier rejeton de sa famille, était chambellan à la cour du souverain de la principauté de X...; il était revêtu d'un grand nombre de cordons de toutes nuances, de plaques de toutes dimensions et de toutes formes, et, en outre de toutes ces propriétés, il possédait encore la *distinction*, patri-

moine inaliénable, selon lui, de tout homme bien né. A vrai dire, cette variété de la distinction n'était autre chose qu'une sorte de pitié dédaigneuse et d'indifférence méprisante pour toutes les questions de morale et tous les cas de conscience. A ce point de vue, en effet, cette sorte de *distinction* ne peut jamais appartenir aux descendants de ceux qui ont souffert de l'abus de la force, qui ont lutté, qui ont donné leur vie pour voir enfin l'aurore du jour où l'équité pour tous devait se substituer aux priviléges de quelques-uns.

M. Wolf de Gnadewitz était tout aussi fastueux que son grand-père, lequel avait abandonné le vieux château de Gnadewitz, situé dans les montagnes de la Thuringe et berceau de sa famille, pour se construire dans la vallée une demeure féerique, bâtie dans le style italien. Son petit-fils délaissa encore plus complétement que lui la vieille demeure posée sur la montagne, et embellit considérablement le nouveau château dont il augmenta l'importance. Il semblait que M. de Gnadewitz ne doutât pas un seul moment de l'éternité de sa postérité, et qu'il s'attendît

à voir croître autour de lui d'innombrables rejetons; il n'en fallait pas moins pour peupler les nouveaux bâtiments. Mais si ce calcul avait été fait, on pouvait dire que cela s'appelait *compter sans son hôte*. M. de Gnadewitz avait, il est vrai, un fils, lequel, arrivé à l'âge de vingt ans, promettait si bien d'être un vrai Gnadewitz que l'ancêtre inventeur de la roue placée dans les armoiries de la famille aurait lui-même pâli devant cet héritier de son nom. Malheureusement le jeune homme avait, un jour, à l'occasion de la première grande chasse d'automne, asséné un formidable coup du manche de son fouet sur la tête d'un piqueur; il en avait parfaitement le droit, ainsi qu'en témoignèrent tous les amis conviés à cette chasse, car cette brute maladroite, le piqueur en un mot, avait marché par mégarde sur la patte du chien favori de M. de Gnadewitz le jeune. Cette action stupide avait eu pour effet de rendre le chien absolument incapable de suivre la chasse ce jour-là..... et il arriva peu après que le jeune Hans de Gnadewitz ne se trouva pas seulement sur le grand arbre généalo-

gique de la maison, mais encore sur un grand arbre de la forêt, auquel il était suspendu à l'aide d'une grande corde toute neuve passée autour de son cou. Le piqueur, brutalement frappé, s'était vengé par un crime qu'il expia en le payant de sa vie..... Mais cela ne put faire ressusciter le dernier des Gnadewitz ; il était mort..... bien mort, et avec lui se terminèrent brusquement les chasses, les orgies, les méfaits de toute espèce par lesquels il se signalait dans toute la contrée.

Après cette épouvantable catastrophe, M. de Gnadewitz abandonna le beau château de la vallée, qu'il avait embelli et augmenté avec tant de soin ; il quitta même cette contrée funeste, et se retira en Silésie, dans l'une des nombreuses propriétés qu'il possédait. Il fit venir près de lui une parente éloignée, la dernière aussi de sa ligne, pour conduire sa maison et en soigner le chef. Il se trouva que cette parente était douée d'une beauté angélique, et M. de Gnadewitz, oubliant les douleurs passées, les malheurs qui l'avaient porté à chercher un refuge loin de son pays,

jugeant en un mot que son immense fortune suffisait et au delà pour faire oublier les soixante années de son âge, songea à un mariage. Aujourd'hui ce projet ne serait pas jugé extravagant ou immoral. Peu importe aux jeunes filles l'âge du mari pourvu qu'il apporte le loisir à celles qui, sans lui, seraient forcées de travailler, ou les cachemires, les bijoux et les dentelles à celles qui, sans lui, seraient privées de quelques-uns de ces objets. Mais dans ce temps-là, et dans ce pays aux mœurs primitives, il n'en était pas ainsi... Le puissant seigneur apprit avec une profonde indignation qu'il pouvait y avoir un temps où un Gnadewitz lui-même n'était pas considéré comme propre à être agréé par une jeune fille à laquelle il proposerait l'honneur de porter son nom, et l'on peut juger de son ressentiment lorsque sa jeune parente lui apprit qu'elle avait donné son cœur à un officier..... fils de l'un de ses propres gardes-chasse !

Le jeune officier ne possédait que son épée, sa jeunesse, sa force et sa grâce ; mais il s'était donné à lui-même une forte et solide

instruction, mais il avait l'âme la plus élevée, le caractère le plus digne de respect et d'affection. M. de Gnadewitz, après avoir reçu cet aveu, abandonna sa jeune parente, et celle-ci épousa le jeune Ferber... Pendant dix années elle se considéra comme la plus heureuse épouse de la terre, et n'aurait pas échangé son obscurité contre la couronne d'une reine; elle n'aurait certainement pas eu cette tentation l'année suivante, qui était justement l'année 1848..... Mais dans cette onzième année de leur mariage, les deux époux eurent à supporter une lutte pénible... Ferber se trouva obligé d'opter entre deux devoirs également saints à ses yeux : l'un était celui que son père lui avait enseigné en paroles et en actions depuis sa plus tendre enfance : *Tu dois aimer ton prochain comme toi-même, et tes compatriotes plus encore*. L'autre devoir, quoique plus tardivement conçu, mais accepté par le militaire en toute connaissance de cause, lui commandait d'agir conformément au serment de fidélité fait à son prince. Dans ce conflit, ce fut le devoir le plus ancien

en date qui l'emporta, car ses racines plongeaient au plus avant du cœur de Ferber; il ne put se résoudre à tuer ses frères, ses compatriotes qu'il devait aimer plus que lui-même, mais il lui en coûta son avenir..... Il donna sa démission, et se trouva, dans la force de l'âge, sans carrière et sans fortune, en proie à une maladie de langueur qui dura longtemps, et avait pour origine probable le combat soutenu par son âme. Quand il put enfin quitter le lit qu'il avait gardé si longtemps, il se dirigea, avec sa famille, vers B... Là, il trouva, après de pénibles démarches, une place de teneur de livres dans une importante maison de commerce. Il était temps... La petite dot de Marie Ferber avait été dévorée depuis longtemps pour soigner le malade et nourrir sa famille; et sans l'aide généreuse, sans les envois réitérés d'argent faits par le frère aîné et unique de Ferber, garde-forestier dans la Thuringe, la famille eût connu depuis longtemps les angoisses et les horreurs de la misère.

Malheureusement ce bonheur ne devait pas

durer. Le chef de Ferber appartenait à cette secte bien connue dont les actions sont en constant désaccord avec les paroles; leur langage est charitable, humble, et exprime logiquement leur désintéressement des biens et des vanités de ce monde; dans leurs actions, on relève au contraire la dureté, la sécheresse pour ceux qui dépendent d'eux, l'orgueil que leur inspire leur impeccabilité, la soif insatiable des honneurs et de l'argent, et surtout, et, par-dessus tout, une intolérance implacable pour tous ceux qui ne partagent pas leurs convictions et qui ne peuvent consentir à reconnaître la religion sous ces traits. Ferber n'était pas un hypocrite; mis en demeure d'agir comme son chef, c'est-à-dire de faire tenir l'esprit infini et l'âme immense de la religion dans quelques menues pratiques dispensant de toute vraie charité, de toute vraie bonté, de toute véritable religion en un mot, lui parut impossible, et le digne monsieur Hagen, — son chef, — n'eut pas de repos tant qu'il ne trouva pas à le remplacer. L'occasion s'en présenta bientôt, et M. Hagen, en retirant à un père de famille tout moyen

d'existence, éprouva une sorte de satisfaction qu'il qualifia de pieuse... Ne le condamnons pas! plaignons-le; lui aussi ne savait pas ce qu'il faisait, lui aussi méconnaissait le précepte du Christ et s'éloignait de ses voies pour suivre les errements des passions humaines.

Vers cette époque M. de Gnadewitz s'en fut rejoindre ses ancêtres. Comme il s'était toujours appliqué à ne jamais laisser impuni un tort fait à sa famille, le dernier chapitre de sa vie, c'est-à-dire son testament, fut en parfait accord avec toutes les actions de son existence. Ce testament, soigneusement médité, écrit tout entier de sa main, et considéré par lui comme un monument digne d'attester la fermeté de ses principes, léguait tout ce que possédait le donateur à un parent éloigné de sa femme; il se terminait par ce paragraphe :

« Par considération pour les liens de parenté qui existent entre notre famille et Anne-Marie de Gnadewitz, devenue Mme Ferber, je lui lègue le vieux château de Gnadewitz, situé dans la Thuringe; par ce legs, Anne-Marie Ferber devient propriétaire d'un édi-

fice dans lequel la famille dont elle a l'honneur de faire partie a pris naissance, et qui contient d'innombrables souvenirs de notre grandeur et de notre puissance. Sachant que la prospérité a, pendant un grand nombre de siècles, toujours reposé dans ce vieil édifice, je juge inutile de rien ajouter à cet héritage si précieux... Si cependant Anne-Marie Ferber ne l'appréciait pas à sa juste valeur; si, dédaignant la signification de ce don, elle entreprenait de l'aliéner; si, en un mot, elle voulait vendre ou louer le vieux château de Gnadewitz, je déclare annuler ce legs; elle y perdra tout droit, et je lègue dans ce cas mon vieux château à l'hospice des orphelins de la ville de L... »

C'est après avoir écrit et signé cet ironique paragraphe que M. Gnadewitz s'était laissé mourir et placer sur son magnifique lit de parade tout tendu de velours noir frangé d'argent, écussonné aux armes de sa maison. Ferber et sa femme n'avaient jamais aperçu le vieux château de Gnadewitz, mais il était de notoriété publique qu'il ne formait plus qu'une ruine; depuis un demi-siècle il n'y avait été

fait aucune réparation, et lorsqu'on avait construit, meublé ou embelli le nouveau château, on avait sans cesse puisé dans l'ancien édifice; on y avait pris toutes les tentures, tous les meubles, on avait enlevé jusqu'aux feuilles de cuivre qui couvraient ses toits; depuis un demi-siècle environ les verrous et les serrures massives des vieilles portes n'avaient pas été touchées, et la rouille et la poussière semblaient les avoir scellées à jamais. Les bois immenses qui entouraient le vieux bâtiment avaient grandi à l'aise en étendant leurs racines et leurs branches au travers de l'édifice, qui gisait enveloppé par les arbres comme une momie entourée de ses liens.

L'heureux légataire universel de la fortune de M. de Gnadewitz, fort contrarié de voir cette ruine s'élever au centre de sa plus belle forêt, en aurait bien volontiers acheté la possession au prix d'un sacrifice d'argent; mais la petite clause insérée dans le paragraphe relatif à ce château rendait toute proposition de ce genre absolument impossible.

Mme Ferber posa silencieusement sur le bureau de son mari la copie de ce testament qui

lui avait été envoyée, et sur laquelle ses yeux avaient laissé tomber quelques larmes... puis elle reprit avec un redoublement d'activité quasi fiévreux son travail de broderie délaissé pendant quelques instants pour prendre connaissance du legs qui lui avait été fait. Malgré ses démarches multipliées, Ferber n'avait pu trouver une autre place; il s'était vu obligé de rechercher la subsistance de sa famille dans quelques traductions misérablement payées, et, à défaut de ce travail, dans la copie d'actes ou dans la tenue des comptes de quelques entrepreneurs de bâtisses. Sa femme essayait d'alléger son fardeau en travaillant de son côté à quelques broderies bien peu rétribuées.

Si sombre que fût le ciel qui s'étendait au-dessus de ce ménage, une étoile y scintillait pourtant et semblait un gage et une promesse de bénédictions tenant lieu de toutes les prospérités terrestres. Ferber eut le pressentiment de cette action bienfaisante lorsqu'il s'approcha pour la première fois du berceau dans lequel on venait de placer sa petite fille, sa première née, et qu'il jeta un regard de tendresse sur

ce fin visage éclairé par des yeux magnifiques qui semblaient déjà lui sourire. Toutes les amies de Mme Ferber, présentes à ce grand événement, s'accordaient à déclarer que l'enfant nouveau-né était une admirable créature dont les traits annonçaient une intelligence surprenante ; qu'en un mot elle avait quelque chose de particulier qu'on n'avait jamais aperçu chez les autres enfants, ceux-ci ayant la coutume de venir au monde en y apportant une teinte rouge-vif, devenant violacée quand les cris contractent leurs traits... Cette enfant avait, pour tout dire, une apparence quasi surnaturelle qui faisait songer involontairement aux êtres choisis et doués par les bonnes fées, pour répandre autour d'eux la consolation et le bonheur.

Elles tinrent la petite fille *en corps* sur les fonts de baptême, en se disputant à qui prouverait le plus de tendresse à celle qui était leur filleule à toutes, et jurèrent de ne jamais oublier ce jour mémorable..... Elles faisaient sans doute allusion à quelque projet de testament ou de legs très-éloigné..... Le fait est que lorsque le malheur s'acharna à poursui-

vre Ferber, l'égoïsme vint effacer de son doigt impitoyable ce touchant souvenir, et l'effaça si bien qu'il n'en resta pas trace.

Cette triste découverte à laquelle Élisabeth, alors âgée de neuf ans, se trouva associée, troubla fort peu sa paix. Les fées qui avaient bien voulu s'occuper d'elle à sa naissance, d'après la supposition de ses enthousiastes mais oublieuses marraines, avaient placé dans son berceau, entre autres dons, le don inappréciable d'une inaltérable sérénité d'humeur unie à la volonté la plus énergique ; elle reçut par conséquent les morceaux de pain noir et rassis des mains maternelles avec autant de reconnaissance et de contentement qu'elle en avait exprimé naguère à ses marraines qui lui apportaient à l'envi l'une de l'autre des pâtisseries succulentes. Quand la fête de Noël la mit en présence d'un pauvre petit arbre dépourvu de bougies et soutenant seulement un très-petit nombre de pommes rouges rabougries, elle ne parut pas même se souvenir d'autres fêtes de Noël apportant des arbres richement éclairés et surchargés de présents et de friandises de toute nature.

Ferber éleva et instruisit lui-même sa fille; jamais elle ne quitta le foyer paternel pour une école ou un pensionnat quelconque; jamais elle ne s'éloigna, fût-ce pour une heure, des parents qui veillaient sans cesse sur cette jeune âme pour la façonner au bien. Son intelligence, si vive, si prompte, si naturellement avide de connaître tout ce qui est beau, se développa d'une façon prodigieuse dans cette atmosphère de sérieuse instruction. Elle s'appliqua avec ardeur à faire de bonnes études, parce que le devoir s'était révélé à elle dans sa majestueuse splendeur, et qu'elle voulait avant tout contenter ses parents et se trouver en paix avec elle-même vis-à-vis de sa conscience. Quant à la musique, elle s'y consacra avec la passion que l'on met au service de ce qui représente une vocation pour laquelle le doigt de Dieu nous a lui-même marqués ici-bas. Sa mère fut son initiateur... mais elle l'eut bien vite dépassée, et de même que, toute enfant encore, lorsqu'elle apercevait des nuages plus épais que de coutume sur le front de ses parents, elle quittait le petit coin affecté à ses poupées pour se glisser sur les genoux

de son père, et le distraire en lui demandant un conte; devenue presque une jeune fille, elle ouvrait sans bruit son piano, et ses doigts, errant sur le clavier, en faisaient bientôt surgir des mélodies merveilleuses dans leur simplicité : alors le mauvais esprit était conjuré... la musique dissipait les souci samoncelés dans l'âme de ses parents; la consolation venait du cœur de l'enfant, et ravivait les cœurs abattus pour lesquels Élisabeth vivait uniquement. Son talent merveilleux fut bientôt connu des autres habitants de la maison, qui se taisaient tous lorsque son piano se faisait entendre, afin de ne rien perdre de la musique quasi divine dont la mansarde avait l'heureux privilége. Bientôt on vint lui proposer quelques élèves..... Enfin elle obtint de donner des leçons dans un pensionnat, et put ainsi diminuer les plus cruels soucis de ses parents.

Nous allons maintenant reprendre le cours de notre récit au point où nous l'avons laissé, et nous nous permettrons de suivre la jeune fille qui regagnait en grande hâte la demeure paternelle sans avoir souci des rafales de vent et de neige.

II.

Pendant qu'elle cheminait à travers les rues droites et les ruelles tortueuses, les voies brillamment éclairées et les passages obscurs, Élisabeth se retraçait le tableau qui se présentait toujours à ses yeux lorsqu'elle passait le seuil du logis de ses parents. Elle voyait d'abord son père toujours assis devant son bureau encombré de paperasses, éclairé par la lumière d'une petite lampe garnie d'un abat-jour vert. Le père levait vivement son pâle visage bien fatigué, et souriait en reconnaissant le pas de sa fille; il prenait de la main gauche la plume qui avait couru infatigable sur les rames de papier pendant toute la journée, et son autre main, bien lasse pourtant, retrouvait sa vigueur pour attirer à lui son enfant bien-aimée et baiser son front. Sa mère, ayant à ses pieds sa corbeille à ouvrage, et toujours assise près de son mari pour se tenir aussi rapprochée que possible de la faible lumière projetée par la

lampe, la recevait avec un sourire de tendresse, et lui indiquait de la main ses souliers qu'elle avait fait chauffer afin que *l'enfant* ne gardât pas une chaussure humide. Sur la plaque brûlante du poêle crépitaient quelques pommes, et dans le coin le plus obscur une bouilloire, remplie d'eau chaude destinée au thé, projetait sa flamme bleuâtre sur un régiment de soldats de plomb que le petit Ernest, âgé de six ans, frère unique d'Élisabeth, venait de ranger en ordre sur tout l'espace de la table laissé vide par la bouilloire.

Élisabeth avait à gravir quatre étages avant d'atteindre le corridor étroit et obscur qui conduisait au logement occupé par la famille. Parvenue à ce couloir, elle ôta vivement son chapeau, prit dans un petit paquet une toque de petit garçon faite en fourrure brune, et la posa sur sa chevelure blonde. Elle fit de la sorte son entrée, accueillie par Ernest avec un cri de bonheur.

Aujourd'hui le tableau n'était pas tout à fait identique à celui qu'Élisabeth s'était retracé : le bureau était abandonné ; la table sur laquelle la bouilloire trônait au sein de

l'armée levée par les soins d'Ernest, était bien éclairée, et sur le canapé ordinairement délaissé, M. et Mme Ferber étaient assis l'un près de l'autre; leur physionomie avait revêtu un éclat particulier, et quoique des traces de larmes fussent visibles sur le visage de Mme Ferber, sa fille comprit bien vite que la joie les avait fait couler. Elle s'arrêta sur le seuil, frappée de surprise, et cette expression sérieuse formait sans doute un contraste comique avec la toque dont elle avait coiffé sa tête, car ses parents ne purent réprimer un éclat de rire. Élisabeth se posa gaiement au diapason, et, tout en riant aussi, elle posa le bonnet de fourrure sur la tête noire et bouclée de son petit frère.

« Ceci est pour toi, mon mignon, » dit-elle en prenant le visage du petit garçon entre ses deux mains et le baisant tendrement... « Et j'apporte aussi quelque chose à maman, » continua-t-elle le visage épanoui de satisfaction, en plaçant quatre beaux écus tout neufs dans la main de sa mère..... « J'ai touché aujourd'hui mes premiers appointe-

ments au pensionnat!..... Cinq écus!..... c'est très-beau!...... Oh! comme je suis contente!

— Mais, Élisabeth, » dit Mme Ferber en attirant sa fille contre elle et la regardant avec ses beaux yeux humides, « le bonnet de l'année passée suffisait à Ernest... Certes, tu avais beaucoup plus besoin d'une paire de gants chauds que lui d'une toque de fourrure.....

— Moi, maman? Sens donc mes mains! Je viens du dehors, et vois si la chaleur leur manque... Non, non, ç'eût été purement du luxe d'acheter des gants chauds pour moi. Quant à notre petit garçon, il a grandi et grossi... Son bonnet n'a pas eu la délicatesse de suivre son exemple, et vraiment il ne peut plus le mettre. Tu vois bien que cette emplette était non pas seulement nécessaire, mais encore indispensable.

— Chère bonne Élisabeth! » s'écria le petit garçon transporté de joie, « comme il est beau, mon nouveau bonnet!..... C'est tout au plus si le fils du baron, celui qui

demeure au premier étage, en a un aussi magnifique!..... Je le mettrai pour aller à la chasse, n'est-il pas vrai, papa?

— A la chasse?..... » répéta Élisabeth en riant..... « Tu comptes donc tirer sur les pauvres moineaux du jardin public?

— Mal deviné, mademoiselle Élisabeth! » s'écria le petit garçon d'un air triomphant... « Dans le jardin public? » répéta-t-il pensivement..... « Oh! non, on ne me laisserait pas faire..... Non pas; j'irai à la chasse dans une forêt, une vraie forêt, toute remplie de cerfs et de lièvres, et tellement remplie qu'il n'est pas même nécessaire de savoir viser pour abattre les bêtes.

— Oh! oh! je serais curieux de savoir ce que ton oncle penserait de ces belles dispositions, » dit M. Ferber en souriant..... Puis il prit sur la table une lettre qu'il tendit à sa fille.

« Lis cela, mon enfant, c'est l'oncle forestier de la Thuringe, comme tu l'appelles, qui nous a écrit. »

Elisabeth parcourut rapidement du regard les premières lignes, puis elle lut à voix haute :

«..... Le prince, qui préfère la modeste

cuisine faite par ma ménagère aux repas raffinés que son cuisinier français lui sert dans son palais, a passé avant-hier plusieurs heures à la maison forestière. Il s'est montré plus affable et meilleur que jamais, et m'a dit qu'il désirait m'adjoindre une manière de comptable, d'écrivain, que sais-je, moi?... pour diminuer un peu le fardeau qui pèse sur moi. J'ai bien vite saisi l'occasion aux cheveux.... Le gibier était à ma portée, et si je le manquais, je risquais tout au plus de perdre un peu de poudre et quelques balles... Du reste, comme cela ne m'arrive jamais, j'étais bien tranquille.

« Je lui ai donc raconté qu'un méchant sort semblait te poursuivre depuis quelques années, et qu'avec tous les talents que tu possèdes et ta belle instruction, tu en étais réduit à travailler nuit et jour pour ne pas mourir de faim. Mon altesse... non, Son Altesse..... enfin, peu importe, a tout de suite compris où je voulais en venir, car je m'exprimais clairement, comme toujours, et en bon langage bien intelligible..... Tant pis pour ceux qui ne me comprennent pas; cela prouve qu'ils

ont la tête bien dure... Donc, le vieux prince a répondu qu'il était disposé, et même décidé à te donner cette place pour tenir les écritures, parce que, a-t-il ajouté en ce qui me concerne..... Par le fait, il a ajouté certaines choses que tu n'as pas besoin de connaître..... Je te dirai en gros que cela se rapprochait un peu du discours que m'a tenu notre vieux professeur après que tu avais passé des examens si brillants, et moi des examens..... moins brillants; notre professeur donc m'avait dit : « Eh bien ! mon pauvre Charles..... ça a été cahin caha..... » Bref, le prince m'a positivement chargé de t'écrire pour te proposer la place en question; trois cent cinquante écus d'appointements..... entends-tu?... et le bois de chauffage à discrétion. Hem....... la chose vaut la peine qu'on la prenne en considération; ça n'a pas trop mauvaise apparence..... Est-ce que notre forêt n'est pas plus belle à habiter que vos maudites mansardes autour desquelles les chats du voisinage se promènent toute la nuit en miaulant comme des enragés, et d'où l'on n'aperçoit que des milliers de tuyaux de

cheminées vous envoyant sans vergogne dans les yeux une fumée âcre et noire?

« Il ne faut pas cependant que tu me prennes pour un de ces chiens couchants toujours à plat-ventre devant le maître afin d'en attraper quelque chose pour eux ou leurs parents. Vois-tu, si tu n'avais pas été ce que tu es, c'est-à-dire si tu n'avais pas fait des études magnifiques, si tu n'étais pas plus capable que tout autre de remplir cette place, je me serais coupé la langue plutôt que de tromper mon maître en ta faveur, à ton profit..... De même j'aurais recommandé tout étranger aussi capable que toi avec la même chaleur..... Ne prends pas cela en mauvaise part, mais tu sais que je n'ai jamais pu supporter les situations qui n'étaient pas parfaitement nettes.

« Il se présente de plus une petite circonstance dont il faut s'occuper à fond. Par le fait, tu devrais demeurer chez moi, puisque nous aurons journellement à traiter ensemble les affaires qui concernent l'administration des forêts; cela aurait marché tout seul si tu avais été comme moi un jeune célibataire,

auquel quatre murs tout nus suffisent pour sa personne, et qui range tous ses effets dans les trois tiroirs d'une vieille commode. Mais je n'ai pas assez de place pour caser une famille dans mon vieux nid de rats. La maison forestière aurait en effet grand besoin de réparations..... Seulement on n'y songe pas, et comme c'est de mes aises qu'il s'agit après tout, tu comprends que je ne puis rien demander, ni même provoquer à cet égard. Le village le plus proche est à une demi-heure de distance... la ville la plus voisine à une lieue pour le moins. Il n'y a donc pas à y songer, car les communications ne seraient pas commodes par certains petits temps que la montagne nous tient en réserve, et même qu'elle nous prodigue souvent.

« Sur tout cela, la vieille Sabine, — ma ménagère, — née dans le village voisin, a eu une singulière idée. Je l'avais appelée en consultation, comme de juste, puisqu'il s'agissait d'affaires de ménage. Le vieux château de Gnadewitz, — brillant legs du défunt M. de Gnadewitz, — se trouve situé à environ une portée de fusil de la maison forestière. La

vieille Sabine dit que lorsqu'elle était encore jeune fille, — ce qui, pour le noter en passant, remonte à bien plus d'un quart de siècle, — elle a servi en qualité de chambrière chez les Gnadewitz. A cette époque on n'avait pas encore augmenté les constructions du château, et celui-ci ne suffisait pas toujours à contenir l'affluence des hôtes qui se réunissaient chez leurs seigneurs pour les grandes chasses. Dans ces circonstances, le corps de logis du vieux château servant de trait d'union aux deux ailes principales était un peu aéré et remis en état; elle se souvient même d'y avoir disposé des lits et d'avoir eu grande peur en s'acquittant de ses fonctions; je le crois sans peine : sous son vieux bonnet se trouvent soigneusement collectionnées une foule d'histoires de sorcières et de démons, et nul ne pourrait lui en remontrer sur ce sujet ni la dépasser en fait de crédulité. A part ce petit défaut, Sabine est une personne respectable, qui dirige mon petit ménage à merveille.

« Elle soutient donc de toutes ses forces que le vieux bâtiment n'est pas aussi misérable

qu'il en a l'air; quand elle l'a connu, il était encore très-solide, et, selon elle, toi et ta famille vous pourriez encore y trouver un bon abri. Cela n'est pas impossible, mais tes enfants n'auront-ils pas quelques répugnances à trouver, en place des locataires citadins qu'ils rencontrent dans la maison que vous habitez maintenant, d'autres locataires rustiques sous la forme de hibous, chat-huants, etc.? N'auront-ils pas peur de la vieille maison, hantée, suivant les dires populaires... comme toutes les vieilles maisons inhabitées?

« Tu sais de quelle colère j'ai été saisi lorsque j'ai appris la nature du legs que M. de Gnadewitz avait fait à ta femme; je n'avais pu dominer ce sentiment, et depuis que je suis installé ici je n'ai pas eu le courage d'aller visiter ce vieux nid tombant en ruines. Mais après avoir écouté la proposition de Sabine, j'ai envoyé l'un de mes gardes de ce côté; il a grimpé sur un arbre pour jeter un coup d'œil sur l'intérieur de l'édifice. Il paraît que les mauvaises herbes et le reste s'en

sont donné à cœur joie, et que cela a une fâcheuse apparence. J'ai voulu en avoir le cœur net, et me suis rendu aujourd'hui à la petite ville voisine chez le notaire qui est dépositaire des clefs du manoir; il me les a refusées, — positivement refusées, — en alléguant qu'il ne pouvait me les remettre sans une procuration de ta femme, et me parut éprouver une anxiété que je comprendrais à peine si les trésors de Golconde étaient enfermés dans cette masure. Aucun de ceux qui ont apposé les scellés dans le temps, après la mort de M. de Gnadewitz, n'a pu me dire quelle apparence avait l'intérieur du bâtiment..... Ils se sont prudemment tenus au dehors, dans la crainte de voir quelques lambeaux du toit se jeter sur leurs têtes savantes avec une familiarité qui aurait pu être qualifiée de choquante. Pour éviter ce petit inconvénient, ils se sont contentés d'appliquer une ou deux douzaines de cachets grands comme la main sur la porte cochère. Il me serait extrêmement agréable de visiter tout cela avec toi, et de discuter en famille

le parti qui pourrait en être tiré..... Range donc tes affaires au plus vite là-bas, et mets-toi en route avec ta famille. »

Élisabeth laissa tomber la grande feuille de papier qu'elle tenait, et dirigea sur son père un regard anxieux.

« Et quelle est la décision à laquelle tu t'es arrêté, cher père?..... » dit-elle.

« Je ne sais trop comment te dire cela..... consentiras-tu à échanger le séjour de la belle grande ville populeuse, animée, contre la verte solitude des forêts? Je dois te dire cependant qu'il y a sur mon bureau une grande enveloppe contenant ma demande déjà écrite et signée, adressée à Son Altesse..... Il est bien entendu, nonobstant, que tes désirs seront consultés... Préfères-tu rester ici?

— Ah! mais non! » s'écria Ernest. « D'abord, si Élisabeth ne vient pas avec nous, je ne veux pas m'en aller non plus..... » Et il se pressait anxieusement contre sa sœur.

« Sois tranquille, mon chéri, » dit Élisabeth en riant, « je trouverai bien une place quelconque dans la voiture qui vous emmènera..... et s'il n'y en avait pas..... eh bien,

j'ai du courage comme un soldat, je sais courir comme un lièvre, j'aurai pour boussole le grand désir de vous rejoindre et l'amour que j'ai toujours ressenti pour les vertes montagnes, et qui, lorsque j'étais toute enfant encore, avait pris une si grande place dans mon cœur. Je m'en irai ainsi vaillamment sur mes deux pieds. Et que ferait papa lorsqu'au soir un pauvre voyageur bien fatigué, à la chaussure déchirée, aux poches vides, se présenterait devant la porte du vieux château en sollicitant un abri?

— Nous ouvririons notre porte très-certainement, » répondit Ferber en riant..... « Les devoirs de l'hospitalité avant tout!..... D'ailleurs, si nous agissions autrement, nous courrions le risque d'attirer sur notre toit barbare l'animosité de tous les bons génies du lieu... Au surplus, tu serais probablement obligée de passer outre, de t'éloigner du vieux manoir, et d'aller frapper à la porte d'une chaumière isolée dans la forêt, car il ne faut pas espérer que nous trouverons un abri dans ce monceau de ruines.

— Telle est aussi ma crainte, » reprit la

mère..... « Nous errons en pensée au milieu des ronces et des débris, et finalement nous y trouverons......

— La poésie!... » s'écria Élisabeth..... « Le principal attrait de notre existence disparaîtrait si nous ne pouvions nous caser dans cette demeure. Il est impossible que l'on ne trouve pas dans un coin de l'édifice quatre bons murs et un toit passable pour nous abriter..... Quant au reste, nous y pourvoirons peu à peu avec de l'industrie et de l'imagination. Nous comblerons les crevasses avec de la mousse, nous clouerons quelques planches sur les ouvertures qui se sont laissé arracher leurs portes; nous étendrons sur le plancher de chêne tombant en poussière une grande natte de paille tressée par nous..... Nous déclarons la guerre aux indiscrètes petites personnes vêtues de velours gris qui se permettraient de pénétrer, sur leurs quatre pattes, dans notre garde-manger, et nous faisons une grande chasse aux araignées, lesquelles ont eu l'effronterie de pénétrer dans la maison sans la procuration de ma mère, et sans respect pour les grands cachets apposés par

la justice en personne sur notre grande porte cochère. »

Élisabeth se dirigea lentement vers son piano. Ses grands yeux semblaient percevoir dans le lointain, en dépit de la distance, la fraîcheur et la verdure des grandes forêts solitaires; ses rêveries l'emportaient vers la vie nouvelle, inconnue, qui s'ouvrait devant elle... Le piano était un vieil instrument épuisé dont les sons grêles et faibles s'animaient encore sous les doigts d'Élisabeth..... Elle joua, avec quel sentiment!... la romance de Mendelsohn dédiée au Printemps. M. et Mme Ferber écoutaient religieusement ce chant d'espérance. Ernest s'était endormi; l'ouragan avait cessé, mais la neige continuait à tomber régulièrement, et s'amoncelait sur l'embrasure de la fenêtre, tandis qu'un grand tuyau de cheminée, privé de la fumée qui l'avait préservé jusqu'ici, se laissait coiffer d'un grand bonnet blanc par la neige infatigable..... Il représentait fort bien un vieillard d'aspect respectable, mais de mine morose, contemplant d'un air froid et sec, avec roideur et indifférence, le doux tableau d'intérieur que

contenait la mansarde de laquelle s'élevait au sein d'un horizon désolé une hymne de confiance et d'allégresse.

III.

La Pentecôte! Ce mot conservera son charme tout-puissant tant qu'un arbre fleurira ici-bas, tant qu'une alouette s'élèvera vers le ciel, tant que le printemps s'apprêtera à nous sourire..... Même sous la cuirasse de l'égoïsme, même sous la neige de la vieillesse, même dans l'indifférence du cœur vieilli, endurci par les peines et les douleurs, ce mot trouvera encore un écho.

La Pentecôte est arrivée; une brise douce souffle sur les montagnes de la Thuringe, et efface sur son passage les dernières traces des neiges de l'hiver; celles-ci s'évaporaient en légers nuages printaniers et s'écartaient des cimes qu'elles avaient enveloppées, en cédant la place aux ronces et aux myrtilles; dans la gorge voisine frémissait le froid

torrent dans lequel circulaient les truites dorées; le moulin solitaire reprenait joyeusement son mouvement suspendu par l'hiver, et sur son toit gris et bas, dégagé de la neige qui l'ensevelissait, les arbres fruitiers laissaient tomber une neige nouvelle, douce et parfumée cette fois.

Devant les fenêtres des cabanes de bûcherons et devant les demeures des paysans, les bouvreuils, enfermés dans leurs cages étroites, et qui avaient chaudement passé l'hiver dans les chambres basses et obscures, chantaient joyeusement; ils avaient employé leur temps de séquestration aux études musicales les plus ardues, et, fiers du talent acquis, ils déployaient leur science à l'envi l'un de l'autre..... Et plus loin, dans les profondeurs de la forêt verdissante, on entendait d'autres chants, plus inexpérimentés, mais incomparablement plus doux et plus pénétrants..... C'est que ces petits chanteurs incultes puisaient leurs inspirations dans la liberté, et chantaient ce que Dieu lui-même avait mis dans leur être : les joies et les splendeurs de la nature.

Là où peu de semaines auparavant les eaux dormaient immobiles dans leur lit glacé, les mousses variées, et si admirables dans leurs teintes et leur finesse, étendaient un tapis velouté sur le passage des ruisseaux rendus à la liberté.

Sur la magnifique route en *chaussée* et bien entretenue qui traversait les forêts de la Thuringe, roulait une voiture chargée de paquets de toutes dimensions; elle emportait la famille Ferber vers sa nouvelle patrie. Il était de fort bonne heure... Précisément à ce moment-là un timbre grêle, un peu aigu, sonnait trois heures à une horloge voisine. C'est pour cette raison que les vieux poteaux, solitaires, immobiles et mélancoliques de la route, et une famille de cerfs, d'humeur aventureuse, et se hasardant sur la lisière de la forêt, aperçurent seuls un doux et charmant visage, souriant avec bonheur au spectacle de la nature passant de la nuit à l'aube matinale.

Élisabeth se penchait hors de la voiture et aspirait avec délices l'air fortifiant et embaumé que les montagnes lui envoyaient;

il lui semblait que cette atmosphère limpide enlevait jusqu'aux dernières traces de la poussière et des senteurs empestées que la grande ville avait pu laisser dans ses poumons. Ferber se tenait pensivement vis-à-vis d'elle. Lui aussi s'épanouissait au sein de cette belle campagne..... Mais il était surtout ému par l'expression radieuse des regards de son enfant, qui s'abandonnait avec transport au charme exercé par la nature, et se montrait si reconnaissante de ce changement de situation... Combien ces petites mains avaient ardemment travaillé depuis le jour où la nomination de son père avait été envoyée sous forme de décret ! C'est qu'il y avait bien des soins à prendre, bien des préparatifs à faire. Ne fallait-il pas épargner à ses parents toute peine, toute contrariété, tout travail ? Le fardeau d'autrui ne lui semblait jamais trop pesant pour ses forces, et elle réclamait de chacun plus que sa part de dévouement. Le prince avait fait envoyer à son nouveau serviteur une somme suffisante pour couvrir les frais de voyage..... Le bon oncle forestier avait encore ajouté quelque chose à

cette somme..... Mais le tout réuni ne suffisait pas, et surtout n'aurait pas suffi, si Élisabeth n'avait employé les dernières semaines à travailler pour une maison de lingerie.

Non-seulement les jours, mais bien souvent une grande partie des nuits furent employées à cette besogne..... Et quand les parents fatigués s'étaient paisiblement endormis, la jeune fille se relevait doucement pour reprendre son aiguille et augmenter de quelques *groschen* la somme consacrée aux dépenses du voyage.

Ces peines et ces fatigues n'altéraient ni la sérénité ni la santé de la jeune fille; elle n'éprouva qu'un seul moment une angoisse poignante, un trouble amer, et ne put retenir quelques larmes..... ce fut lorsque deux hommes parurent et enlevèrent sur leurs épaules son cher piano pour le porter à son nouveau propriétaire. On l'avait vendu bien bon marché, pour quelques thalers à peine; il était vieux, et n'aurait pu supporter un si lointain voyage. Mais c'était pour la famille un ami si ancien et si cher! Ses sons grêles, un peu tremblants, résonnaient à l'oreille et au cœur

d'Élisabeth avec autant de charme que la voix maternelle elle-même.. Et maintenant il était retranché de la vie commune qu'il avait embellie..... Il allait être probablement livré aux mains lourdes et ignorantes d'enfants qui fatigueraient ses touches vénérables et tourmenteraient le pauvre vieil instrument pour augmenter le volume de ses sons jusqu'à ce qu'il se taise pour toujours..... Perdre un ami..... cela est affreux, on s'en ressent, on en gémit pendant toute la vie..... mais le perdre volontairement... le retrancher volontairement de son existence..... l'envoyer chez des étrangers..... le vendre!... ah! quelle douleur!..... Mais si poignante qu'elle fût, le cœur courageux de l'enfant sut la supporter, puis la dominer, et maintenant elle la considérait, rejetée loin derrière elle, comme tant d'autres douleurs subies, souffertes silencieusement. Tandis qu'elle contemplait de ses yeux limpides et brillants les voiles gris qui fuyaient à l'horizon devant les clartés grandissantes de l'aube, comme pour lui prédire un avenir heureux, triomphant des brumes de son matin, nul n'eût put dis-

cerner sur ce visage empreint d'une foi paisible et d'un contentement pur et saint, la moindre trace des combats vaillamment soutenus.

Pendant une demi-heure les voyageurs continuèrent à rouler sur la chaussée soigneusement entretenue, puis la voiture prit un chemin qui s'inclinait à gauche et pénétrait dans la forêt. Le soleil paraissait dans tout son éclat, et semblait sourire à la terre qui, pour lui faire honneur sans doute, s'était parée durant la nuit de ses plus beaux diamants. Vers minuit, en effet, un violent orage s'était abattu sur la contrée ; la pluie avait été très-forte, et de grosses gouttes tremblotaient suspendues à l'extrémité de chaque feuille, ou bien s'abattaient bruyamment sur l'impériale de la voiture lorsqu'un coup de fouet du postillon atteignait une branche inclinée.

...... Quelle magnifique forêt ! Du sein des taillis épais s'élançaient des arbres gigantesques qui, bien loin au-dessus de la terre, unissaient leurs rameaux comme pour défendre *leur* sol mystérieux contre deux ennemis :

l'air et la chaleur. Çà et là seulement un mince rayon de soleil teinté de vert se glissait de branche en branche et venait caresser les humbles herbes ou les fraisiers sauvages dont les fleurettes semblaient autant de flocons de neige oubliés par l'hiver.

Après un court trajet, les arbres se montrèrent plus clair-semés, et peu après on aperçut la maison forestière, située au centre d'une petite vallée. Le postillon prit son cor et sonna une fanfare qui fut accueillie par les aboiements furieux d'une meute de chiens, tandis qu'une bande de pigeons, effarouchés par ce vacarme, quitta les pignons de la maison et s'envola prestement.

Sur le seuil de la porte se tenait un homme portant un uniforme de garde-forestier. Sa taille était colossale et une longue barbe tombait sur sa poitrine; il tenait sa main au-dessus de ses yeux, et contemplait anxieusement la voiture qui s'avançait..... Puis il s'élança en faisant entendre une vive exclamation, se précipita sur la voiture à peine arrêtée, ouvrit la portière, et reçut dans ses bras Ferber qui s'apprêtait à descendre..... Les deux frères

prolongèrent cette muette étreinte pendant quelques secondes, puis le colossal garde-forestier éloigna un peu de lui son frère le citadin tout en le retenant encore par l'épaule... Il examina avec attendrissement cette taille mince, ce visage pâle et fatigué.

« Pauvre Adolphe!..... » dit-il en étouffant l'émotion qui faisait trembler sa voix... « voilà donc comme le sort t'a traité!..... Attends, attends! Nous allons changer tout cela; tu vas redevenir ici frais et dispos comme le poisson dans l'eau..... Tout peut encore se réparer..... Sois mille fois le bienvenu..... Et maintenant nous ne nous quitterons plus jusqu'à l'heure où sonnera le grand hallali! A ce moment-là nous ne serons probablement pas consultés sur les inconvénients que nous pourrions trouver à la séparation, et l'on ne nous demandera pas si nous préférerions rester encore ensemble. »

Il cherchait à dominer son attendrissement; mais, ne pouvant y réussir, il se détourna vivement pour aider sa belle-sœur à descendre de voiture, et prit dans ses bras le petit Ernest, qu'il embrassa tendrement.

« C'est une justice à vous rendre, » dit le garde-forestier en souriant, « vous êtes arrivés de bonne heure ; cela est pourtant bien difficile quand on a des femmes autour de soi.

— C'est là ton opinion sur notre compte ?... » s'écria Élisabeth... « Eh ! mon cher oncle, nous autres femmes nous ne sommes pourtant pas des bonnets de nuit, et nous connaissons très-bien la physionomie du soleil au moment où il se montre à la terre.

— Vivat !....» s'écria joyeusement le garde-forestier en faisant entendre un rire sonore, « qu'est-ce qui raisonne là-bas dans un coin de la voiture ?..... Allons, sors de là, petite fille !

— Moi, petite ?..... Eh bien ! cher oncle géant, tu vas être bien étonné quand j'aurai quitté la voiture et déployé toute la richesse de ma stature..... » Et tout en parlant, Élisabeth s'élança de la voiture sans toucher le marchepied, et d'un bond élastique se trouva près de son oncle. Elle se mit sur la pointe des pieds pour se mesurer avec lui. Quoique sa taille souple et mince atteignît presque la hauteur moyenne, elle n'en paraissait pas

moins semblable à une bergeronnette se mesurant près d'un aigle puissant.

« Vois-tu, » ajouta-t-elle, « j'atteins presque ton épaule en m'étendant un peu, et cela est plus que suffisant pour une modeste jeune fille. »

L'oncle la contempla un instant placée près de lui, droite comme un cierge, sérieuse dans sa prétention, et se hissant sur la pointe de ses petits pieds, tout en mesurant sa taille du regard avec un air satisfait..... Tout à coup il la souleva comme il l'aurait fait d'une plume, et l'emporta dans ses bras aux éclats de rire de toute la compagnie; il entra dans la maison en criant d'une voix qui avait le retentissement du tonnerre :

« Sabine, Sabine! viens vite par ici!..... je veux te montrer un rejeton de roitelet! »

Arrivé dans le vestibule, il posa la jeune fille à terre avec le soin et les précautions exagérées qu'il se serait imposées pour manier un jouet fragile, puis il prit doucement sa tête entre ses deux grosses mains, et baisa plusieurs fois son front, tout en répétant :

« Cette liliputienne, cette princesse Clair

de lune, qui s'imagine être presque aussi grande que son grand oncle!... Petite fée Willis, qui prends tes ébats sans froisser un brin d'herbe, tu dois connaître en effet la physionomie du soleil à toutes les heures de la journée..... ta tête est chargée de ses rayons. »

Dans la bagarre, la jeune fille avait perdu son chapeau, tombé à terre au moment où son oncle l'enlevait; une masse extraordinairement épaisse de cheveux blonds dorés entourait sa tête et lui donnait un caractère d'autant plus particulier que ses fins sourcils, bien tracés, et les longs cils qui frangeaient ses paupières étaient d'un noir vif.

Par l'une des portes donnant accès dans le vestibule se montra soudain une vieille femme, tandis qu'à l'étage supérieur quelques visages masculins se penchaient curieusement; ils se retirèrent dès qu'ils eurent rencontré le regard du forestier.

« Allons, allons ! » dit-il en riant, « cela ne sert à rien de disparaître, de vous sauver,... je vous ai aperçus !.... Ce sont mes gardes, » ajouta-t-il en se tournant vers son frère.....

« ils sont curieux comme des moineaux.... Aujourd'hui, je ne puis les blâmer, » continua-t-il en jetant un regard amical sur Élisabeth, occupée à rassembler ses longues nattes et à les rouler autour de sa tête. Il prit ensuite la main de la vieille dame, et la conduisit vers ses parents avec un cérémonial comique :

« Mademoiselle Sabine Halzin, ministre des affaires intérieures de la maison, avec le droit de surveillance et de haute police sur tout ce qui existe dans la basse-cour, l'étable et l'écurie de la maison forestière...., de plus, souveraine absolue du département de la cuisine, avec droit de vie et de mort sur tout ce qui trotte à quatre pattes..... mes chiens exceptés. Quand elle pose les plats sur la table, prenez vos places en toute sécurité, et mangez de bon appétit, car elle sait ce qu'elle fait. Quand il lui convient d'entamer ses légendes de revenants et ses contes de sorciers..... heu!.... heu!.... cela peut durer longtemps, et vous ennuyer quelquefois, car elle ne sait pas toujours ce qu'elle dit..... Et maintenant, » fit-il en se retournant vers

la vieille femme qui riait de bon cœur et rachetait son extrême laideur par un regard empreint de bonté et de finesse, par la propreté admirable de son ajustement.... « maintenant, livre-nous tout ce que contient la cuisine et la cave. Heureusement que tu as fait tes gâteaux de Pentecôte plus tôt que de coutume en prévision du cher monde qui nous est arrivé ; nous allons voir si tu as aussi bien réussi ta pâtisserie que de coutume. »

Il ouvrit aussitôt une porte latérale conduisant à une petite salle à manger. Tous le suivirent ; Élisabeth seule ne put s'empêcher de jeter encore un coup d'œil vers la grande porte de la cour. Par cette porte, dont l'encadrement était couvert d'une foule emplumée de toutes les races connues pour faire la gloire et la prospérité d'une basse-cour, on apercevait de riants parterres de fleurs, et des pommiers tardifs dirigeaient leurs branches d'un blanc rosé jusque par-dessus le mur. Le jardin était grand et grimpait dans la montagne en terrasses superposées. Il avait enfermé dans son enceinte quelques beaux bou-

quets d'arbres appartenant originairement à la forêt sur laquelle on avait conquis le terrain affecté à la construction de l'habitation. Tandis qu'Élisabeth, ravie du spectacle qui se dressait devant elle, s'appuyait contre la porte du vestibule et ne pouvait détacher ses yeux du paysage environnant, la porte d'un petit bâtiment adossé à la maison principale s'ouvrit, et une jeune fille se montra ; elle était remarquablement jolie, quoique peut-être un peu trop petite, et la nature semblait avoir voulu réparer ce défaut en lui donnant des yeux pour ainsi dire trop grands ; c'étaient deux soleils, si lumineux, si profonds, que l'on pouvait en dire, comme l'aurait fait un héros de l'*Astrée* : « Ils mûrissent les fruits et font épanouir les fleurs » Sa chevelure noire, épaisse, était rangée avec une coquetterie visible, savante, et quelques boucles s'en détachaient pour faire ressortir la blancheur de lis d'un front modelé selon les plus pures règles de la plastique. L'habillement même, quoique très-simple, même grossier quant à l'étoffe, trahissait la même préoccupation, et l'observateur le

plus indifférent n'eût pu s'empêcher de sourire en comptant les plis faits au-dessus de l'ourlet de la robe..... trop longue originairement pour laisser voir les deux petits pieds qui s'offraient maintenant à la vue et à l'admiration de tous, grâce aux plis susdits.

La jeune fille tenait une grande corbeille remplie de grain, et en jeta une poignée sur le pavé de la cour. Un grand tumulte se produisit aussitôt; on vit dévaller de tous les toits des bandes de pigeons, les poules quittèrent avec empressement et en gloussant de toutes leurs forces les perchoirs qu'elles s'étaient choisis, et le gros chien, gardien du logis, se crut obligé de prendre part au vacarme qui se faisait entendre en s'y associant par quelques aboiements.

Élisabeth demeurait immobile, frappée de surprise. Son oncle avait été marié, il est vrai, mais jamais il n'avait eu d'enfants : cela, elle le savait. Qu'était donc cette jeune fille dont il n'avait jamais fait mention dans aucune de ses lettres?..... Elle descendit les degrés qui conduisaient dans la cour, et s'approcha de la jeune étrangère :

« Appartenez-vous aussi à la maison forestière? » lui demanda-t-elle amicalement.

Ses yeux noirs se levèrent sur Élisabeth avec une expression peu encourageante..... Ils disaient clairement une surprise plus que désagréable..... Ses lèvres, un peu minces, se plissèrent dédaigneusement et se serrèrent hermétiquement..... Ses paupières, en se baissant, recouvrirent à moitié les yeux étincelants qui se détournaient d'Élisabeth; puis, tranquillement et silencieusement, comme si elle continuait à ignorer qu'elle n'était pas seule, la nouvelle venue jeta par poignées le grain contenu dans sa corbeille, en le dispensant aussi impartialement que possible à la gent emplumée qui l'assourdissait de ses clameurs.

Au même moment Sabine, portant le plateau avec les tasses à café, passa devant la porte qui conduisait au vestibule dans la cour. Elle fit un signe à Élisabeth qui semblait avoir pris racine sur le sol de la cour et demeurait immobile, frappée d'étonnement..... Puis, quand Élisabeth se fut rappro-

chée de la vieille femme, celle-ci la prit par le bras et l'attira dans la maison en lui disant :

« Venez ici, mon enfant..... cela ne vaut rien pour vous. »

Dans la pièce principale toute la famille était rassemblée; chacune des personnes qui la composaient semblait avoir toujours vécu dans cette douce et confiante intimité. La commère était installée dans un fauteuil commode que son beau-frère avait placé dans l'embrasure de la fenêtre, et d'où elle avait une vue charmante sur une échappée de la forêt. Un gros chat tigré avait sauté avec confiance sur ses genoux, et prenait un plaisir évident à sentir passer cette douce main sur son dos. Quant au petit Ernest, les quatre murs de la pièce lui représentaient une mine inépuisable de choses surprenantes et intéressantes. Il allait de chaise en chaise, et s'était arrêté saisi d'une admiration muette devant une grande armoire vitrée contenant une magnifique collection de papillons. Les deux frères étaient assis sur le canapé, discutant

à propos de l'installation de la famille. Au moment où Élisabeth fit son entrée, elle entendit son oncle disant :

« Et, après tout, si vous ne trouvez pas à vous caser dans la montagne, vous resterez provisoirement dans la chambre du premier étage, je dresserai mon bureau quelque part, et je me démènerai tant et si bien qu'il faudra bien consentir à faire construire une aile ou bien à ajouter un étage à la maison forestière. »

Élisabeth déposa son manteau de voyage, et aida la vieille Sabine à dresser la table du déjeuner. Une ombre venait de tomber sur la divine bienveillance qui remplissait son âme; jamais encore, depuis qu'elle était au monde, elle ne se souvenait de s'être rencontrée face à face avec l'hostilité ; qu'elle dût ce privilége au charme de son aspect, à la pureté, à l'élévation de son cœur, qui gagnaient ou désarmaient tous ceux qui l'avaient connue, elle l'ignorait sincèrement et entièrement. Elle avait accepté cette bienveillance universelle comme une chose toute naturelle, allant de soi, parce qu'elle-même avait ressenti une

sympathie inépuisable pour tout ce qui existait, et parce qu'elle n'eût jamais pu s'empêcher de témoigner cette sympathie, même aux plus humbles créatures. Sa surprise et sa joie de rencontrer une jeune fille presque du même âge qu'elle, et dont elle s'était promis immédiatement de se faire une amie, tout au moins une compagne, avaient été si grandes, que le chagrin de l'éloignement qu'on lui avait manifesté s'en était doublé. Le beau vissge de l'inconnue avait aussi exercé un vif attrait sur son organisation d'artiste. L'apprêt qu'un observateur eût aisément discerné dans la toilette et l'extérieur de l'inconnue avait échappé à Élisabeth, et ne lui avait laissé aucune mauvaise impression; elle avait sur ce point, principalement en ce qui la concernait, une insouciance enfantine, soigneusement entretenue par ses parents, qui l'avaient toujours engagée à enrichir son esprit en étendant son instruction, à perfectionner son âme en écartant d'elle toute pensée qui ne serait pas grande et bonne, et lui avaient affirmé, — ce qui était du reste l'exacte

vérité, — qu'aucune parure ne pourrait mieux embellir son extérieur que cette culture de l'intelligence et du cœur.

L'expression pensive qui se lisait sur les traits de la jeune fille ne put échapper à sa mère; elle l'appela près d'elle avant même qu'elle lui adressât une question. Élisabeth, qui n'avait jamais caché à ses parents un seul mouvement de son âme, entreprit de lui raconter la singulière rencontre qu'elle avait faite. Mais, dès les premiers mots, le forestier dressa l'oreille, un pli profond se creusa entre ses épais sourcils et communiqua une expression sombre et maussade à son franc visage.

« Ainsi, » dit-il en interrompant la narration de sa nièce, « tu l'as déjà vue? Allons! il faut vous raconter ce qui la concerne. Je l'ai prise chez moi depuis quelques années pour donner une aide à Sabine, qui se faisait vieille et n'avait jamais été forte. C'est une parente de ma défunte femme, et non-seulement une orpheline, mais encore une pauvre créature n'ayant ici-bas aucun parent proche ou éloigné. J'ai voulu faire une

bonne action en offrant un appui à l'enfant délaissée, et me suis donné des verges pour me battre, sans que je l'aie aucunement mérité..... Peu de semaines après son installation ici, je m'aperçus qu'il n'y avait pas une seule idée saine dans ce cerveau..... rien que de la vanité, rien que le dégoût du travail et de son humble condition; rien que des aspirations insensées, dangereuses vers tout ce qui brille, vers tout ce qui attire les regards, vers tout ce qui obtient les courbettes et les flatteries des caractères vils et lâches..... J'étais extrêmement disposé à la renvoyer là d'où je l'avais tirée, mais Sabine commença une série de lamentations contre lesquelles je n'eus pas la force de lutter; et cependant Dieu sait que la pauvre femme n'avait aucun intérêt à garder près d'elle cette paresseuse qui n'a jamais eu en tête que la toilette et l'orgueil..... Car figurez-vous bien qu'elle se montrait impertinente avec ma ménagère, et prétendait la traiter du haut de sa grandeur, en sa qualité de parente du maître de la maison..... Vous pensez bien que je lui ai fait rabattre ce caquet et

loin de permettre qu'elle passât son temps à s'attifer, comme le voulait son inclination, je l'ai obligée à travailler solidement pour combattre en elle le démon de l'orgueil..... Pendant quelque temps cela a assez bien marché..... mais il y a là-bas à Lindhof, — c'est le château neuf des Gnadewitz, que son légataire universel a vendu à un M. de Walde : — il y a là-bas, depuis un an environ, une baronne de Lessen. Le propriétaire du château, qui n'a ni femme ni enfant, est une manière d'antiquaire, de savant très-épris de vieilles choses, et il voyage sans cesse, laissant sa sœur unique, encore demoiselle, dans la compagnie et sous la protection de cette dame de Lessen... Que Dieu veuille bien entendre nos plaintes à ce sujet!..... Depuis ce moment-là tout est sens dessus dessous dans la contrée. Quand on me disait autrefois : « Voici un homme qui a de la religion... » je comprenais ce que cela voulait dire, et je l'honorais parce que je savais que c'était un honnête homme et un homme charitable. Mais aujourd'hui!... si on me désignait ainsi un individu, je m'é-

loignerais bien vite, car on n'y comprend plus rien ! Toutes les idées sont renversées.... Hélas ! oui, cette baronne de Lessen appartient à cette secte* composée d'individus qui, par souci de la religion, deviennent durs et barbares pour tous ceux qui souffrent ici-bas, — quand ceux-ci ne font pas partie de *leur* secte; — qui, en pétrifiant leur cœur, rétrécissent leur intelligence, et poursuivent, avec l'acharnement qu'une meute déploie contre le gibier, toutes les créatures, lesquelles ne jugent pas à propos de tenir leurs yeux toujours baissés à terre et préfèrent les lever vers le ciel, pour y chercher Dieu et sa lumière..... C'est cette voie que mon excellente nièce a jugé à propos d'adopter; les doctrines les plus fausses et les plus erronées, les plus violentes et les plus iniques ne pouvaient trouver pour se développer un sol plus favorable que celui de son pauvre cerveau; car, soit dit en passant, quand le fanatisme s'empare de la tête d'une femme, il détruit tout ce qu'elle pouvait posséder de

* Celle des Piétistes.

qualités et de vertus, ou bien les emploie à des actes tout à fait en désaccord avec le véritable esprit de la religion, qui n'est autre chose que l'indulgence et la charité..... Elle avait fait connaissance avec l'une des chambrières du château, et passait là tout le temps dont elle pouvait disposer. Tout d'abord je n'y fis aucune attention, et la laissai absolument libre d'employer ses loisirs à sa guise... Mais le zèle devint actif, et l'esprit de propagande entra en jeu. Cette pauvre sotte s'avisa de juger la conscience d'autrui, et à quelle mesure!..... Elle, qui n'aurait fait à la bienfaisance ni le sacrifice d'un ruban neuf, ni celui d'aucun de ses plaisirs, s'avisa de découvrir que ma vieille Sabine, laquelle a, dans sa longue vie, soigné et secouru tout le village, n'était pas pieuse, parce qu'elle ne laissait pas là sa besogne pour réciter dix fois par jour un certain nombre de prières... Sabine qui, en dépit de ses rhumatismes, est toujours prête à quitter sa bonne chambre chaude pour aller, à première réquisition, garder une femme malade ou soigner un pauvre enfant!..... Elle qui rapièce ses robes

tant qu'elle peut, afin de nourrir ceux qui manquent de pain avec l'argent qu'une autre emploierait à se faire brave!... Enfin! c'était comme cela, et il y avait déjà de quoi suffoquer, vous en conviendrez. Bientôt, je fus moi-même en butte aux sermons. Comme je pense n'avoir pas de leçons à recevoir d'une ignorante telle que celle-ci, que je prétends connaître mes devoirs envers Dieu et mes semblables; comme j'ai toujours essayé de remplir ces devoirs de mon mieux, encore bien que je n'y aie pas toujours réussi, je le confesse, je ne voulus pas permettre à cette sotte vaniteuse d'entreprendre ce qu'elle appelait ma *conversion*... absolument comme si j'étais un païen!... Vous pensez bien que je l'ai envoyée promener en ce qui me concernait, en lui intimant défense absolue de retourner au château de Lindhof, puisque, sous prétexte de religion, on l'y détournait de ses devoirs. J'ai le regret d'ajouter que ma défense n'a servi à rien du tout; cette jeune fille a eu le plaisir de se considérer comme étant persécutée pour sa foi, et, comme la fin justifie les moyens, au dire de

toutes les variétés du fanastisme, elle se rend là-bas en cachette, au mépris de mes ordres. Quant à une reconnaissance quelconque pour moi qui l'ai arrachée aux horreurs et aux périls de la misère, il n'en saurait être question; elle est relevée de cette obligation par le fait même de l'insuccès des efforts tentés pour ma *conversion*..... Conversion! impertinente créature! ne dirait-on pas que je suis un bandit!

« Le fait est que ce qui me fâche le plus, c'est qu'il n'existe plus aucun lien entre elle et moi, que par suite du dédain et de la méfiance qu'elle me témoigne, je ne pourrais pas même lui donner un bon avis, un sage conseil, la mettre en garde contre un danger quelconque..... Pour couronner la situation, une idée fixe.... j'ignore laquelle..... s'est emparée de son cerveau détraqué. Croiriez-vous bien que depuis deux mois environ elle s'est condamnée au mutisme le plus absolu? Nous ne l'avons plus entendue articuler un son..... pas un mot, pas même une exclamation, et cela non-seulement vis-à-vis de nous deux Sabine, mais encore vis-

à-vis de tout le monde. Ni le raisonnement, ni la prière, ni les menaces, ni les ordres les plus positifs n'ont pu changer cette résolution. Est-ce un vœu qu'elle a fait, une penitence qu'elle s'inflige? Nul ne le sait. Elle vaque à ses occupations comme naguère, elle mange et boit comme de coutume, et n'est pas moins vaniteuse qu'autrefois..... au contraire. Cependant, comme je la trouvais un peu maigrie et pâlie, j'ai mandé ici un médecin qui l'avait déjà soignée durant une maladie qu'elle a faite, et pour laquelle Sabine était restée trois jours et trois nuits sur pied sans prendre un moment de repos. Le médecin, après l'avoir examinée, m'a dit que, physiquement, elle se portait fort bien, mais qu'elle avait un esprit naturellement exalté, qui, sous l'empire de quelques excitations, pouvait très-aisément arriver à la folie..... Et comme il y a eu dans sa famille quelques cas d'insanité d'esprit, il nous engagea fortement à la laisser tranquille. Il ajoutait qu'un beau jour elle se sentirait fatiguée de son rôle de muette, et se mettrait à bavarder comme une pie, tandis que si

nous accordions trop d'attention à cette bizarre résolution, elle serait capable d'y persévérer, ne fût-ce que par amour-propre..... Je me suis rangé à ce conseil; mais, mon Dieu! quel sacrifice de tous les instants! Je n'ai jamais pu supporter autour de moi des physionomies revêches, des visages maussades, et j'aimerais mieux manger du pain et du sel avec de bonnes gens, bien gais, bien ouverts, que des pâtés français en compagnie de figures renfrognées.

« Allons, petite tête dorée, » dit-il à Élisabeth en passant doucement sa grosse main sur le front de la jeune fille, comme pour y effacer la trace de pensées pénibles... « allons, pousse gentiment le fauteuil de ta mère près de la table, noue une serviette autour du cou de ce petit drôle qui ne perd pas de vue l'armoire dans laquelle mes fusils se prélassent, et déjeunons tous ensemble. Vous reposerez ensuite vos membres endoloris par ce long voyage. Après le dîner nous pousserons là-haut vers le château de Gnadewitz. Il serait bon d'essayer de dormir un peu avant d'entreprendre notre promenade. Il faut aussi

vous prémunir d'avance contre l'éblouissement que vous éprouverez là-haut en face des magnificences qui sont sans nul doute contenues dans le manoir si généreusement légué par M. de Gnadewitz ! »

On suivit ce sage conseil; M. et Mme Ferber firent une sieste après le déjeuner; Ernest les imita volontiers. Quant à Élisabeth, elle déclara qu'elle n'était nullement fatiguée, par cette bonne raison qu'elle était née infatigable, et elle s'occupa de défaire quelques paquets, afin de placer les objets les plus indispensables dans la chambre destinée à ses parents. De temps en temps elle interrompait son travail pour jeter un regard ravi sur la montagne ombragée qui se dressait presque à pic derrière la maison forestière. Là-haut, sur le point culminant de la cime la plus fière, elle voyait s'élever une mince ligne noire..... C'était, d'après ce que lui avait dit Sabine, le poteau plusieurs fois séculaire sur lequel flottait l'orgueilleuse bannière des Gnadewitz... Derrière les arbres qui enserraient les ruines du vieux château, la pauvre famille réussirait-elle à trouver un asile? Les parents

d'Élisabeth pourraient-ils enfin reposer dans leur foyer leurs pieds fatigués par la course errante au travers d'un monde bien indifférent quand il ne s'était pas montré hostile ?

Ses regards tombaient aussi parfois sur la cour, mais on n'y apercevait plus la jeune fille muette; elle n'avait pas non plus paru au déjeuner, et semblait s'être soigneusement appliquée à éviter tout rapport avec la famille de son bienfaiteur; cela peinait Élisabeth. La narration de son oncle avait fait quelque impresssion sur elle, mais un jeune cœur ne renonce pas aisément à ses illusions; il se laisse plus volontiers convaincre en voyant ses bulles de savon s'évaporer dans l'air qu'en écoutant les avis et les raisonnements dictés par l'expérience des vieillards..... Cette belle jeune fille, qui avait volontairement scellé ses lèvres pour murer son secret en elle, lui semblait doublement intéressante, et elle se perdait en conjectures romanesques sur les causes de ce mutisme mystérieux.

IV.

Après le dîner, qui fut promptement expédié tant l'impatience était générale et la curiosité de tous fortement excitée, Sabine alla chercher une pipe toute chargée, et la présenta au forestier avec une allumette embrasée.

« A quoi songes-tu donc, Sabine ?..... » lui dit-il d'un ton de reproche enjoué. « Crois-tu qu'il me serait possible de fumer tranquillement une pipe lorsque j'aperçois les petits pieds de ma nièce frémir d'impatience sur le plancher? Tu vois bien qu'elle ne tient pas en place, tant elle désire grimper là-haut pour inventorier les magnificences de ce château enchanté..... Non, je ne fumerai pas. Allons! il est temps d'entreprendre notre voyage de découvertes. »

Tout le monde s'apprêta; le forestier offrit son bras à sa belle-sœur, et l'on s'en alla à travers la cour et le jardin. Un homme se joignit à la petite troupe : c'était un maçon

du village voisin, qui avait été requis pour prêter aide au besoin, ou pour aviser au plus pressé en matière de réparations *possibles.*

Il fallait grimper une pente assez rapide au travers de la forêt; le chemin, d'abord étroit, s'élargissait pourtant graduellement et aboutissait enfin à une petite clairière derrière laquelle se dressait un haut édifice aux murailles grises.

« J'ai l'honneur et le plaisir, » dit le forestier en s'adressant à son frère, « de te signaler dans toute sa splendeur le legs que ta famille doit à la grandeur d'âme du défunt seigneur de Gnadewitz. Paix à son âme !..... s'il en avait une..... ce dont je me suis permis maintes fois de douter. »

On s'était arrêté devant un mur immense qui semblait un bloc de granit transporté là par une peuplade de géants; il était impossible d'apercevoir aucune des traces des bâtiments qui s'élevaient derrière son égide, parce que la forêt, croissant en liberté, avait tout envahi et tout enveloppé. Le forestier longea ce mur interminable dont le pied était caché par d'épaisses broussailles,

et s'arrêta enfin devant une porte énorme faite en chêne massif, et dont la partie supérieure se terminait par une grille de fer forgé; il avait déblayé cette ouverture dès la veille, et tira de sa poche un gros trousseau de clefs qui avait été remis à Mme Ferber lors de son passage dans la ville de L.... qu'elle venait de traverser.

Il fallut recourir aux efforts réunis des trois hommes avant de réussir à faire jouer le pène des serrures et à mouvoir les verrous énormes de la porte; enfin celle-ci grinça sur ses gonds rouillés, et en s'entr'ouvrant souleva une atmosphère de poussière épaisse et suffocante. La petite troupe se trouva dans une cour bordée de bâtiments sur trois côtés. En face d'eux se dressait l'imposante façade du château; un vaste escalier de pierre à lourde balustrade de fer forgé construit à l'extérieur donnait accès au premier étage; sur la longueur des ailes latérales courait une élégante colonnade dont les chapiteaux et les ogives semblaient triompher du temps et de ses outrages. Au milieu de la cour quelques vieux châtaigniers étendaient leurs branches sur un

immense bassin dont le centre était occupé par quatre lions de granit qui se tenaient, depuis plusieurs siècles déjà, la gueule béante..... et vide. Jadis ils servaient sans nul doute de conduit aux sources généreuses qui sortaient du sein de la terre pour remplir le bassin..... Aujourd'hui un mince filet d'eau survivait seul à cette profusion, et passait entre les dents ébréchées de l'un des quadrupèdes de pierre, pour venir arroser quelques touffes d'herbes croissant à travers les dalles du bassin..... seul et mélancolique vestige de vie se révélant dans ce désert peuplé de ruines! Les murs extérieurs des bâtiments et la colonade des ailes étaient les seuls points sur lesquels le regard pouvait se reposer sans découragement. Les châssis des fenêtres, dépouillés de leurs carreaux de verre, laissaient apercevoir dans l'intérieur une vétusté désespérante; quelques pièces se montraient absolument dépourvues de toits..... d'autres avaient des plafonds dont la courbe inquiétait le regard..... On soupçonnait vaguement qu'un pas, un mouvement fait de ce côté, déterminerait un écroulement effroyable et

définitif. L'escalier extérieur se continuait après une notable interruption; quelques-uns de ses degrés vénérables semblaient s'être récemment détachés, et avaient roulé jusqu'au milieu de la cour.

« Il n'y a rien à faire ici, » dit Ferber..... « Allons plus loin. »

On passa sous une haute et sombre voûte, et l'on se trouva dans une deuxième cour, laquelle, quoique beaucoup plus vaste que la précédente, laissait une impression encore plus pénible, due en partie à son irrégularité. Ici s'avançait un bâtiment anguleux destiné, paraissait-il, à défendre tout un côté de la cour contre l'action du soleil; là s'élevait une haute tour qui projetait une ombre épaisse sur l'autre partie de l'édifice. Un vieux sureau, qui abritait son existence dans l'un des angles du bâtiment, et dont le feuillage était couvert de débris poussiéreux, quelques touffes d'herbes folles, croissant entre les pavés, augmentaient encore la tristesse de cette solitude..... Nul bruit ne venait rompre le silence solennel qui s'étendait sur le vieil édifice..... Une corneille grise, qui fendait

là-haut le ciel d'un bleu intense, volait silencieusement au-dessus de cet espace. Et les nouveaux venus, dont les pas troublaient seuls cette paix mélancolique, ne pouvaient se défendre d'une angoisse superstitieuse.

« Voilà donc, » dit Ferber, ému par l'aspect de ces ruines, « voilà donc tout ce qui reste d'un passé qualifié de glorieux par ceux qui vécurent ici ! Les puissants seigneurs de cette terre avaient fait charrier ici des blocs de granit pour édifier à jamais ce berceau de leur race !... Ils l'avaient construit solidement, dans l'espoir, dans la conviction de voir leur demeure et leur nom passer à la postérité la plus reculée, et témoigner de siècle en siècle de la grandeur de leur puissance....... Chaque génération, » ajouta-t-il en examinant les constructions si différentes de style, « a voulu ajouter quelque chose au logis principal, comme si tout cela ne devait jamais finir...

— Et cependant chacun de ces puissants seigneurs n'a été qu'un locataire éphémère de ce qu'il croyait posséder..... Mais, poussons plus loin..... Brrr!..... Tout cela me

glace... Ici est la mort... rien que la mort!

— Appelles-tu cela la mort, mon oncle? » s'écria tout à coup Élisabeth, qui, jusqu'ici, avait silencieusement examiné le triste legs de M. de Gnadewitz..... « Appelles-tu cela la mort?..... » Et elle montrait du doigt une voûte à moitié cachée par un pilier; là, derrière une porte grillée, s'étendait une belle herbe verte, et de jeunes églantiers montraient leurs têtes derrière la grille, comme de pauvres prisonniers sollicitant leur liberté.

En quelques sauts Élisabeth se trouva près de la porte qu'elle ébranla, et qui s'ouvrit à moitié. Cet espace, passablement grand, devant lequel elle s'était arrêtée, pouvait avoir été autrefois le jardin du manoir; aujourd'hui cette désignation ne lui appartenait plus à aucun titre, car il n'y avait plus de sentiers ni d'allées sur sa superficie. On apercevait, çà et là, la tête ou les membres d'une statue brisée se dressant entre les arbrisseaux dégénérés, retournés à l'état sauvage, et parmi les orties, les grandes mauves simples et les touffes de menthe. La vigne vierge

suspendait ses vrilles tenaces aux flancs des bâtiments, embrassait l'encadrement des fenêtres et retombait de là, comme un rideau mouvant, sur les églantiers en fleurs. Dans ce coin reculé, abandonné, il y avait comme une explosion de vie et de force d'autant plus violente que sur les autres points de l'habitation elle était plus comprimée. D'innombrables papillons prenaient leurs ébats dans l'atmosphère printanière, et l'herbe fourmillait de scarabées dorés qui s'en allaient en tous sens comme de gros bourgeois affairés s'agitant pour les besoins de leur négoce. Quelques arbres fruitiers et plusieurs vieux tilleuls élevaient leurs têtes au-dessus des modestes arbrisseaux, et, sur une petite hauteur, on découvrait les restes d'un pavillon.

Deux côtés du jardin étaient encadrés par des bâtiments, et le carré était complété par une sorte de rempart par-dessus lequel les arbres de la forêt regardaient curieusement ce qui se passait dans la demeure des hommes. Ici aussi les constructions portaient le caractère de la vétusté..... C'étaient encore

des murailles fort solides à l'extérieur, et renfermant des pièces complétement délabrées. Un seul corps de logis, resserré entre deux ailes, élevé d'un seul étage, attira particulièrement l'attention des visiteurs; on ne voyait pas le jour au travers de ses toits, de ses portes et de ses fenêtres; le toit plat, maintenu à chaque extrémité par des blocs de pierre, avait échappé aux ravages du temps; les fenêtres ne semblaient pas être en mauvais état. Le forestier prit aussitôt la parole, et déclara que ce bâtiment était sans nul doute celui que Sabine avait mentionné, celui qui servait à héberger quelques hôtes du château neuf. Il y avait donc quelque probabilité à ce que l'intérieur fût, sinon habitable, du moins abordable... Mais là était justement la question. Par le fait, ce corps de logis se montrait particulièrement inabordable, puisqu'il n'y avait pas la moindre trace d'un escalier ni d'une porte quelconque y conduisant; il est vrai que les broussailles étaient si hautes et si épaisses qu'elles voilaient entièrement le rez-de-chaussée et les issues qu'il devait avoir. On décida par conséquent de monter

l'escalier de pierre, encore assez solide, que l'on apercevait près de l'une des ailes, et de tâcher de se diriger, à travers les ruines et les décombres, vers le bâtiment qui représentait l'unique espoir de la famille. On réussit, non sans peine, et l'on arriva tout d'abord dans une vaste salle, laquelle n'avait d'autre toit que la voûte bleue du ciel, et pas d'autres ornements que plusieurs touffes de giroflée sauvage perchées sur le sommet des murs. Des décombres de toutes sortes, tuiles et planchettes du toit, corniches brisées, morceaux de plafond, portant encore la trace de quelques peintures, jonchaient les planchers enfoncés; venait ensuite une rangée de chambres dans le même état de dévastation; sur quelques murs pendaient encore des lambeaux provenant de quelques portraits de famille, et offrant d'une façon à la fois mélancolique et comique, ici un seul œil grand ouvert, là deux pâles mains féminines croisées, ou bien un pied d'homme..... Enfin on arriva devant une voûte élevée, comblée par un mur de briques.

« Ah! ah!..... » dit Ferber, « voici qui

prouve que l'on a voulu isoler, et par conséquent préserver le corps de logis dans lequel nous essayons de pénétrer; je pense que le parti le plus sage à prendre serait de nous assurer d'abord de ce que les briques cachent derrière elles. »

La proposition fut approuvée, et le maçon se mit à l'œuvre : il arriva à une niche profonde, et affirma que là se trouvait une double muraille. Les deux hommes l'aidèrent de toutes leurs forces, et bientôt apparut une forte porte de chêne derrière la démolition, que l'on déblaya bien vite ; cette porte n'était pas fermée à clef, et céda aisément sous la pression. On pénétra dans une pièce obscure, nauséabonde; un mince rayon de soleil, passant au travers d'une fente, indiquait seul la direction de la fenêtre. Celle-ci, depuis si longtemps fermée, résista aux efforts que l'on tentait pour l'ouvrir, et sa résistance était puissamment secondée par les branches des arbres qui avaient crû en dehors du bâtiment et devant ses croisées..... Enfin elle céda avec un sourd gémissement, et la lumière dorée du soleil vint s'emparer de l'es-

pace qui lui avait été ravi depuis tant de temps. On aperçut alors la haute ogive de la croisée, qui éclairait une chambre, pas très-grande, mais profonde, dont les fenêtres étaient garnies de tapisseries des Gobelins. Aux quatre coins du plafond se voyaient les armes des Gnadewitz, très-proprement peintes. A la stupéfaction générale, et ajoutons aussi au ravissement de tous, la pièce était complétement meublée pour servir de chambre à coucher. Deux lits *à ciel*, aux rideaux décolorés, étaient adossés aux deux murs principaux; ils étaient tout disposés, avec leurs matelas recouverts de draps fins et leurs couvertures de soie piquées, lesquelles semblaient n'avoir rien perdu de leurs teintes et de leur solidité. Tout ce qui est jugé indispensable au *confortable* des gens riches se trouvait là, recouvert d'une épaisse couche de poussière, mais en bon état. A cette pièce se rattachait une chambre beaucoup plus grande, éclairée par deux fenêtres et garnie de meubles, *démodés* sans doute, et appartenant, il est vrai, aux époques les plus diverses. Un très-beau bureau, avec incrustations et pieds curieuse-

ment sculptés, n'était certainement pas contemporain du sopha recouvert en soie rouge, et les cadres dorés entourant quelques tableaux de chasse assez bien faits, ne s'harmonisaient guère avec l'encadrement argenté d'une belle glace de Venise qui était suspendue au mur; mais, cette réserve faite, il ne manquait aucun des objets qui sont nécessaires. On voyait même sur le plancher un épais tapis de Perse, décoloré, mais encore excellent, et vis-à-vis le beau miroir se dressait, sur sa corniche, une vieille et curieuse horloge. Un petit cabinet, meublé de même, se reliait à cette chambre, et complétait l'appartement; ce cabinet donnait accès sur un vestibule auquel on parvenait par un escalier. Derrière les chambres se trouvaient trois pièces de même dimension, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin : l'une, meublée en bois de sapin, était évidemment disposée pour servir de chambre à coucher pour les domestiques; il s'y trouvait deux lits.

« Mille millions de coups de fusil!....... » s'écria le forestier au comble de la joie et de la surprise; « je ne m'attendais guère à ce

qui nous arrive ! Voilà que nous découvrons un héritage tel que nous n'aurions pas même osé le rêver..... Ah ! si le défunt nous voit en ce moment, je suis sûr qu'il se répète : « Il est certain que tout cela aura été oublié ici par une femme de chambre négligente ou par un intendant tombé en enfance..... » C'est à l'un de ces deux personnages que doivent s'adresser nos actions de grâce.

— Mais pouvons-nous garder tout cela?... » dirent à la fois Mme Ferber et Élisabeth, qui s'étaient laissées emporter jusqu'ici par une joie extrême.

« Sans aucun doute, » chère femme, répondit Ferber ; « le château a été légué *avec tout ce qu'il contenait*...

— Oui, » murmura le forestier entre ses dents, « parce qu'on croyait qu'il ne contenait rien du tout.....

— Vraiment, c'est comme un conte de fées, » dit Mme Ferber en ouvrant la serrure d'une belle armoire vitrée qui était remplie de porcelaines curieuses et précieuses... « Et si autrefois, lorsque je considérais l'avenir... celui des enfants surtout.... avec tant

d'anxiété, mon parent m'avait laissé un bel héritage, je ne sais si j'aurais été plus heureuse que je ne le suis en ce moment, en présence des découvertes qui nous affranchissent de soucis cruels et de difficultés pressantes. »

Élisabeth se pencha à la fenêtre de la première chambre, et chercha à écarter les grosses branches qui barricadaient toute l'ouverture de la croisée, en communiquant à l'intérieur une obscurité épaisse..... « C'est dommage, » dit-elle en constatant l'insuccès de ses efforts... « il eût été si agréable de voir un peu la forêt !

« Crois-tu donc, » s'écria son oncle, qui l'avait suivie, « crois-tu que je vous laisserais vivre derrière cette muraille de verdure qui vous enlèverait l'air et la lumière? Aujourd'hui même cela sera convenablement rangé ; je vais donner les ordres nécessaires ; fie-toi à moi, ma petite Élisabeth. »

Ils descendirent par l'escalier intérieur qui appartenait à ce corps de logis et qui était en assez bon état; il aboutissait par une courbe fort élégante à une grande salle

carrelée, dans le centre de laquelle se trouvait une table entourée de chaises à haut dossier; les murs et le plafond étaient revêtus d'une boiserie en chêne curieusement et finement sculptée; cette grande salle avait, en outre de ses quatre fenêtres, deux portes qui se regardaient : l'une conduisait au jardin, l'autre, que l'on ouvrit difficilement, à un petit préau, situé entre les bâtiments et le mur extérieur. Là fleurissaient à l'envi les seringas et les boules de neige. Une dernière découverte, et non la moins importante, y attendait la famille : à l'extrémité du préau se trouvait une solide petite porte qui conduisait sur la route traversant la forêt.

« Voilà, » s'écria Ferber ravi, « voilà qui dissipe mes dernières inquiétudes; cette porte vaut beaucoup! Elle nous dispense de nous créer un passage au travers des ruines du château... ce qui eût été fatigant et même périlleux. »

On visita encore une fois la demeure si miraculeusement découverte; on débattit en famille l'installation définitive, et le maçon promit de venir, dès le lendemain, convertir

en cuisine l'une des pièces de derrière ; puis, après avoir fermé au verrou la porte naguère close qui conduisait à l'aile voisine, on essaya de revenir par le chemin destiné aux usages quotidiens de la vie. Sans doute on y trouva bien des ronces, et les arbrisseaux opposèrent sur quelques points une résistance vigoureuse, bien qu'inutile, mais cela était peu de chose, eu égard aux difficultés et aux dangers du premier trajet accompli par les ruines.

Lorsque la famille se rapprocha de la maison forestière, elle rencontra Sabine qui venait à sa rencontre, en compagnie d'Ernest, commis à sa surveillance. Elle était extrêmement curieuse de connaître le résultat des recherches, et après avoir conduit tout le monde à la table placée sous les hêtres, couverte d'une nappe bien blanche, après avoir servi le café au lait, elle se fit raconter bien en détail la visite faite au vieux château. De temps en temps elle levait vers le ciel ses mains jointes dans un élan de surprise joyeuse.

« Vous voyez bien, Monsieur, que j'avais raison !..... » s'écria-t-elle..... « Oui, oui,

tout cela a été oublié là dedans, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Quand le jeune seigneur de Gnadewitz a été mis en terre, son père avait totalement perdu la tête, et s'est sauvé d'ici, sans même regarder derrière lui; il a emmené tous les domestiques, laissant seulement ici le vieux gardien Silber; mais il n'avait pas toute sa tête, et il a pris les précautions les plus absurdes pour préserver les choses... C'est lui qui aura fait murer la porte du bâtiment..... Je le reconnaîtrai bien, allez! Je connais chaque chambre... j'ai touché tous les objets qui s'y trouvent pour les nettoyer et les ranger; je me rappelle même que j'avais grand'peur de la vieille horloge, qui joue un air si triste... si triste, lorsqu'elle sonne l'heure... Et aussi ce son résonnait si fort dans les chambres désertes..... Dans ce temps-là, j'étais jeune...... Comme tout cela est loin maintenant! »

On goûta tranquillement et joyeusement. Élisabeth dit devant son oncle que rien ne lui semblerait plus beau au monde que d'entendre du vieux château les cloches du village voisin annoncer la fête de la Pentecôte, et,

sa mère ayant partagé son opinion, il fut décidé que chacun se mettrait à l'œuvre courageusement pour disposer l'habitation de façon à pouvoir en prendre possession dans la soirée précédant la Pentecôte. Le forestier promit d'employer tous les hommes placés sous ses ordres à déblayer et nettoyer les abords du bâtiment, et s'engagea à y installer la famille dans le délai voulu.

Sabine s'était assise sur un banc de gazon non loin de la table, afin de se trouver à portée des ordres qu'on pourrait lui donner. Afin de ne pas rester absolument oisive, elle avait cueilli quelques jeunes carottes, et s'occupait à les éplucher. Élisabeth vint s'asseoir près d'elle. La vieille femme jeta un regard malin sur les minces doigts blancs de la jeune fille, qui vinrent se poser près de ses propres mains, brunies et rugueuses, pour s'emparer de quelques carottes, et aider à la besogne.

« Non, non, » dit Sabine en souriant; « laissez cela; ce travail-là n'est pas fait pour vous, il jaunirait vos jolis doigts.

— Cela m'est bien indifférent, » répondit Élisabeth en riant; « je vais vous aider, et

vous me raconterez des histoires..... ou des contes. Vous êtes née dans ce pays, et vous devez connaître tous les événements qui se sont passés au vieux château.

— Si je les connais!... » s'écria la vieille ménagère... « Lindhof, où je suis venue au monde, appartenait depuis un temps immémorial aux seigneurs de Gnadewitz, et, voyez-vous, dans les petits endroits, — et même, dit-on, dans des villes plus vastes, — tout se tourne vers la puissance de laquelle on dépend; tout le monde se préoccupe des faits et gestes des seigneurs, et l'on se raconte les moindres de leurs actions; rien n'est ignoré de ce qui arrive dans la maison seigneuriale, et ces récits se transmettent comme un héritage de génération en génération, en s'augmentant de tous les faits particuliers que chacun a été plus ou moins à même de recueillir..... Et les années se passent..... et les seigneurs sont depuis longtemps tombés en poussière que les filles et les garçons du village se racontent encore leur histoire.

« J'ai encore connu mon aïeule, qui était déjà bien vieille quand je suis venue au

monde..... c'est vous dire qu'elle avait vu des temps bien reculés... Eh bien ! elle savait des choses... mais des choses qui faisaient dresser les cheveux sur la tête ! Et pourtant elle avait le plus saint, le plus profond respect pour les maîtres de Gnadewitz, et de ses deux mains me précipitait à terre pour saluer plus profondément lorsque les seigneurs venaient à passer... car à cette époque j'étais encore une petite fille qui n'avait pas la conscience de ses devoirs, et je ne savais pas même faire proprement une révérence convenable..... Mon aïeule connaissait loin en arrière le nom et l'histoire de chacun des membres de la famille des Gnadewitz..... Elle savait tout ce qui s'était passé là-haut... et il y avait bien des choses, parmi celles dont elle se souvenait, qui n'étaient d'accord ni avec les commandements de Dieu ni avec les devoirs que nous avons les uns envers les autres.

« Quand, bien des années plus tard, j'ai été employée au service du château neuf, et que je surveillais entre autres le nettoyage des grandes salles dans lesquelles se trouvaient tous

les portraits de ces puissants personnages..... dont il ne reste plus rien aujourd'hui, sinon un peu de cendre et de poussière..... je me suis souvent arrêtée à les regarder, et je ne pouvais m'empêcher de m'étonner en remarquant qu'ils n'avaient rien de particulier... Non, vraiment, ils n'étaient pas construits autrement que tous les enfants des hommes, et cependant ils avaient fait état d'eux-mêmes absolument comme si Dieu en personne s'était occupé de les faire naître différents du reste des vivants... Les femmes n'avaient pas même une beauté remarquable..... Et c'est tout simple, puisqu'on les choisissait pour leurs grands biens et leurs grands noms, et pas du tout pour la beauté de leur visage et la bonté de leur âme. J'étais si simple et si sotte, que je me disais parfois : « La belle Lise, qui est la plus belle fille du village, aurait bien meilleure mine dans ce beau cadre doré avec cette grande robe de brocart à longue queue, cette quantité de joyaux précieux sur la poitrine et dans les cheveux.... Et certainement le petit nègre qui est là dans un coin du tableau, avec son plateau d'argent

à la main, aurait paru encore plus noir et plus singulier près du visage de Lise, qui est blanc comme la neige..... Cela serait mille fois plus agréable à voir que cette dame dont la figure a une expression si amère et si hautaine... avec les deux barres noires qui surmontent ses yeux en guise de sourcils, et s'en vont rejoindre ses cheveux, comme pour marquer encore plus durement l'orgueil et l'amour de la domination..... » C'était d'autant plus sot de ma part, que la famille était particulièrement fière de celle-là. Elle avait été la fille d'un comte souverain, et avait apporté à la famille de Gnadewitz une fortune immense..... mais aussi une somme plus grande encore de hauteur, de morgue et de dureté; elle avait laissé dans le pays le souvenir d'une âme de bronze et d'un cœur de granit.

« Parmi les portraits des seigneurs, il y en avait un que je regardais plus volontiers que tous les autres. Il avait un beau visage, bon et doux, malgré ses yeux, qui étaient noirs comme le charbon..... Et celui-ci a justement prouvé une fois de plus, que ce

sont les meilleurs d'entre nous qui sont le plus exposés à souffrir ici-bas. De tous ceux qui étaient rangés près de lui sur la muraille, la tradition ne savait rien, sinon qu'ils avaient vécu puissants, heureux, et que les événements avaient toujours tourné au gré de leurs désirs..... Beaucoup d'entre eux avaient pourtant causé bien des malheurs au pauvre monde..... Ils ne s'en étaient pas moins étendus tranquillement sur le beau lit de parade, écussonné aux armes de la famille, qui servait aux funérailles des Gnadewitz, tout comme s'ils avaient vécu d'une façon honorable et charitable..... tandis que, pour en revenir au portrait, celui qu'il représentait, Juste de Gnadewitz, avait eu une destinée malheureuse. La mère de mon aïeule l'avait connu. Quand il était jeune, on l'appelait le chasseur sauvage, parce qu'il passait toutes ses journées, sa vie entière, en un mot, au fond des forêts. — Son portrait le représentait en habit vert, — costume de chasse, — et une grande plume blanche tombant de son chapeau sur sa chevelure noire, bouclée et brillante..... Je trouvais cela par-

ticulièrement joli..... Malgré cette réputation de sauvagerie, il était bon, et la tradition rapporte qu'il n'a jamais fait de mal..... non, pas même au plus pauvre petit enfant. De son temps tout allait donc bien pour les gens du village, et ils auraient bien souhaité que cela continuât ainsi.

« Un beau jour il a disparu..... Personne n'a su ce qu'il était devenu..... lorsque, tout à coup, on apprit qu'il était revenu pendant une nuit d'orage, de pluie et de vent..... Depuis ce moment il se montra tout autre qu'on ne l'avait connu..... Ce n'est pas qu'il rendît le monde malheureux, mais personne ne le vit plus. Il avait renvoyé toute la domesticité et s'était renfermé dans le vieux château, tout seul, absolument seul, avec un serviteur fidèle et affidé.

« En sorte qu'au bout de quelque temps on ne manqua pas de murmurer dans la contrée les mots de *magie noire*, de *grande œuvre*, que sais-je !.... Et âme qui vive ne se serait plus exposée, même en plein jour et à la lumière du soleil, sur la montagne..... bien moins encore pendant la nuit..... Mais ma

vieille bisaïeule était une enfant curieuse et téméraire, et, dans l'espoir d'apprendre quelque chose de singulier, elle conduisait toujours ses chèvres vers les murs du château. Là, une fois qu'elle restait coite, assise sous un arbre et perdue dans ses pensées, tout en regardant les murs et s'émerveillant de leur hauteur, et se demandant ce qui se passait dans le mystérieux édifice, elle vit tout à coup apparaître un beau bras blanc, puis un visage..... Oh ! mais un visage dont elle a dit qu'il était plus beau que le soleil, la lune et les étoiles..... Et tout à coup une jeune fille sauta sur l'appui de la muraille, leva les bras au ciel, prononça une exclamation..... Puis il s'en fallut de rien qu'elle ne sautât dans l'eau profonde, qui coulait alors autour du château, et dans laquelle elle se serait infailliblement noyée... Mais voilà que Juste de Gnadewitz se trouva tout à coup derrière elle, qui, saisi, a lutté avec elle, et l'a priée, suppliée, adjurée, à tel point qu'il aurait attendri même les pierres... Puis il l'a enlevée dans ses bras, comme il l'aurait fait d'un enfant, et ils s'éloignèrent de la mu-

raille..... Le voile que portait la jeune fille s'était détaché de sa tête, et le vent l'avait emporté à travers l'espace jusqu'auprès de ma bisaïeule... C'était une dentelle magnifique, et elle porta ce voile, bien joyeuse, à son père..... Mais celui-ci, saisi d'épouvante, l'a immédiatement jeté au feu, pensant qu'il y avait bien certainement quelque diablerie dans tout cela..... Et défense fut faite à la jeune fille de jamais retourner sur la montagne, et de rôder autour du château.

« Plus tard..... au moins un an après que ceci était arrivé, et que Juste de Gnadewitz menait là-haut une existence si solitaire et si mystérieuse, on le vit descendre du château; il était sur son cheval favori, et il s'était produit en lui un changement si prodigieux, qu'on avait peine à le reconnaître; sa pâleur était encore plus frappante par ses habillements tout noirs..... comme s'il était en grand deuil. Il chevauchait lentement et rendait un triste salut à tous ceux qui, le rencontrant, s'empressaient d'ôter leur bonnet devant le seigneur..... Il est parti ainsi et n'a plus jamais reparu..... On dit qu'il a été tué

dans une bataille, et son serviteur avec lui... C'est bien possible, car on était alors à l'époque de la guerre de Trente ans.

— Et la jeune fille?..... » demanda vivement Élisabeth.

« Ah! oui..... Eh bien!..... personne n'a jamais rien appris de ce qui la concernait... Juste avait déposé à la maison de ville de L..... un grand paquet cacheté, en annonçant que là étaient contenues ses dernières volontés, et commandant d'en prendre connaissance dès que l'on aurait reçu la nouvelle de sa mort..... Mais il y a eu à cette époque un grand, un terrible incendie dans la ville de L..... Une quantité de maisons et même l'hôtel de ville, même l'église, furent détruits par le feu; tout périt, et, bien entendu, le paquet cacheté aux armes des Gnadewitz fut brûlé avec tout le reste.

« On dit que peu de temps avant qu'il disparût, Juste avait reçu assez souvent la visite du curé de Lindhof; mais il n'a jamais rien dit qui pût expliquer quels avaient été ses rapports avec le seigneur de Gnadewitz... et comme ce curé était vieux et qu'il ne tarda

pas à mourir, il emporta avec lui le secret de ce qu'il avait appris au château..... Tant il y a que personne au monde n'a jamais pu savoir quelle a été la destinée de la jeune fille, et ce secret restera un secret impénétrable jusqu'à la fin des siècles.

— Allons! ne te gêne pas, Sabine, » s'écria la voix joyeuse du forestier..... « Pourquoi caches-tu ta véritable pensée? Ne faut-il pas accoutumer Élisabeth à l'inévitable conclusion de toutes tes histoires?... Dis-lui donc, car tu le sais, tu en es certaine, que la jeune fille s'est envolée un beau jour sur un manche à balai, et que tout le village l'a vue passer fendant les nuages, et s'en allant diriger le sabbat.

— Non, Monsieur, » répondit Sabine, très-sérieusement, « je ne dis pas cela, parce que je n'en suis pas certaine, et que même je ne le crois pas.

— N'en jure pas!... N'y a-t-il pas, selon toi, bien des exemples d'événements tout aussi surprenants?... Oui, oui, » ajouta le forestier en se tournant vers la famille, » Sabine est de la vraie race de la Thuringe; on y a le sens

droit, l'esprit net, passablement éveillé, le cœur bien placé; mais quand la sorcellerie se met de la partie, elle perd tout cela, n'est plus qu'une vieille femme, à l'esprit faible et crédule, et elle serait capable de renvoyer une pauvre femme qui demande un morceau de pain à la porte, parce qu'elle lui verrait des yeux rouges et une mine selon elle peu rassurante.....

— Oh! Monsieur, » s'écria la ménagère, peinée et scandalisée, « pouvez-vous dire de telles choses?.... Qui? moi?... je refuserais un morceau de pain?... Jamais! Pas même à celle qui me paraîtrait une sor... une femme douteuse enfin. Non, Monsieur, je lui donnerais à manger..... Mais je ferais un signe de croix, je ne lui répondrais pas un mot, pas une syllabe, pas même un *oui* ou bien un *non*... Et quant à cela, personne ne peut me le reprocher. »

Toute la compagnie rit de bon cœur de ce remède employé contre la sorcellerie et les *sorts;* mais la ménagère ne perdit pas son sérieux. Elle se leva, secoua hors de son tablier les pelures de carottes, et s'en alla préparer

le souper qui devait être servi plus tôt ce jour-là, en raison de l'arrivée matinale des voyageurs et des fatigues endurées par toute la famille durant cette journée mémorable.

V.

Quand Élisabeth ouvrit les yeux le lendemain matin, la grosse horloge rustique du rez-de-chaussée sonnait gravement huit heures et lui prouvait ainsi, de la façon la plus péremptoire et la plus désolante, qu'elle avait dormi trop longtemps. Ce n'était pas sa faute..... mais bien celle d'un rêve du matin... Le souffle poétique et romanesque dont son cerveau avait été agité durant la narration que Sabine lui avait faite la veille s'était transformé pendant la nuit en un air orageux, qui avait amoncelé autour d'elle d'épais nuages, et ceux-ci pesaient encore sur elle en dépit du réveil..... Elle avait erré en imagination, avec angoisse, au travers des vastes salles du vieux manoir, toujours poursuivie par Juste de Gnadewitz,

dont la chevelure noire se dressait d'épouvante autour de son pâle visage et qui la suppliait avec ses grands yeux sombres..... En proie à une frayeur inconnue, elle avait tendu les mains pour le repousser lorsque..... lorsqu'elle s'était réveillée..... Son cœur battait encore, elle pensait avec commisération à l'infortunée qui s'était élancée sur le mur, cherchant probablement la mort, poursuivie en réalité, comme elle l'avait été seulement en songe... heureusement... et enfin saisie par ce Juste de Gnadewitz au moment où elle allait lui échapper en se tuant.

Elle s'élança hors de son lit, et se baigna le visage dans une cuvette d'eau froide; puis elle ouvrit la fenêtre et se pencha sur la cour. Sabine, assise sous un poirier, battait une crême appétissante qui se transformait en beurre. Toute la peuplade emplumée l'entourait avec un empressement qu'expliquaient suffisamment les miettes qu'elle détachait de temps en temps d'un pain rassis pour les jeter autour d'elle, sans faillir au devoir qui consistait à repousser les effrontés, à répriman-

les insatiables, à encourager les timides, à défendre les opprimés.

Lorsque la jeune fille rencontra son regard, elle lui sourit amicalement, et lui dit que tous ceux qui avaient pu marcher s'étaient rendus au vieux château au moment où six heures sonnaient. Et, comme Élisabeth se récriait en se plaignant de n'avoir pas été réveillée, elle ajouta que l'on avait agi d'après le vœu exprimé par M[me] Ferber, laquelle avait dit que, depuis plusieurs semaines déjà, sa fille s'était imposé une fatigue qui excédait ses forces.

Le bon et amical visage de Sabine, la délicieuse fraîcheur de la matinée, apaisèrent immédiatement les nerfs agités d'Élisabeth et dissipèrent toute trace de son mauvais rêve. Elle rassembla ses souvenirs, et se dit que son cauchemar avait été la juste punition de sa désobéissance..... car, en dépit des paternelles recommandations de son oncle, elle était restée jusqu'à minuit accoudée à la fenêtre, ne pouvant détacher son regard charmé des profondeurs de la forêt silencieuse éclairée par la lune.

Elle s'habilla rapidement, prit à la hâte un grand verre de bon lait, que Sabine venait précisément de traire, et se hâta de rejoindre ses parents, occupés au vieux château. Le ciel était un peu couvert, mais de nuages clairs, élevés, qui, s'ils n'annonçaient pas un jour doré par le soleil, promettaient du moins une matinée fraîche et pure. Aussi les concerts des oiseaux se prolongeaient sous la feuillée, et les gouttes de rosée se berçaient dans le calice des fleurs, comme si elles étaient décidées à ne plus quitter leur place.

Lorsque Élisabeth passa sous la grande porte principale du manoir, elle aperçut tout d'abord un amas gigantesque de verdure placé près de la fontaine; c'étaient des ronces, des branches d'églantiers, des paquets d'herbes sauvages arrachées à leur vieux domaine, — le jardin, — et jetées là pour se flétrir. La voûte donnant accès dans la deuxième cour était jonchée de branches vertes et de feuillage, comme si l'on eût préparé au travers des ruines une route destinée à un cortége nuptial; quelques rameaux ainsi tranchés, jetés, emportés, avaient été

retenus au passage par l'ogive sculptée d'une haute fenêtre à laquelle on apercevait encore quelques débris de vitraux coloriés, et qui avait appartenu à la chapelle du château.

Le jardin, dans lequel on n'aurait pu, la veille encore, faire seulement deux pas, apparut à la jeune fille complétement transformé ; une allée à peu près déblayée le traversait depuis la porte grillée, et, en mettant en fuite quelques lézards désorientés et affolés par les travaux qui s'accomplissaient dans leur domaine, Élisabeth atteignit sans encombre le rempart qu'elle avait entrevu la veille et qui fermait l'un des côtés du jardin. De larges dalles rongées par la mousse, hâtivement nettoyées, conduisaient au sommet du rempart, sur une sorte d'esplanade limitée par une balustrade de pierre sculptée. De là on apercevait la forêt; plus loin, là où les arbres étaient moins épais et moins élevés, une partie de la vallée, par conséquent la maison forestière avec son toit recouvert d'ardoises bleu foncé, fourmillant de pigeons dont la robe blanche étincelait au

soleil. Au pied du rempart, à la place où aboutissait l'allée principale, se trouvait un petit bassin dans lequel un nain de pierre, fort défiguré par la mousse, penchait soigneusement une urne de laquelle coulait un filet d'eau pure et froide comme le cristal. Deux tilleuls se penchaient sur cette fontaine et projetaient leur ombre épaisse sur les touffes de myosotis qui encadraient la masse d'une épaisse bordure bleue.

Vis-à-vis le rempart se dressait le bâtiment qui allait servir de demeure à la famille. Avec ses fenêtres déblayées et les portes grandes ouvertes du rez-de-chaussée, il avait aujourd'hui un aspect *accueillant*, joyeux, hospitalier, en tout différent de la physionomie désolée et sinistre qu'on lui avait vue la veille..... Le cœur d'Élisabeth se gonfla d'une joie attendrie, lorsqu'elle se dit que *ceci* était le logis de la famille..... Elle jeta un rapide regard sur le passé..... sur son enfance, dont les rares plaisirs consistaient à se promener avec ses parents quand ils pouvaient accorder quelques moments de loisir à ses promenades..... Il lui arrivait alors de rester un peu

en arrière et de presser son petit visage contre les grilles soigneusement fermées qui défendaient les jardins d'autrui..... Là, de joyeux enfants prenaient leurs ébats sur les pelouses de gazon velouté..... Il leur était permis de cueillir les roses épanouies sur leurs tiges, et de jouir autant qu'ils le voulaient du grand air, du beau soleil, des fleurs et des arbres..... Et quelles délices on devait trouver à se coucher dans l'herbe odorante, sous les branches des grands arbres!... Hélas! tout cela était alors un rêve irréalisable et, comme tel, relégué par l'enfant déjà sage dans le recoin reculé de son âme, là où elle enfermait tous ses modestes désirs, destinés à rester inassouvis..... Elle se serait estimée heureuse si, au travers de la grille, quelques-uns de ces beaux enfants avaient placé dans ses petites mains, même les bouquets fanés dont personne ne se souciait plus..... Mais il n'en était pas ainsi..... Il fallait s'éloigner, tandis qu'un soupir réprimé gonflait sa petite poitrine; il fallait rejoindre ses parents et aller retrouver avec eux la mansarde d'où l'on ne voyait que des

toits, le bureau de travail de son père, la table à ouvrage de sa mère, qui subvenaient à grand'peine à l'existence de la famille.

Tandis qu'Élisabeth songeait ainsi, debout sur le rempart, le forestier apparut à l'une des fenêtres du premier étage du bâtiment. Au moment où il aperçut la jeune fille qui s'appuyait à la balustrade, et dont la tête charmante était à moitié tournée vers le jardin, une expression de satisfaction et de joie paisible éclata sur son visage.

Cette expression se refléta sur la figure d'Élisabeth; elle salua gaiement son oncle, descendit rapidement les degrés de l'esplanade et se dirigea vers la maison; là, le petit Ernest bondit à sa rencontre et la serra dans ses bras en souriant. Si l'on en devait croire sa narration enthousiaste, le petit garçon avait accompli une besogne prodigieuse : il avait porté des pierres au maçon qui construisait le fourneau, avait battu la literie sous les ordres de sa mère; et il affirmait avec une fierté excusable que les dames et les seigneurs des rideaux avaient bien meilleur air

depuis qu'il les avait bien battus avec de grosses baguettes. Tout en bavardant, il s'était suspendu au cou de sa sœur, qui l'emportait dans ses bras pour monter l'escalier, et il répétait sans cesse qu'on était mille fois plus heureux ici qu'à B***.

Le forestier reçut Élisabeth dans le vestibule conduisant à l'appartement du premeir étage; sans lui permettre de s'arrêter près de sa mère, il la conduisit en observant un profond silence à la chambre garnie de tapisseries des Gobelins... Quelle métamorphose!... L'épais rideau de branches vertes qui interceptait naguère toute la lumière avait disparu..... En dehors, sur chaque côté du mur extérieur, s'étendaient les plans de la forêt disposés comme les coulisses d'un théâtre, pour laisser apercevoir une vallée, qui parut à Élisabeth comme une partie détachée du paradis terrestre.

« Ceci est Lindhof, » dit le forestier en désignant du doigt un superbe bâtiment construit dans le goût italien, et qui s'adossait pour ainsi dire à la montagne sur laquelle s'élevait le vieux château... « Je t'ai ap-

porté quelque chose qui te permettra de compter chaque arbre de la forêt, si cela te convient, et d'apercevoir chaque touffe d'herbe dans la prairie qui s'étend là en dessous de nous..... » Et, tout en parlant, il mit une bonne lunette d'approche entre les mains de la jeune fille.

Là s'élevaient sur le premier plan des cimes de granit, qui avaient troué la forêt çà et là, et dressaient vers le ciel un pin solitaire, fièrement planté sur leur point culminant. Derrière les cimes les plus rapprochées, des pins innombrables, semblables, quant à leur nombre et à leur forme, aux vagues de l'Océan, rappelaient l'aspect d'une mer agitée, tout à coup pétrifiée dans son agitation; d'une petite vallée étroite et sombre, qui apparaissait comme une entaille faite dans une montagne, s'élevaient les deux minces tourelles d'un édifice gothique, à demi voilé par la vapeur bleue de l'horizon. Un petit cours d'eau, une grande route bordée de peupliers, plusieurs villages gracieusement disséminés sur cette vaste étendue, animaient l'arrière-plan de la vallée. Plus près, tout près, on

apercevait le beau château de Lindhof, placé au centre d'un parc grandiose. Sous les fenêtres du château s'étendait une très-vaste pelouse de gazon fin, admirablement entretenu, embelli par des corbeilles dans lesquelles fleurissaient de superbes collections de tulipes. Le regard d'Élisabeth s'attacha avec ravissement sur l'ombre mystérieuse d'une allée de tilleuls dont la couronne épaisse et soigneusement taillée se dressait au-dessus des troncs environnants, tandis que quelques-unes de leurs branches inférieures, croissant en liberté, laissaient tomber leurs larges feuilles sur le gazon. Parfois un cygne dressait son cou effilé dans l'allée obscure, en faisant étinceler ses ailes frangées de diamants liquides..... Un petit lac se trouvait en effet au pied des tilleuls; il avait en ce moment un aspect assez mélancolique dans son cadre de fleurs, car le ciel nuageux se reflétait seul dans son miroir bleu.

Après avoir promené sa lunette d'approche sur tous les coins de la contrée, Élisabeth chercha tout à coup à lui donner un point d'appui solide pour la maintenir dans une

direction déterminée; elle venait en effet de faire une découverte qui excitait son intérêt au plus haut degré.

Sous les derniers arbres de l'allée on apercevait une chaise longue sur laquelle une jeune dame restait étendue; sa tête était rejetée en arrière, de telle sorte que les boucles nombreuses d'une admirable chevelure châtain foncé s'étendaient sur l'oreiller. Sous l'ourlet de la grande robe de mousseline blanche qui enveloppait entièrement la jeune dame, on voyait deux petits pieds très-soigneusement chaussés de brodequins brun doré; elle tenait entre ses doigts amaigris, dans sa main quasi transparente, quelques tiges d'*oreilles d'ours* qu'elle agitait distraitement. Ses lèvres avaient seules une teinte rosée..... quant au visage, il était uniformément blanc, d'un blanc laiteux, pareil à celui de la fleur de camélia, et l'on y aurait vainement cherché une trace de vie, n'eussent été deux grands yeux bleu foncé qui avaient un éclat admirable..... Ces yeux étaient fixés sur le visage d'un homme assis devant elle, et occupé, semblait-il, à lui faire une lecture. Élisabeth ne put distin-

guer ses traits, car il lui tournait le dos; il semblait être jeune, grand, mince, et avait une épaisse chevelure d'un blond foncé.

« Cette belle jeune dame est-elle la baronne de Lessen?... » demanda Élisabeth à son oncle en baissant involontairement la voix, comme si les personnages que la lunette rapprochait d'elle avaient pu l'entendre. Le forestier prit à son tour la longue vue.

« Non, » répondit-il, « c'est mademoiselle de Walde, la sœur du propriétaire de Lindhof. Tu la trouves belle?... En effet, sa tête a une grande beauté..... mais elle est estropiée et ne marche qu'avec des béquilles. »

Madame Ferber vint rejoindre sa fille; elle examina aussi le groupe, à l'aide de la lunette d'approche, et trouva que le visage de mademoiselle Walde avait un charme extrême; elle insista particulièrement sur l'expression de grande bonté dont ses traits portaient le caractère.

« Oui, » répondit son beau-frère, « elle est bonne, compatissante et bienfaisante. Quand j'arrivai ici, la contrée retentissait de son éloge, et pour un peu nos paysans l'au-

raient volontiers invoquée comme un être quasi céleste..... Malheureusement il s'est produit par là aussi quelques changements depuis que la baronne de Lessen est venue prendre le gouvernement de la maison..... Les aumônes sont distribuées avec *discernement*, et vont, non pas à tous ceux qui ont besoin d'aide et de secours, mais uniquement aux individus qui se sont fait bien noter par leur zèle pour la bonne cause..... Les plus misérables d'entre les invalides du village n'obtiennent rien dès qu'ils ont le malheur de préférer notre vieille église et les sermons de notre bon curé aux discours exaltés et fanatiques que tient dans la chappelle du château un jeune desservant, fort protégé par Mme de Lessen, qui voudrait bien le substituer au curé.

— Quand on emploie ces moyens-là, » dit Mme Ferber, « on dessert la religion, sous prétexte de religion..... car les gens ignorants ou malveillants ne sont pas toujours capables de séparer la cause de Dieu de la cause des passions humaines qui cherchent à se satisfaire sous ce masque.

— C'est-à-dire qu'ils visent la religion, qu'elle leur sert de cible, ce dont ils ne se soucient guère! » s'écria le forestier avec colère; « qu'ils lui font le plus grand tort, et par conséquent à la cause de la morale, de la justice, de la charité..... Et comment en serait-il autrement, avec les exemples qu'ils donnent? Chaque jour ils lisent la Bible, et ils y puisent, disent-ils, l'humilité, qui est le devoir de tout chrétien, et pourtant chaque jour ils deviennent plus hautains et se montrent plus impitoyables pour les gens qui dépendent d'eux..... C'est qu'ils sont persuadés, sur ma foi!... que leur corps *bien né* a été construit d'une façon toute spéciale et d'ingrédients tout particuliers, absolument différents de ceux que Dieu réserve pour leurs frères en Jésus-Christ, nés de *petites gens*... Ne sait-on pas que, lorsqu'on fait l'aumône, la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite?... Cela est écrit..... Eh bien! une poule qui vient de pondre ne fait pas un vacarme plus assourdissant que tous ces gens-là pour appeler l'attention sur leurs bonnes œuvres..... Ce sont des souscriptions, des

quêtes, des loteries pour les pauvres, etc., etc., avec lesquelles on met le feu aux quatre coins de la contrée, en pesant même sur ceux qui ne sont pas riches, en harcelant tout le monde, en mettant en jeu toutes les influences pour arriver à rassembler un peu d'argent..... Mais quand il s'agit de prendre l'argent où il se trouve en plus grande quantité, c'est-à-dire dans leurs propres bourses bien garnies, leur fournissant tout ce qui entretient ou augmente leur bien-être, tout ce qui flatte leur vanité..... oh! alors..... c'est une autre affaire..... Le zèle prend une autre direction et s'écarte prudemment de ce chemin si naturel pourtant..... Je connais des gens qui quêtent depuis vingt ans pour construire un hospice..... mais ils ne distrairaient par une obole de leur propre avoir pour venir en aide aux infortunes les plus pressantes et les plus cruelles..... Cela ne les regarde pas; ils ont donné une part de leur vie à la bienfaisance, et le reste n'a rien à faire avec la pitié et la charité; ils se sont arrangé une petite bienfaisance, très-commode, qu'ils exer-

cent aux dépens d'autrui, moyennant laquelle ils sont dispensés pour leur propre compte de tout sacrifice personnel, et qui leur permet, de plus, de traiter dédaigneusement tous ceux qui payent de leur personne et de leur bourse... mais qui ont le tort impardonnable de faire le bien d'une façon non enrégimentée, non régulière, non officielle..... Ah ! ma sœur, vous avez eu tort de me parler de cela..... Quand j'y suis, je ne taris plus.... mon sang bout en moi..... Là, dans ce château, on entend sonner une cloche à chaque instant..... Cela annonce à toute la contrée que c'est l'heure de la prière pour les habitants du château, et cela invite tous ceux qui l'entendent à se joindre à cette prière, en laissant là le travail. Or je vous demande si une mère qui coud les vêtements de ses enfants, une ouvrière qui gagne le pain de ses enfants, peuvent et doivent abandonner leurs travaux pour se joindre à ces exercices, lesquels, il faut en convenir, sont plus à la portée des riches oisifs que des pauvres laborieux. ?

— Il est certain, » dit Mme Ferber en riant, « que cette variété particulière de la dévotion doit convenir aux gens paresseux.

— Je vous demande aussi si une belle dame occupée à lire un roman, ou bien à ruminer une riche toilette, — cela arrive même à ces personnes strictes à remplir les devoirs qui les incommodent le moins, — je vous demande si au premier son de la coche elles se détachent immédiatement des préoccupations terrestres pour se trouver tout à coup au diapason voulu? Non, non, cela n'est pas possible; elles se présentent donc à Dieu sans avoir purifié leur âme des calculs mondains, et s'imaginent encore qu'elles l'honorent beaucoup par un culte de ce genre et par leur présence inappréciable!

— Monsieur de Walde partage-t-il les convictions de la baronne de Lessen?... » demanda Mme Ferber.

« D'après tout ce que j'ai ouï dire de lui, d'après ce que l'on sait de son caractère, il n'en est pas ainsi..... Mais à quoi bon? En ce moment, il grimpe peut-être sur les Pyramides, afin de découvrir quelque chose

concernant les temps anciens..... Si au même instant madame sa cousine tourmente tout le monde, — dans les temps modernes, — il n'en sait rien, ou c'est tout comme, puisqu'il ne s'en occupe pas. Au surplus, il a bien aussi son petit grain de folie particulière : le prince de L...., qui avait pour lui une grande amitié, avait vivement souhaité le marier à une belle demoiselle; sans respect pour l'intermédiaire, il a coupé court à ce projet et rejeté la proposition, parce que la demoiselle en question, examen fait de son arbre généalogique, n'avait pas un nombre suffisant de quartiers pour s'allier à la famille de Walde.

— Alors, » s'écria Élisabeth en riant, « on peut s'attendre à le voir amener à Lindhof, en qualité de dame et maîtresse de la seigneurie, la fille d'un fellah qui pourrait retrouver et *prouver* un grand nombre d'ancêtres enfouis à Memphis et découverts à l'état de momies?

— Je crois qu'il ne compte pas se marier, » poursuivit le forestier..... « Il n'est plus tout à fait jeune; il aime avec passion les voyages, la vie errante, et ne s'est jamais soucié, dit-on, d'aucune femme...

Je mettrais bien ma main au feu que le jeune homme assis là-bas, et faisant la lecture, partage cette conviction, et qu'il considère le beau château de Lindhof, les belles terres situées en Saxe, les grosses sommes placées dans les banques, comme représentant son futur avoir..... *sa* propriété personnelle.

— A-t-il donc des droits sur tout cela?

— Hé! certainement; il est fils de la baronne de Lessen; en dehors de cette famille, M. de Walde et sa sœur n'ont aucune parenté dans le monde entier. La baronne avait épousé en premières noces un monsieur de Hollfeld; de ce mariage est né ce jeune homme, lequel, par la mort très-prématurée de son père, est devenu, tout jeune encore, propriétaire d'Odenberg, grande et superbe terre située tout près d'ici. La belle veuve s'est dit alors qu'il lui fallait utiliser sa liberté au plus vite et essayer de gravir encore un échelon des grandeurs humaines; voilà pourquoi elle quitta, dès qu'elle le put, le nom d'un simple gentilhomme pour prendre celui d'un

homme titré. Il est vrai que celui-ci ne sonnait pas d'une façon très-pure..... Il y avait bien des choses à dire sur son compte..... de ces choses qu'on aurait bourgeoisement qualifiées de déshonorantes..... Mais c'est là une façon de voir bonne seulement pour les petites gens; le fait est que le baron de Lessen était en possession d'une charge de chambellan, qu'il portait, accrochée à l'un des boutons de son habit, une clef qui ouvrait le paradis des grandeurs, et devant laquelle saint Pierre lui-même n'oserait sans doute faire usage de celle qui lui permet de repousser les méchants..... Après dix ans de mariage, Mme de Lessen fut encore une fois veuve; son mari ne lui laissa rien, sinon une petite fille et une grande quantité de dettes..... Il lui convient donc à tous égards de vivre à Lindhof, y trouvant de plus la douceur de la puissance qu'elle exerce..... D'autant mieux que, outre qu'elle n'a aucune prétention pécuniaire sur le domaine de son fils, elle ne jouit d'aucun crédit près de lui, et n'a guère voix au chapitre en ce qui le concerne. »

Une servante de la maison forestière fit à ce moment irruption dans la chambre; armée d'un balai, d'une grande éponge et d'un seau d'eau, elle ne laissait aucun doute sur ses intentions, et l'on se hâta de lui céder la place. Mme Ferber et sa fille allèrent dans la pièce voisine soumettre quelques meubles à un système de frottage qui leur rendait un brillant éclat, et le forestier se mit à tailler des plantes grimpantes qui avaient trop indiscrètement envahi les fenêtres de derrière.

La fête de la Pentecôte était passée; les cloches, qui avaient sonné à toute volée, se tenaient maintenant silencieuses, immobiles derrière les fenêtres du clocher, et l'on eût pu, avec quelque imagination, les prendre pour le cercueil dans lequel était renfermée la vie mélodique qui avait fait vibrer les tours pendant les jours de fête. Mais les clochettes fleuries de la forêt légèrement suspendues à leur tige verte n'étaient pas réduites à l'immobilité; chaque souffle du vent les agitait joyeusement. Pour elles, la fête n'était pas finie; elles s'inquiétaient

peu du bûcheron qui avait laissé dans sa cabane ses habits et sa mine du dimanche, et qui, armé de sa cognée, passait près d'elles en les frôlant de sa grosse chaussure et en sifflant une chanson mélancolique..... Non, la fête n'était pas passée... La forêt ne s'y méprenait pas; à travers ses taillis, ses buissons, à travers les humbles fleurettes et les arbres gigantesques, il passait une prière qui semblait répétée par des milliers de voix, et les oiseaux chantaient nuit et jour leur cantique d'action de grâces adressé à Dieu.

Là-haut, dans le vieux château de Gnadewitz, tout se mettait à l'unisson avec la fête de la nature, bien que Ferber se fût déjà mis à la besogne, et qu'il eût entrepris, de plus, de rendre dans la ville de L..... les visites indispensables. Madame Ferber et sa fille avaient, grâce aux conseils et aux connaissances de Sabine, cherché et obtenu des travaux de lingerie du principal magasin de la ville de L..... et travaillaient déjà au jardin. Si, en dépit de toutes ces occupations, il y avait un air de fête dans le vieux bâtiment,

il fallait l'attribuer au contentement dont la famille était pénétrée en se voyant parvenue à une situation qui devait être considérée comme fort heureuse, pour peu que l'on eût la sagesse de comparer le passé au présent. La vie à la campagne s'accordait trop bien avec les goûts et les instincts de tous les membres de la famille, pour que toutes les âmes ne fussent pas doucement attendries et humblement reconnaissantes envers Dieu, qui leur avait accordé ces jouissances ineffables.

M. et Mme Ferber avaient attribué à Élisabeth la chambre garnie de tapisseries des Gobelins, parce que de là la vue était la plus belle, puis aussi parce que la jeune fille avait découvert la première le précieux asile dont chacun se montrait si satisfait. On avait muré la porte qui conduisait à l'aile ruinée, et rien ne rappelait de ce côté que l'on fût si proche voisin des décombres du grand château. Le fond de la chambre était occupé par l'un des grands lits à baldaquin; près de la fenêtre on avait placé le vieux bureau, qui était orné en outre d'une ancienne et curieuse écri-

toire en faïence, de tous les ustensiles nécessaires pour écrire, et de deux petits vases en porcelaine remplis de fleurs fraîches.... Dehors, sur la corniche, était placée une petite cage en cuivre, dans laquelle le serin favori de la famille exécutait ses airs de bravoure, en face des hôtes rustiques de la forêt.

Quoique la chambre fût déjà rangée, Mme Ferber y entrait encore à chaque instant pour apporter quelque nouvel objet destiné à embellir la demeure de sa fille chérie..... Mais son mari arriva tout à coup sur ses pas, étendit les bras sur le panneau le plus long de la pièce, et repoussa dans la chambre voisine le petit divan qu'on venait d'y adosser.

« Halte-là! » s'écria-t-il gaiement... « je me réserve cette place. » Il alla chercher une petite console en bois de chêne sculpté, la cloua contre le mur, y posa le buste de Beethoven et ajouta : « Ici, il doit trôner seul, lui, le génie incomparable!

— Mais cela est très-laid, ainsi, » dit Mme Ferber..... « c'est vide, c'est nu.....

— Bah! bah!..... je sais ce que je fais..... Demain ou après-demain au plus tard, tu pourras te convaincre que mon arrangement n'est pas à dédaigner, et que la découverte de ce précieux mobilier vaudra à Élisabeth une joie inespérée. »

Le lendemain, il monta en voiture avec son frère pour se rendre à la ville voisine, et, lorsqu'il revint dans la soirée, il ne passa pas par la petite porte du préau; on ouvrit la grande porte, et quatre hommes vigoureux apparurent, portant une grande caisse. Élisabeth se trouvait justement près de la fenêtre de la cuisine, occupée, pour la première fois depuis leur installation, à préparer le souper de la famille..... Elle aperçut les porteurs de la caisse, et fit entendre un cri retentissant..... Elle avait reconnu la forme d'un piano.

Oui, c'était un grand, beau piano à queue, qui fut incontinent délivré de son enveloppe de planches et posé dans la chambre des Gobelins, sous le buste de Beethoven. Élisabeth pleurait et riait en même temps..... et, se penchant vers son père, jeta les bras au-

tour de son cou..... Il venait d'employer tout son petit capital..... produit des meubles vendus à B..... et de quelques économies péniblement faites, destiné à racheter un mobilier pour la nouvelle installation..... Il venait de dépenser tout ce qu'il possédait, pour rendre à sa fille ce qui faisait les délices de sa vie, le ravissement de son cœur et de son esprit..... Puis elle se précipita sur le bel instrument neuf qui l'attendait, elle ouvrit le couvercle, et des accords puissants, majestueux, se firent entendre sous ces voûtes qui avaient si longtemps renfermé le silence de la mort.

Le forestier avait accompagné son frère, car il voulait aussi jouir de la surprise et de la joie de sa nièce. Il s'appuyait au mur pour écouter la merveilleuse mélodie qui s'élevait sous les doigts de la jeune fille..... C'était le langage d'une âme inondée de bonheur, et il discernait pour la première fois l'élévation des sentiments dont témoignait l'admirable talent de la jeune fille. Cette tête si fine s'illuminait d'un rayonnement enthousiaste et semblait ployer sous le poids des pen-

sées..... Jusqu'ici il n'y avait eu entre l'oncle et la nièce qu'un échange d'amicales plaisanteries, et il la considérait volontiers comme une petite fille amusante, qui savait toujours trouver une repartie adaptée aux circonstances, et rendre en taquineries plaisantes toutes les taquineries dont son oncle la poursuivait. La légèreté aérienne de ses mouvements l'avait fait surnommer *le papillon* par son oncle le forestier..... Plus souvent encore, il l'appelait *Élisabeth aux cheveux d'or*, prétendant que sa tête laissait une trace lumineuse.

Mais ce soir-là, quand la jeune fille eut cessé de jouer et qu'elle plaça ses deux bras sur son piano, comme si elle eût voulu serrer cet ami sur son cœur, son oncle n'engagea aucune conversation plaisante avec elle..... Il s'approcha de sa nièce, la baisa sur le front..... puis s'éloigna en silence.

Depuis ce moment il vint chaque soir au vieux château; dès que les derniers rayons du soleil étaient effacés de la cime des arbres, il fallait qu'Élisabeth se plaçât au piano. Toute la famille s'asseyait dans la vaste embrasure de la fenêtre taillée en ogive, et se plon-

geait dans l'océan de sentiments et de pensées que déchaîne à son gré pour le maîtriser, l'apaiser et le soulever encore, le grand maître dont le buste sévère était placé au-dessus du piano et semblait contempler la jeune fille artiste en lui accordant une muette approbation. Dans ces instants de paix, de recueillement, de pures et vives jouissances, Ferber se reportait complaisamment à la soirée où le désir de sa fille avait si puissamment pesé sur ses décisions, où la lettre de son frère était venue ouvrir à la pauvre famille une perspective plus souriante..... Il se rappelait qu'Élisabeth s'était fait de la vie à la campagne un tableau que la réalité s'était encore plu à embellir. Sans doute les elfes et les gnomes n'avaient pas encore visité la vieille demeure, mais les créateurs des mélodies que la jeune fille faisait revivre, planaient certainement en esprit sur cet intérieur paisible, dont les joies et les douleurs se résumaient si éloquemment sous les mains habiles de l'artiste inspirée.

Une après-midi, la famille Ferber était réunie pour prendre le café au lait. Le fores-

tier était déjà arrivé apportant sa pipe et des journaux; il accepta de grand cœur la tasse qu'Élisabeth lui présentait, et s'apprêtait à faire à haute voix la lecture d'un article fort intéressant selon lui, lorsqu'on sonna à la porte du préau. A l'extrême stupéfaction de tous, on vit arriver, en compagnie d'Ernest qui avait ouvert la porte, un domestique qui s'annonça comme appartenant au château de Lindhof et porteur d'une lettre pour Élisabeth. Cette lettre était écrite par la baronne de Lessen et débutait par de grands éloges adressés à son talent, qui s'était révélé à elle pendant les promenades qu'elle avait faites durant les dernières soirées au travers de la forêt..... Enfin on demandait à mademoiselle Ferber si elle serait disposée, moyennant des émoluments dont elle fixerait le montant, à venir deux ou trois fois par semaine faire de la musique à quatre mains ou bien à deux pianos avec mademoiselle de Walde.

La lettre était conçue en des termes très-convenables et très-polis. Cependant le forestier, après l'avoir lue une seconde fois, la jeta avec dépit sur la table et s'adressa à

Élisabeth en lui jetant un regard courroucé.

« Tu n'iras pas là-bas, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi non, mon cher Charles?.... » dit Ferber, répondant à la place de sa fille.

— Parce qu'elle serait à son tour circonvenue, influencée, persécutée. Se ranger du parti de ces gens-là!.... Veux-tu donc voir tomber en ruines l'édifice que tu as élevé avec tant de soin, de vigilance et de tendresse?

— Jusqu'ici, répondit Ferber avec calme, j'ai tenu en mes mains l'âme de mon enfant et me suis appliqué, comme c'était mon devoir, à éveiller en elle tous les bons instincts, à fortifier ce qui aurait pu faiblir, à diriger ce qui pouvait pencher en dehors de la bonne voie. Mais je ne me suis jamais proposé d'élever une débile plante de serre chaude, et ce que je me suis attaché depuis dix-huit ans à établir sur les bases certaines de la raison, de la conscience, du sentiment et de la foi, ne peut s'écrouler au premier choc..... J'ai élevé ma fille pour la bataille de la vie qu'elle devra engager tôt ou tard, car c'est là la condition à laquelle aucun en-

fant des hommes ne peut échapper; il faut qu'elle sache trouver sa force en elle-même, sans la chercher toujours en dehors, à côté d'elle..... Si je venais à fermer les yeux demain, il faudrait bien qu'elle se passât de l'appui que je lui ai prêté jusqu'ici..... Mieux vaut donc commencer de suite pendant que je suis encore en vie, pendant que je puis encore éclairer les points douteux, donner un avis dans les circonstances délicates..... Si les habitants du château sont réellement capables d'entreprendre quelque chose contre sa conscience, ou de froisser sa dignité, elle saura lutter vaillamment ou bien se mettre à l'abri en s'éloignant d'eux..... Est-ce bien toi qui émets un avis dicté par une prudence si exagérée?... Toi, Charles, qui n'as jamais failli devant un péril, ni reculé devant une lutte?

— Hé! sans doute... Mais, moi, c'est différent! Je n'ai jamais pu compter que sur moi-même.

— Es-tu donc certain qu'un jour ne viendra pas où Élisabeth aussi ne pourra compter que sur elle-même? Es-tu certain qu'elle

trouvera une protection qui la dispensera de toute décision, une force étrangère qui lui tiendra lieu de responsabilité? »

Le forestier jeta un coup d'œil furtif sur la jeune fille; elle attachait sur son père un regard étincelant, et suivait chacune de ses paroles avec un intérêt passionné..... On lisait dans ses traits mobiles, expressifs, fidèle miroir de son âme, que le père et la fille étaient étroitement unis, et que les sentiments exprimés par celui-ci n'étaient que l'exacte traduction des pensées et des sentiments de la jeune fille.

« Père, » dit Élisabeth, « tu as raison comme toujours... et tu verras que tu n'as pas eu tort de penser que je n'avais rien en moi de la faiblesse proverbiale que l'on reconnaît aux femmes, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de fortifier leur raison et leur conscience... Je n'ai jamais supporté sans humiliation l'image classique du lierre, se faisant soutenir par le chêne, et ne suis pas disposée à en offrir une nouvelle application en ce qui me concerne... Sois tranquille, mon petit oncle!... Laisse-moi aller dans ce château, »

ajouta-t-elle en insistant avec tendresse, parce qu'un pli de mécontentement s'était formé entre les épais sourcils du forestier..... Tu penses que ses habitants ont des cœurs endurcis?... Eh! mon Dieu, je les plaindrai de tout mon cœur, et ce n'est pas cette pitié qui pourra me rendre plus méchante..... Tu crois qu'ils sont hautains, qu'ils voudront m'abaisser par leur morgue?.... Quant à cela, ils perdront leurs peines; je saurai me placer en moi-même sur un pied si élevé, que les flèches de leur dédain s'arrêteront loin, bien loin au-dessous de moi..... Tu dis qu'ils sont des hypocrites? J'ai eu le bonheur de connaître dans ma famille la simple, et saine, et grande vérité..... Je n'oublierai pas aisément ses traits, et lui rendrai un culte encore plus fervent, après avoir constaté par moi-même la laideur de ceux qui exploitent ses apparences au profit de leurs passions vaniteuses et de leurs intérêts mondains.

— Bien parlé, incomparable Élisabeth!... » s'écria Charles Ferber..... « Mais combien ta candeur révèle d'inexpérience!... Crois-tu donc, mon enfant, que les hyprocrites soient

si aisés à déchiffrer? Ils prennent tous les masques, et l'on ne peut espérer qu'ils aient jamais la délicate attention de t'avertir qu'ils portent des masques..... Tu ne sais pas encore que tout ce monde va t'apparaître sous un aspect irrépro chable..... Tu croiras avoir affaire à des cœurs d'or..... et un beau jour tu découvriras que c'est du plomb.

— Oh! je ne suis pas si sotte que tu t'imagines..... Quand on a toujours été pauvre, mon cher oncle, on n'a pas beaucoup d'illusions... Cela, c'est la maladie des gens riches,» ajouta Élisabeth en souriant... «Mais un peu de confiance en sa bonne étoile fait partie des armes avec lesquelles on doit engager la lutte, dans ce que mon père appelle la bataille de la vie..... Je ne veux donc pas douter à l'avance de tout et de tous, car on est trompé aussi bien par le doute aveugle que par la confiance aveugle..... Je ne veux pas me méfier de tout et de tous, car la méfiance n'est pas la prudence et n'a par conséquent rien de commun avec la sagesse..... Je veux croire, et je crois, et je croirai toujours qu'il y a beaucoup de bons cœurs et d'âmes sin-

cères ici-bas..... Je veux croire même que parmi celles auxquelles on refuse la bonté, il s'en trouve encore quelques-unes susceptibles de s'améliorer et.....

— Va.... va..... petit missionnaire enthousiaste..... tu brûles ta poudre aux moineaux!... Je tè dis qu'il n'y a rien à faire de de ces gens-là, que tôt ou tard tu te repentiras de ne m'avoir pas écouté, et que je serai obligé d'aller chercher notre chère petite brebis dans ce nid d'oiseaux de nuit et d'oiseaux de proie!

— Ah!. ... dit Mme Ferber en riant, si vous espérez effrayer notre Élisabeth, mon cher frère, vous ne connaissez guère cette petite tête de fer..... Mais voyons, il faut arriver à une conclusion. Mon avis serait qu'Élisabeth se présentât dès demain aux dames qui la mandent près d'elles. »

Les *autorités*, — Ferber et sa fille, — se rangèrent à cette décision, tandis que le forestier soupirait, en maugréant contre ceux qui s'obstinent à poursuivre les gens chez eux et à troubler les familles. Pendant la discussion, la pipe s'était éteinte, et quand

Élisabeth lui apporta une allumette pour réparer ce désastre, il attacha sur elle un regard singulièrement mélangé de courroux, de tendresse, de regret et d'admiration.

Le lendemain, vers cinq heures du soir, Élisabeth descendit la montagne sur laquelle le vieux château était construit; un beau et large chemin bien entretenu conduisait au travers de la forêt, jusqu'au centre du parc; aucune grille ne séparait la forêt de la première prairie, soigneusement plantée du plus beau gazon. La jeune fille avait mis une robe de mousseline claire bien repassée; un chapeau rond en paille blanche s'inclinait sur son front et le protégeait. Son père l'avait accompagnée jusqu'à la première prairie..... de là, elle continua courageusement sa route toute seule. Elle ne rencontra absolument personne sous les allées ombreuses qui se dirigeaient vers l'habitation; le silence semblait plus complet encore sous ces arbres si bien soignés, qu'il ne l'était dans la forêt même..... On eût dit que les oiseaux, frappés de respect, n'osaient se faire entendre ici comme là-haut..... La jeune fille, impressionnée par

cette immobilité, un peu oppressée par cette solitude, tressaillait parfois lorsque le sable craquait sous ses pieds..... Enfin elle se trouva en face du château, et là elle railla elle-même l'étrange faiblesse qu'elle venait de ressentir et dont elle se croyait incapable.

La jeune fille s'approcha du principal corps de logis et aperçut un visage humain; c'était celui d'un domestique qui semblait occupé dans un vestibule imposant, mais qui observait soigneusement le silence dont toute l'habitation semblait être enveloppée. D'après la prière qu'elle lui adressa, en lui demandant de la conduire près de la baronne, il gravit un majestueux escalier dont le pied était gardé par deux immenses statues entourées par le sombre feuillage de quelques orangers. Le domestique reparut presque aussitôt, annonça à Élisabeth qu'elle était la bienvenue, et remonta l'escalier pour lui indiquer la route à suivre..... Son pas, rendu aussi léger que possible, effleurait à peine les degrés de marbre.

La jeune fille le suivit, le cœur battant.....

Son émotion n'était pas due aux magnificences qu'elle entrevoyait, mais seulement à l'isolement, qui n'avait jamais été aussi complet autour d'elle, à cette appréhension qui saisit les organisations nerveuses quand elles se trouvent en face de l'inconnu. Le domestique la guida au travers d'un large corridor, sur lequel s'ouvraient un grand nombre de pièces richement décorées, magnifiquement meublées, et si bien remplies d'une foule d'objets rares, précieux ou curieux, que jamais Élisabeth n'eût pu rien rêver d'approchant, ainsi qu'elle se le confia tout bas à elle-même.

Le domestique ouvrit avec toutes sortes de précautions une porte latérale et se rangea pour laisser passer Élisabeth. Tout près de la fenêtre se trouvait une chaise longue, occupée par une dame, laquelle était très-souffrante, si l'on en jugeait d'après les apparences. Sa tête reposait sur un oreiller, un épais couvre-pied enveloppait tout son corps et celui-ci accusait un embonpoint remarquable; sa main tenait un flacon.

La dame en question se souleva un peu, de

telle sorte qu'Élisabeth aperçut son visage ; il était large, pâle, et le premier coup d'œil n'y découvrait rien de désagréable; mais si on l'examinait moins superficiellement, on était frappé d'une singulière expression de hauteur, accusée par de grands yeux bleus, bordés de paupières d'un blond pâle, surmontés de sourcils de même teinte, trop séparés des yeux et trop élevés sur un front glacial ; les lèvres minces, les narines dilatées, le menton large et carré, ne modifiaient pas la signification des autres traits..... au contraire, car ils l'accusaient davantage encore.

« C'est bien aimable à vous, Mademoiselle, d'avoir pris sitôt la peine de vous rendre à mon invitation..... » dit la baronne d'un ton dolent, mais nonobstant d'une voix dont le timbre était fort accentué. Tout en parlant, elle fit un léger mouvement pour indiquer un fauteuil placé près de la chaise longue. Élisabeth s'était inclinée, et sur l'invitation qui lui était adressée elle s'assit à côté de la baronne.

« J'ai fait prier ma cousine, » poursuivit celle-ci, de se rencontrer avec vous chez moi, puisque je suis, à mon grand regret, trop

souffrante pour pouvoir vous conduire près d'elle.

L'accueil était poli et même aimable, quoique l'on pût aisément relever dans le ton et l'attitude de Mme de Lessen une dose de nonchalance qu'elle eût sans doute supprimée, si l'une des personnes qu'elle considérait comme ses égales se fût trouvée en face d'elle à la place occupée par Élisabeth.

La jeune fille allait répondre à la question qui lui était adressée relativement à son arrivée en Thuringe et à l'impression que lui avait causée cette belle contrée, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, poussée par une main impatiente. Une petite fille de huit ans environ, aux longues boucles un peu rousses, entra en courant; elle tenait dans ses bras un petit chien aboyant, jappant, se débattant, et qui semblait être en pleine révolte.

« Ali est très-obstiné, maman, extrêmement méchant, » s'écria la petite fille hors d'haleine, en jetant le chien sur le tapis.

« C'est que probablement tu l'as encore tourmenté, peut-être maltraité, mon enfant, » répondit la baronne. Je ne puis te garder ici,

Bella... Tu fais un tapage horrible, et j'ai bien mal à la tête..... Va..... retourne dans la chambre.

— Ah! c'est si ennuyeux de rester dans ma chambre! M[lle] Mertens m'a défendu de jouer avec Ali..... Il faut toujours apprendre ces vieilles fables... et justement je ne puis les souffrir.

— Alors reste ici, mais tiens-toi tranquille. »

La petite fille passa devant Élisabeth en la regardant fixement, et inspecta sa toilette en toisant la jeune fille de la tête aux pieds; puis elle monta sur un escabeau recouvert d'une fort belle tapisserie, pour se mettre au niveau d'un grand vase rempli de fleurs naturelles placé sur une console, dans le voisinage immédiat d'Élisabeth. Le beau bouquet, si savamment disposé, offrit instantanément l'image du chaos; la petite fille tira à elle toutes les tiges, pour fixer celles-ci dans la passementerie qui bordait les rideaux. En procédant à ce décor, la petite fille faisait tomber de larges gouttes d'eau sur la robe d'Élisabeth, et celle-ci, s'apercevant que cet amusement bizarre ne semblait devoir cesser ni par la lassitude

de la petite vandale, ni par l'intervention de la mère, prit le parti de s'avancer pour éviter l'arrosage auquel elle se trouvait condamnée.

A peine avait-elle fait ce mouvement, à peine avait-elle pu répondre en quelques mots à la baronne que la Thuringe lui semblait être le plus beau pays de la terre, qu'elle aperçut en face d'elle, et sur le seuil d'une porte ouverte sans bruit, les deux jeunes gens entrevus naguère grâce à la lunette d'approche de son oncle. Combien la réalité différait de la vision qui l'avait charmée! M. de Hollfeld, dont la taille mince et souple dépassait même les plus hautes tailles masculines, se penchait péniblement pour soutenir la petite main posée sur son bras..... La belle apparition si gracieusement posée naguère sur son lit de repos atteignait à peine la stature d'un enfant; la tête, toujours charmante, s'enfonçait entre les deux épaules, et la béquille tenue par la main droite pour aider à une démarche chancelante, témoignait de la triste infirmité qui affligeait l'existence de Mlle de Walde.

« Pardonne-moi, chère Hélène, » dit la baronne, qui accueillait les nouveaux arrivés

avec le sourire le plus doux et le plus engageant, pardonne-moi de t'avoir mandée ici... Mais, ainsi que tu le vois, je suis encore une fois de plus l'infortuné Lazare, qui met sans cesse à contribution ta bonté angélique... Mademoiselle Ferber, » dit-elle en indiquant la jeune fille, qui s'était levée en rougissant, a eu l'extrême complaisance de se rendre ici d'après mon billet d'hier.

— Je ne saurais vous témoigner à ce sujet trop de reconnaissance, dit Mlle de Walde, en se tournant vers Élisabeth et lui tendant la main avec le plus franc et le plus bienveillant de tous les sourires. Son regard s'arrêta avec surprise sur la jeune fille et se fixa sur les volumineuses nattes blondes qui dépassaient le chapeau..... Ah!... je reconnais vos beaux cheveux dorés... » ajouta-t-elle..... « Je les ai déjà aperçus hier, tandis que je faisais une promenade dans la forêt; vous vous penchiez par-dessus le mur du vieux château.

Élisabeth rougit encore plus profondément.....

« Votre apparition avait encore redoublé mon vif désir de me rapprocher de vous, car

je vous avais déjà entendue jouer la veille un adagio de notre grand Beethoven..... Si jeune!... presque une enfant..... « ajouta Mlle de Walde comme en se parlant à elle-même, « et avoir un si profond sentiment musical!... Comment cela est-il possible?... Vous me ferez le plus grand plaisir si vous consentez à jouer avec moi et devant moi aussi souvent que possible. »

Quelque chose comme un nuage malveillant passa sur les traits de la baronne, en entendant sa cousine prononcer ces paroles empreintes du plus vif et du plus sincère intérêt. Un observateur n'eût pas manqué de noter au passage le sourire ironique qui vint plisser ses lèvres déjà si minces. Tout cela fut perdu pour Élisabeth; toute son âme s'élançait vers l'infortunée jeune dame qui lui parlait avec tant d'intérêt et dont la voix, particulièrement musicale, un peu basse, un peu voilée, délicieusement timbrée, résonnait comme une musique angélique.

Monsieur de Hollfeld avait avancé un fauteuil pour Mlle de Walde tout près de la chaise longue, puis il s'éloigna sans avoir pris part

à la conversation. Comme il quittait la chambre, Élisabeth, placée en face de la porte qui retomba sur lui, ne put éviter de remarquer que son dernier regard s'était longuement attaché sur elle. Elle fut quelque peu tourmentée par l'expression de ce regard, et inspecta rapidement sa toilette, craignant de la trouver trop déplacée dans cette opulente demeure.

Mlle de Walde interrompit cet examen anxieux en demandant à Élisabeth quels étaient les cours de musique suivis par elle et à quel maître elle devait le complément de son exquise éducation musicale. La jeune fille raconta simplement qu'elle n'avait jamais eu d'autre professeur que sa mère pour la musique, et qu'elle n'avait jamais quitté ses parents, auxquels elle devait le peu qu'elle savait.

Pendant cette conversation, Bella s'était pelotonnée sur le tapis et agaçait le petit chien. Le tableau eût été charmant si les mouvements désordonnés et les gémissements du petit animal n'avaient indiqué qu'on le tourmentait et qu'on le faisait souffrir sous prétexte de *s'amuser* avec lui..... Chacun de ses cris causait à Mlle de Walde un tressaillement nerveux, et

la baronne de Lessen élevait alors la voix pour répéter d'un ton automatique : « Allons, Bella !... cesse ces plaisanteries... » Mais elle aurait pu se dispenser de prendre la peine, même légère, qui consistait à répéter toujours la même injonction, car cet ordre, donné avec tant de distraction, semblait toujours considéré comme non avenu. A un certain moment cependant Ali poussa un hurlement tellement plaintif, que la baronne de Lessen leva le doigt d'un air sévère pour menacer la petite désobéissante en lui disant :

« Si tu continues, je vais être obligée de faire appeler Mlle Mertens.

— Ah !... » fit la petite fille avec un impertinent mouvement d'épaule..... «Et après ? Elle ne doit pas se permettre de me punir ; tu le lui as toi-même sévèrement défendu. »

Au même instant, une porte intérieure s'entr'ouvrit et une demoiselle pâle, qui n'était plus jeune, entra timidement. Après une profonde inclinaison adressée aux dames, elle dit à voix basse :

« Monsieur le candidat attend Bella.

— Mais je ne veux pas prendre de leçon au-

jourd'hui, » s'écria l'enfant indisciplinée..... Et saisissant dans une corbeille à ouvrage un gros peloton de laine, elle le lança au travers de la chambre contre la nouvelle venue.

« Cela doit être pourtant, mon enfant, » repartit la baronne..... « Va avec Mlle Mertens et sois bien gentille. »

Bella s'assit dans un fautenil, comme si la *chose* la concernait aussi peu qu'Ali, lequel était allé se réfugier derrière un canapé, et elle mit ses deux pieds en l'air. La gouvernante essaya de se rapprocher d'elle, mais un regard courroucé de la baronne la rejeta vers la porte.

Cette scène affligeante se serait vraisemblablement prolongée longtemps encore, si la baronne n'avait songé à faire donner un corps de troupes fraîches sous forme d'une grande boîte de bonbons. La petite fille quitta son siége, vint remplir sa bouche et ses poches, puis repoussant violemment la main de la gouvernante, elle sortit en courant et gambadant.

Élisabeth demeurait immobile..... frappée de surprise. La douce physionomie de Mlle de Walde portait l'empreinte d'un douloureux

mécontentement, mais elle ne prononça pas une parole.

La baronne retomba sur ses oreillers.....

«Ces gouvernantes empoisonnent mon existence et me ravissent bien des années d'existence..... » dit-elle d'un ton languissant..... « Si seulement cette miss Mertens avait un peu d'intelligence..... elle saurait bientôt comment il faut s'y prendre pour diriger une enfant nerveuse, mais excellente au fond, telle que l'est Bella.... mais l'intelligence fait absolument défaut à cette race inepte..... Une gouvernante est incapable de tenir compte de la différence des origines, par conséquent de la différence des tempéraments, des humeurs et des constitutions..... A leurs yeux un enfant est un enfant, rien de plus, et elles prétendent passer le même niveau sur l'enfant de naissance obscure et sur l'enfant né dans la noblesse..... sur la créature robuste, grossière, sans nerfs, sans sensibilité, comme sur l'enfant délicate de corps, d'esprit et de cœur!..... Mlle Mertens n'est autre chose qu'une maussade, morose et pédante maîtresse d'école; de plus, l'anglais qu'elle parle est détestable..... Dieu

sait de quel coin obscur et déshérité de l'Angleterre elle est originaire!

— Mais je ne puis être de ton avis sur ce point, ma chère Amélie..... » dit Mlle de Walde..... Je trouve au contraire que le son de sa voix est distingué et que l'expression de son visage est franche et bonne

— Ah! sans doute. Tu passes dans le monde en jugeant le monde d'après toi, en lui attribuant tes qualités, par conséquent... Je ne sais pas l'anglais, cela est vrai, mais pourtant quand tu causes avec elle, je remarque de suite la différence qui existe entre vous, et combien cette langue semble plus élégante et plus douce lorsque c'est toi qui la parles. »

Élisabeth déclina en elle-même la compétence de ce juge, tandis que Mlle de Walde protestait par un léger mouvement de sa main, tout en rougissant. Mais la baronne ne se laissa pas réduire au silence et elle continua en ces termes :

« Bella saisit fort bien toutes ces nuances, car sur certains points son intelligence est vraiment surprenante; elle garde le silence

d'un air moqueur quand sa gouvernante lui parle anglais et veut la forcer à lui répondre dans cette langue. Je ne doute pas un moment, — et ne puis y penser sans irritation — que cette personne attribue cette attitude de l'enfant non à sa propre incapacité et insuffisance, mais bien à ce qu'elle ose appeler l'entêtement et la méchanceté de Bella. »

Le ton d'abord si languissant de la baronne s'était graduellement animé sous l'action du ressentiment..... Durant ces dernières paroles ce ton s'était élevé au diapason le plus élevé... Tout à coup elle parut avoir conscience de ce changement, reprit subitement possession d'elle-même et ferma languissamment les yeux.

« O mon Dieu!.... » dit-elle d'une voix redevenue faible, voilà encore mes malheureux nerfs qui me jouent un mauvais tour..... Je m'anime tandis que je devrais essayer de me calmer, de prendre patience et de tout supporter silencieusement..... Mais aussi, il faut convenir que ces tracas domestiques empoisonnent l'existence..... Ils nuisent non-seule-

ment au corps, ce qui est peu de chose, mais encore à l'âme, ce qui est beaucoup plus grave.

— Si je pouvais me permettre de te donner un conseil, ma chère Amélie, » dit M[lle] de Walde, je t'engagerais, lorsque tu es souffrante comme aujourd'hui, à laisser Bella sous la surveillance de M[lle] Mertens et de M. Mohring. Tu pourrais être tranquille; je t'assure que cette gouvernante s'acquitte consciencieusement de sa tâche et l'élève fort bien. Quoique je comprenne parfaitement ta sollicitude en ce qui concerne ta fille, tu pourrais suivre mon conseil sans crainte. M[lle] Mertens est trop douce et trop instruite pour prendre vis-à-vis de ton enfant des mesures qui seraient préjudiciables à son éducation ou bien à son caractère..... Tu me parais extrêmement abattue... » ajouta-t-elle avec un ton de commisération ; il serait nécessaire de te laisser reposer..... Mademoiselle Ferber aura, je n'en doute pas, la complaisance de me conduire jusqu'à mon appartement. »

En parlant ainsi elle se souleva, puis se pencha sur la baronne et mit un baiser sur sa

joue. Elle plaça ensuite sa petite main sur le bras d'Élisabeth, qui avait été congédiée par un gracieux mouvement de la main, tenté avec effort par la baronne, et quitta ainsi la chambre de la malade.

Tout en cheminant lentement au travers de corridors immenses, Mlle de Walde dit à sa jeune compagne que son frère, lequel vivait maintenant loin d'elle, serait bien heureux d'apprendre qu'elle allait se mettre à la musique. « Autrefois, » ajouta-t-elle, « il ne connaissait pas de plus grande jouissance que celle de s'enfoncer dans le coin le plus obscur de mon salon pour m'écouter. Je lui jouais toujours ses chers classiques, et j'y prenais un plaisir double..... puisqu'il se doublait de son plaisir à lui..... Mais une longue maladie nerveuse m'a obligée depuis longtemps à abandonner la musique. Maintenant je sens que je suis revenue à la force, à la santé, le médecin ne s'y oppose plus, je vais donc refaire connaissance avec mon cher piano. J'ai le dessein de surprendre mon frère par l'étendue de mes progrès..... ajouta-t-elle en souriant... » Puis regardant gracieusement

Élisabeth, elle lui dit : « Je ne puis manquer de faire des progrès si vous voulez bien vous occuper de moi..... votre talent animerait même les rochers. »

Élisabeth reprit rapidement le chemin qui devait la ramener près de ses parents..... Là-haut, devant la porte du préau, elle voyait son père et sa mère se promener en l'attendant, et le petit Ernest, qui l'avait aperçue, sautait gaiement et s'élançait à sa rencontre..... Comme tout cela avait un aspect de tranquille bonheur et de douce confiance! Ses parents lui envoyaient mille signes de tendresse..... En se rapprochant, elle entendit le chant joyeux de son oiseau, et enfin elle aperçut au delà du préau et par la porte grande ouverte du vestibule le bouquet de tilleuls penchés sur la fontaine; dans le voisinage des arbres on avait dressé la table destinée au souper de la famille.

Le magnifique château italien, avec ses splendeurs intérieures et extérieures, son atmosphère de distinction, son silence majestueux, qui était troublé seulement par les cris de colère d'une enfant mal élevée,

tout cela lui parut l'un de ces rêves peu agréables auxquels on échappe avec satisfaction. Quand elle eut fait part à ses parents de toutes ses diverses impressions rangées par ordre chronologique, elle ajouta :

« Suivant les leçons que tu m'as données, cher père, je devrais suspendre mon jugement en ce qui concerne les personnes avec lesquelles je viens de faire connaissance..... car tu condamnes la première impression comme étant sujette à nous induire en erreur et à nous rendre injustes; mais je ne sais comment m'y prendre pour arrêter ma fantaisie ingouvernable. Dès qu'il m'arrive de penser à ces deux dames, mon imagination évoque immédiatement l'image d'une branche flexible entraînée et portée par un nuage orageux qui agite ses jeunes pousses contre son gré, et auquel elle s'abandonne avec lassitude. »

VII.

Depuis ce jour Élisabeth se rendit deux fois par semaine au château de Lindhof. Le lende-

main de la visite une lettre fort polie de la baronne de Lessen avait fixé les heures et attribué des honoraires considérables aux leçons que la jeune fille devait donner. Ces leçons furent bientôt pour elle une source de jouissances vives et élevées. Hélène de Walde avait sans nul doute beaucoup perdu au point de vue du mécanisme depuis qu'elle s'était vue forcée de renoncer à la musique, et ne pouvait se mesurer avec Élisabeth; mais elle jouait avec un sentiment pur et juste, avec un goût charmant; par-dessus tout, elle était tout à fait étrangère au défaut si répandu parmi les amateurs, — même parmi les artistes, — et consistant à rechercher surtout les œuvres qui dépassent les forces de leur entendement. La baronne de Lessen n'assistait jamais aux séances musicales; c'est peut-être en raison de cette absence que la musique et ses entr'actes semblaient particulièrement délicieux à Élisabeth. Un domestique apportait ordinairement un plateau chargé de légers rafraîchissements; Hélène s'enfonçait dans un fauteuil; Élisabeth se plaçait tout près d'elle sur un escabeau, et écoutait silencieusement

la voix si mélodieuse de la pauvre créature déshéritée, qui lui racontait sa triste enfance et sa jeunesse plus triste encore. Alors l'image de son frère apparaissait toujours sur le premier plan; elle ne pouvait se lasser de rappeler les tendres soins dont il l'avait entourée. Beaucoup plus âgé qu'elle et doué d'une humeur sérieuse, qui devait le rendre encore plus étranger aux jeux de l'enfance, il se prêtait pourtant à toutes les fantaisies de la petite fille, et savait l'amuser mieux que personne pendant de longues heures. Elle racontait aussi qu'il avait acquis le château de Lindhof uniquement parce qu'elle avait fait un assez long séjour à la cour de L..... et que l'air de la Thuringe paraissait lui être favorable. De tous ces récits on ne pouvait manquer de conclure qu'Hélène de Walde était tendrement aimée par son frère.

Une après-midi la séance musicale s'était extraordinairement prolongée. Un domestique entra dans le salon et annonça une visite.

« Restez, je vous prie, avec moi ce soir, » dit Hélène à Élisabeth; nous prendrons le thé ensemble; mon médecin arrive de L..... et

quelques-unes des dames de notre voisinage m'ont fait avertir qu'elles comptaient se réunir chez moi aujourd'hui. Je vais envoyer un domestique à madame votre mère, afin qu'elle n'ait aucune inquiétude à propos de votre retard. Ma consultation avec le docteur sera promptement expédiée et je vais vous rejoindre bien vite. »

Elle s'éloigna appuyée sur sa béquille..... Quelques minutes s'étaient à peine écoulées lorsqu'elle reparut appuyée sur le bras d'un homme qu'elle présenta à Élisabeth en lui nommant : « le docteur Fels, de la ville de L....., l'un de nos meilleurs amis, » ajouta Hélène.

Le docteur Fels était un homme d'un certain âge, très-robuste, dont le visage était animé par l'expression d'une vive intelligence. Il s'approcha avec empressement d'Élisabeth en entendant prononcer son nom, et lui exprima d'une façon plaisante la stupéfaction de tous les habitants de L..... lorsqu'ils avaient appris que le vieux château de Gnadeck avait de nouveau des habitants — en chair et en os.

On entendit un léger bruit dans la chambre voisine et l'on vit tout à coup apparaître deux figures féminines, l'une âgée, l'autre jeune. La grande ressemblance existant entre ces deux visages indiquait, à n'en pas douter, que de ces deux dames l'une était fille de l'autre. Toutes deux portaient de longues robes étroites, d'étoffe foncée, des mantelets noirs en tissu de laine, des chapeaux ronds en paille brune, noués sous le menton de la mère par un nœud brun, sous le menton de la fille par un nœud lilas.

Hélène de Walde salua ces deux dames en les désignant sous le nom de Mme et Mlle de Lehr, et Élisabeth apprit plus tard que toutes deux habitaient la ville de L..... en hiver, le village de Lindhof en été. Elles venaient de s'y installer dans une chaumière qu'elles avaient louée.

Peu après on vit entrer la baronne de Lessen au bras de son fils et suivie par un homme que l'on appela pompeusement : M. le candidat Mohring. Disons en passant que ce nom de *candidat* s'applique à tous les postulants,

qu'il s'agisse d'une cure ou d'un doctorat quelconque.

La baronne portait une toilette de teinte foncée, mais dans laquelle on discernait aisément le caractère d'une élégance recherchée. Elle avait un aspect fort imposant. Lorsque la porte s'ouvrit devant elle, Mme de Lessen s'arrêta sur le seuil pendant quelques secondes et parut désagréablement surprise en apercevant Élisabeth. Elle toisa la jeune fille avec une expression dédaigneuse, et accorda une attention extrêmement distraite au profond salut que celle-ci lui adressait.

Hélène avait saisi au passage cette intention malveillante, et s'avançant vers sa cousine elle lui dit à voix basse : « J'ai dû garder ici ma petite favorite, parce que notre séance s'était prolongée outre mesure par ma faute, et que je ne pouvais la laisser partir au moment où nos visiteurs arrivaient. »

L'oreille d'Élisabeth, si fine pourtant, ne saisit pas cette excuse au passage; elle était outrée et aurait désiré pouvoir s'envoler par la fenêtre dont elle occupait l'embrasure, n'eût été un certain sentiment de dignité

offensée qui lui conseillait de ne point fuir lâchement devant les façons dédaigneuses de la baronne. Celle-ci paraissait satisfaite de l'explication donnée par Hélène, qui impliquait en effet une profonde déférence pour les opinions et les volontés de sa cousine. Aussi la prit-elle dans ses bras, et tout en caressant les belles boucles brunes de la chevelure d'Hélène, elle lui prodigua les plus tendres flatteries. Ensuite elle s'adressa à toute la compagnie, et la pria de vouloir bien passer dans la pièce voisine, où l'on venait de dresser la table du goûter. Elle fit les honneurs de la table de thé et déploya en cette circonstance les incomparables talents dont elle était douée. Tout en dirigeant la conversation, tout en s'occupant de chacun des assistants, elle employait un art merveilleux, afin de prouver à Hélène de Walde qu'elle restait à ses yeux la personne la plus chère et la plus considérable de la réunion. Un observateur perspicace eût suivi avec intérêt cette souplesse admirable qui triomphait des difficultés en les évitant, et qui donnait à chacune de ses paroles, à chacun de ses mouvements,

précisément le sens voulu et cherché, pour atteindre le but qu'elle se proposait.

Élisabeth demeurait silencieusement assise entre le médecin et Mlle de Lehr; la réunion lui offrait un intérêt fort médiocre, puisque la conversation s'occupait spécialement de personnes à elle inconnues et d'événements qu'elle ignorait Mlle de Lehr, semblait tout spécialement renseignée sur tout ce qui avait pu être fait, ou dit, ou pensé, ou même dissimulé depuis quelques semaines dans la contrée de Lindhof. Il est en effet des femmes qui apportent en venant au monde la vocation d'agents de police, qui vont scrutant les visages, les actions les plus insignifiantes, échafaudant les hypothèses les plus hasardées sur la base la plus fragile. Elles exercent non-seulement volontairement, mais encore avec délices, des fonctions qui pourraient être assimilées à celles des chiffonniers; armées d'un croc et d'une lanterne, elles inspectent tous les genres de *tas*, et lorsqu'il leur arrive de passer devant une demeure propre, elles ne veulent pas admettre la possibilité de cette invraisem-

blance, et donnent à leurs suppositions une gravité proportionnée à l'absence totale de symptômes compromettants. « Moins on en voit, plus il y en a!..... » Telle est leur devise..... Et elles continuent à jeter de tous côtés leur croc immonde, dans l'espoir souvent déçu, mais toujours renaissant, de découvrir chez leur prochain quelque infériorité qui leur permettra de s'estimer plus haut, et de se contempler dans leur supériorité relative.

Mlle de Lehr s'exprimait sur un ton bas, convaincu, plaintif, et après avoir signalé un nouveau scandale dont l'existence eût été ignorée sans son intervention, elle adressait invariablement à son auditeur un regard douloureux..... comme si elle eût été l'agneau chargé de porter et de racheter les péchés du monde. De temps en temps elle tirait de son grand sac tricoté une petite fiole contenant une eau merveilleuse selon elle, et s'en servait pour humecter ses yeux invariablement levés vers le ciel.

Quel contraste entre elle et le visage de madone d'Hélène de Walde! Élisabeth la

contemplait, gracieusement appuyée sur un coussin de velours brun, et son imagination évoquait aussitôt l'image d'un beau et pur nénuphar. Il y avait pourtant aujourd'hui une animation particulière sur ses traits ; sans doute l'impression de la souffrance n'était pas totalement effacée, mais il y avait dans ses yeux un rayon de bonheur..... Sur ses lèvres d'un rose pâle se jouait un sourire charmant qui se renouvelait chaque fois qu'elle soulevait le beau bouquet de roses que M. de Hollfeld portait à la main lorsqu'il l'avait abordée ; il était assis près d'elle et se mêlait parfois à la conversation. Dès qu'il prenait la parole, toutes les dames se taisaient comme si elles n'avaient rien voulu perdre de ce langage peu éloquent d'ailleurs et qui n'avait pas même le mérite, ainsi qu'Élisabeth le reconnut bientôt, d'indiquer soit une pensée originale, soit même un sentiment généreux.

C'était un beau jeune homme âgé de vingt-cinq ans environ ; ses traits fort nobles portaient surtout l'empreinte d'une extrême placidité, et l'on y aurait difficilement noté une ligne

indiquant un peu de fermeté virile; mais dès que l'on avait pu lire dans ses yeux, on ne tenait plus compte de sa beauté plastique... Ces yeux, quoique grands et bien coupés, n'avaient aucune profondeur, et l'on n'y rencontrait jamais le feu qui nous révèle l'intelligence avant même que la parole l'ait affirmée. Il peut être remplacé par une lumière douce, durable, qui dénote l'intensité du sentiment et qui nous attire sans s'imposer à nous..... mais la flamme et la lumière étaient également absentes de ces prunelles métalliques et qui, miroir du cœur ainsi qu'on l'a dit, semblaient avoir été voilées soigneusement, afin qu'on ne pût lire dans cette âme.

Peu de personnes s'appliquaient du reste à faire cette étude, car il avait été établi une fois pour toutes, et particulièrement à la petite cour de L..... (ce sont là des arrêts dont on ne peut rappeler), que le silencieux M. de Hollfeld, dont le mutisme cachait sans nul doute de profondes et sérieuses pensées, était un homme original et bizarre. Les dames de Lindhof et domiciliées autour de Lindhof n'é-

taient assurément pas disposées à reviser ce jugement. La corpulente Mlle de Lehr n'y songeait pas davantage, et chaque fois que M. de Hollfeld prenait la parole, elle se penchait avec une expression avide, puis jetait un regard sur sa voisine, afin de constater chez Élisabeth l'admiration dont elle-même donnait des preuves si évidentes. Mais, à son extrême désappointement, elle n'eut rien du tout à constater, Élisabeth gardant un profond silence. Mlle de Lehr, ne pouvant supporter plus longtemps une situation équivoque, se décida à l'interpeller directement.

« Vous êtes certainement encore sous le charme du sermon véritablement divin par lequel M. le candidat Mohring nous a enthousiasmées durant les dernières fêtes..... » dit-elle en s'adressant à Élisabeth.

« Je regrette de ne l'avoir pas entendu, » répondit la jeune fille.

« Alors..... » fit Mlle de Lehr d'un ton froid, et en se reculant involontairement sur sa chaise..... « alors vous n'avez pas assisté au service divin ?

— Oh! oui... J'ai été avec mes parents à l'église du village de Lindhof.

« Vraiment?..... » dit Mme de Lessen, en tournant la tête pour la première fois du côté d'Élisabeth, tandis qu'un sourire sardonique se jouait sur ses lèvres..... cela s'est-il passé d'une façon bien édifiante dans cette église?

— Certainement, Madame..... » répondit Élisabeth avec une grande politesse, mais en attachant un ferme regard sur le regard de Mme de Lessen qui exprimait une ironie méprisante..... J'ai été profondément touchée par le discours très-éloquent de notre pasteur..... Il l'a prononcé en plein air, sous les grands chênes qui entourent la vieille église..... Au moment de commencer le service divin, s'apercevant que le temple était trop petit pour contenir les fidèles, il a fait dresser un autel sous la voûte du ciel, ainsi que cela se faisait autrefois, dit-on.

— Oui... oui... Cela s'est malheureusement déjà passé ainsi..... » dit M. le candidat Mohring, intervenant dans la conversation. Jusqu'ici il avait peu parlé et s'était borné à écou-

ter Mlle de Lehr, accueillant ses discours par un sourire complaisant ou les encourageant du regard et de la tête.... « Oui, Mme la baronne, cela s'est déjà vu..... Cela nous ramène aux temps désolés où les hommes avaient des idoles et ne connaissaient pas Dieu... Dans ces temps-là, en effet, les druides offraient leurs sacrifices sous les chênes..... » Et le large visage de M. le candidat se couvrit d'une épaisse rougeur.

« Je ne comprends pas bien ce rapprochement, » répondit Élisabeth, et mes souvenirs historiques ne m'auraient retracé aucune ressemblance entre deux cultes si différents : celui de la haine, représenté par les idoles avides de sang ; celui de l'amour, symbolisé par le Dieu qui n'a pas même permis qu'une épée fût tirée pour sa défense..... Non, vraiment, je ne me serais pas doutée que j'assistais à une cérémonie païenne... Ce beau jour de Pentecôte, tandis que le vieux édifice versait par ses fenêtres et par ses portes la source des magnifiques harmonies que l'on tirait de l'orgue, j'ai vu tout à coup un vieillard vénérable se lever pour nous parler dignement de Dieu ;

j'ai entendu sa voix résonner sous la voûte verte des grands arbres, et j'ai éprouvé une émotion religieuse qui est la plus intense peut-être dont mon cœur ait gardé la mémoire..... Non, pas même la première fois où j'ai passé le seuil d'une église, je n'ai pas souvenir d'une impression plus vive.

— Vous avez donc une mémoire surprenante, Mademoiselle? » dit madame de Lehr..... « Quel âge aviez-vous donc quand vous êtes allée pour la première fois à l'église?... Ma question est peut-être indiscrète?...

— Du tout, Madame ; j'avais onze ans.

— Onze ans!..... O mon Dieu, est-ce possible!... » s'écria la vieille dame avec effroi... Des parents chrétiens peuvent-ils donc encourir une responsabilité si terrible?... Mes enfants ont connu et fréquenté la maison de Dieu dès leur plus bas âge..... Et vous pouvez en témoigner, cher docteur.

— Oui certes, Madame, » répondit sérieusement le médecin ; « je me souviens même que vous avez attribué à une séance faite dans une église glaciale l'attaque de croup qui vous a enlevé votre petit garçon à l'âge de deux ans. »

Élisabeth regarda son voisin avec épouvante. Il n'avait encore pas pris part à conversation, sinon pour jeter çà et là, sans préférence ni parti pris, un sarcasme qui lui attirait très-souvent un regard malveillant de la baronne. Quand Élisabeth, interpellée, avait dû prendre la parole, quand l'attaque de M. le candidat l'avait obligée à défendre le vieux curé du reproche d'idolâtrie, elle n'avait pas songé à examiner le médecin, et elle n'avait pas aperçu l'expression de comique satisfaction qui avait illuminé son visage..... Mais cette fois la plaisanterie lui parut de mauvais goût, barbare même, et elle ne put réprimer un mouvement de déplaisir..... Mais le vieux médecin connaissait les personnes parmi lesquelles il se trouvait... Le fait est qu'il n'avait pas dépassé les limites permises, car M[me] de Lehr demeura impassible..... Puis elle prit la parole et dit d'un ton rempli d'onction : « Oui, Dieu a repris ce petit ange si pieux... Il était trop parfait pour ce monde..... Et par conséquent la parole divine vous est restée inconnue et le royaume de Dieu fermé jusqu'à l'âge de douze ans, continua-t-elle en se tournant

vers Élisabeth?..... Cela me semble prodigieux!

« Son temple seul m'est resté *inconnu* et *fermé*, Madame; dès que j'ai pu entendre ce que l'on me disait, j'ai été instruite des vérités du christianisme, j'ai connu et aimé Dieu... Est-il besoin de le dire? Conçoit-on une âme d'où l'idée, le sentiment, l'amour de Dieu seraient absents?... C'est l'un des principes de mon père de ne point conduire les enfants trop jeunes à l'église; il pense que ces âmes, encore inconscientes, sont incapables de comprendre la haute signification du culte..... que les sermons ennuient les enfants, parce que ceux-ci quel que soit leur bon vouloir ne peuvent en pénétrer le sens..... Mon petit frère a sept ans et n'a pas encore été à l'église..... On lui réserve cela comme une récompense, au lieu de le lui imposer comme un devoir ennuyeux, et, ainsi stimulé, il écoute et retient avec plus de ferveur l'enseignement religieux que l'on proportionne aux forces de son intelligence enfantine.

— Oh l'heureux père!... » s'écria le docteur... Il a pu..... il a osé agir ainsi!

« Et pourquoi donc n'avez-vous pas suivi la même voie ?... » demanda la baronne..... « Pourquoi n'avez-vous pas laissé vos enfants croître comme des champignons?

« Pourquoi?..... Je puis vous l'expliquer, Madame, en peu de mots. J'ai six enfants et ne suis pas assez riche pour avoir un précepteur chez moi ; l'exercice de ma profession ne me permettait pas de les instruire moi-même..... J'ai donc été forcé de les envoyer à l'école et, comme vous le savez, l'école comprend dans l'enseignement religieux la lecture de la Bible..... Or je n'approuve pas que l'on mette ce livre dans les mains des enfants..... Je n'aime pas qu'ils puissent le feuilleter loin de leurs parents et s'y arrêter non sur les enseignements sérieux, mais sur les épisodes qui amusent leur esprit et excitent leur curiosité..... Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point... Si un père s'en trouve blessé, quelle ne doit pas être à cet égard la répugnance d'une mère en songeant que ses enfants trouvent dans le livre que l'on recommande à leur vénération des termes dont elle-même ne connaît pas la signification ?... Quelle terreur ne

doit-elle pas éprouver en songeant que ces jeunes âmes impressionnables courent le risque de prendre là une expérience incomplète et dangereuse? »

A ces mots, la baronne de Lessen se leva impatiemment..... Sur ses larges joues, pâles ordinairement, s'étendaient deux plaques rouges, symptômes irrécusables pour tous ceux qui la connaissaient, d'un prochain et violent accès de colère. Mademoiselle de Walde ne s'y méprit pas; elle avait assisté passivement à la conversation qui avait pris insensiblement un tour si périlleux. Mais elle se leva en même temps que sa cousine, prit son bras et l'entraîna vers l'embrasure d'une fenêtre en lui demandant s'il lui serait agréable d'entendre un peu de musique, et lui proposant de se placer au piano avec Élisabeth.

Cette proposition fut accueillie par une inclinaison de tête. Peut-être la baronne jugeait-elle avec dépit que le docteur était un trop rude adversaire? Dans ce cas il n'est rien de plus habile que de jouer sinon la modération, du moins une indifférence dédaigneuse..... C'est du reste un genre d'habileté

qui est à la portée de tous les esprits ; il est si prudent de discuter seulement quand on est, ou bien que l'on croit être le plus fort ! Au surplus la baronne qui passait sa vie à distribuer des Bibles, même à ceux qui ne savaient pas lire, même à ceux qui avaient besoin de vêtements et de pain, en fermant volontairement les yeux sur ces derniers besoins trop grossiers, puisqu'ils existaient seulement pour le corps, la baronne espérait que son indignation avait été évidente pour tous les assistants, et que l'on ferait honneur de son silence, à la force de son âme et à l'éclat de son rang.

Elle s'installa dans l'embrasure de la fenêtre et regarda le paysage qui s'étendait devant l'habitation. Les premières et légères ombres du crépuscule tombaient sur la campagne. Le regard qui s'échappait de ses yeux bleu pâle était sec, froid, glacial, pour ainsi dire *figé*, même dans les moments où elle éprouvait un violent ressentiment. Celui-ci s'accusait seulement par un pli profond creusé entre ses sourcils et sur un coin de ses lèvres..... Les plis ne s'effacèrent pas, même lorsque les deux

musiciennes attaquèrent magistralement sur le piano, le Roi des aulnes de Schubert, qu'elles jouaient à quatre mains avec une énergie quasi démoniaque. Ce cœur restait aussi inébranlable en face de la mélodie que le granit sur lequel les vagues épuisent leurs, efforts et leurs murmures.

Dès que le dernier accord fut frappé, les deux musiciennes se levèrent et le docteur qui les avait religieusement écoutées, se hâta de se rapprocher d'elles. Ses yeux étincelaient; il les remercia de la jouissance qu'il leur devait et dont il avait été privé, disait-il, depuis un grand nombre d'années..... A ces mots Mlle de Lehr rougit prodigieusement, et sa mère jeta un regard envenimé sur le malencontreux enthousiaste..... Sa fille ne s'était-elle pas fait entendre plusieurs fois l'hiver précédent dans les concerts organisés à L..... en vue de quelques bonnes œuvres?... Et le médecin n'avait-il pas assisté à tous ces concerts?... Il ne parut pas accorder la moindre attention à l'orage qui s'élevait derrière lui et se mit à causer du génie original de Schubert, en dévoilant son

goût très-fin et de sérieuses connaissances musicales.

Tout à coup un accord fut frappé sur le grand piano... Cela était sec comme si l'on eût employé dix baguettes de tambour en place de dix doigts humains et vivants. Tous les causeurs se retournèrent effrayés..... Le candidat était assis devant le piano, la tête levée, les yeux fixés sur le plafond qui lui représentait le ciel, les narines dilatées..... Sa main gauche vint en aide à la main droite et fit entendre à son tour un accord non moins strident. Il commença un beau choral, lequel était exécuté d'une façon si outrée, si grotesque, si déplorable, qu'il constituait un vrai martyre pour des oreilles exercées..... Cela pouvait pourtant se supporter à la rigueur..... Mais, à l'extrême stupéfaction d'Élisabeth, la musique instrumentale ne suffisant plus à la sainte ardeur de M. Mohring, il entonna un chant avec la voix la plus nasillarde qu'on eût jamais entendue..... C'en était trop ; le médecin saisit son chapeau, et s'inclina devant M[lle] de Walde et devant la baronne. Celle-ci

détourna la tête vers la fenêtre, et fit de la main un mouvement qui ne remplaçait pas tout à fait convenablement le salut que l'on doit à un hôte.

Les traits du docteur se contractèrent sous l'influence d'un sentiment de mauvaise humeur..... Il serra cordialement la main d'Élisabeth et s'inclina profondément devant chacune des personnes qui composaient la réunion.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, la baronne se leva et s'avança avec impétuosité vers Hélène qui s'était laissée tomber sur un canapé.

« Insupportable !... » s'écria-t-elle..... Et sa voix si aiguë d'ordinaire, était étouffée, comme si le gosier, serré par l'emportement, ne pouvait plus laisser passer les sons..... Son regard pesait sur Mlle de Walde qui leva les yeux sur sa cousine avec une sorte de crainte..... « Et tu consens à cela, Hélène?... Tu tolères que sous le toit qui t'appartient, dans la chambre que tu habites, on foule aux pieds notre foi et ce qu'il y a de plus saint, c'est-à-dire Dieu lui-même?

— Mais, ma chère Amélie, je ne vois pas que...

— Tu ne veux pas voir, enfant, dans l'innocence de ton âme angélique, que ce docteur a pris à tâche de m'attaquer par tous les points qui sont sensibles en moi. Il faut bien que je le supporte, puisque cela ne se passe pas dans *ma* maison, et parce que je suis bonne chrétienne, et que j'aime mieux m'armer de patience, de longanimité, d'indulgence, plutôt que de recourir à d'autres armes..... Tant que j'ai été seule en jeu, j'ai pu me résigner..... Mais la patience a et *doit* avoir des bornes lorsqu'on s'attaque aux droits de Notre-Seigneur... Alors il faut lutter et disputer le terrain pied à pied..... N'est-ce pas laisser insulter Dieu, que de permettre à cet homme grossier de prendre son chapeau et de quitter la chambre à grand bruit, tandis que nos âmes étaient si vivement émues en entendant un cantique divin ? »

La sainte colère qui agitait la baronne fit subitement explosion dans le son de sa voix, et, sans qu'elle s'en doutât probablement, le diapason s'en éleva de façon à couvrir com-

plétement le chant pieux que l'infatigable M. Mohring, s'obstinait à nasiller en dépit de toutes les interruptions.

« Il ne faut pas reprocher au docteur son départ précipité, » reprit Mlle de Walde d'un ton conciliant... « Tu sais que son temps est très-précieux..... Il avait probablement encore quelques malades à visiter ce soir, et il voulait se retirer avant que nous commencions à jouer.

— Ah! vraiment!... Et ce digne médecin a laissé ses malades se morfondre dans l'attente, pour ne pas perdre le chant peu édifiant du Roi des aulnes?... Allons! Il ne me reste plus qu'à m'excuser..... C'est l'un des traits de notre époque malheureuse..... Les incrédules triomphent toujours des gens pieux.

— Mais, mon Dieu!... Amélie, que veux-tu donc que je fasse? Tu sais fort bien que le docteur Fels m'est indispensable..... il est le premier, le seul médecin qui ait jamais réussi à diminuer et même à suspendre mes souffrances..... » s'écria Hélène..... Et ses yeux s'humectèrent de larmes, tandis qu'une

légère rougeur montait à ses joues si uniformément blanches.

« J'ai toujours cru, ma chère demoiselle, » dit Mme de Lehr, qui juisqu'ici était restée silencieuse, tapie dans un coin comme une araignée aux aguets..... «j'ai toujours cru, » poursuivit-elle lentement, mais avec une chaleur croissante « que l'âme passait avant le corps..... que les soins à donner à celui-ci ne venaient qu'en seconde ligne..... Au surplus, il y a dans la ville de L..... plusieurs autres médecins fort instruits, très-distingués, lesquels, en fait de savoir, peuvent, Dieu merci!... tenir tête à M. Fels..... Croyez-moi, chère demoiselle..... Cela contriste les âmes pieuses de L..... cela les afflige et les décourage de voir leur adversaire déclaré, leur ennemi implacable, reçu par vous, dans cet honorable château, et à titre de médecin et à titre d'ami!

— Si même je consentais à faire ce sacrifice, » répondit Hélène avec lassitude, « si même je voulais tenter de prendre un autre médecin, je ne pourrais m'arrêter á cette décision sans l'avis et le consentement de mon

frère; là, je me heurterais, je le sais d'avance, à une volonté très-ferme et très-opposée à ce changement. Rodolphe a la plus haute estime pour les connaissances du docteur Fels; il lui a donné toute sa confiance.

— Oui..... il en est malheureusement ainsi, » reprit la baronne; « il y a là, dans le caractère de Rodolphe une dose de faiblesse que je n'ai jamais pu m'expliquer..... De propos délibéré, et sans examiner les choses les plus essentielles, il impose ce docteur Fels sous prétexte qu'il est très-savant..... comme si la science pouvait suffire!... Laissons cela..... Je m'en lave les mains, et saurai m'y prendre à l'avenir de façon à éviter ce grossier personnage... Je te prie, ma chère Hélène, de te tenir pour avertie et de m'excuser si je ne puis me rendre près de toi quand tu seras en compagnie de ce médecin. »

Mademoiselle de Walde garda le silence. Elle se souleva un peu tandis que son regard troublé semblait chercher quelqu'un ou quelque chose au travers de la chambre..... Il parut à Élisabeth que ce regard cherchait M. de Hollfeld, lequel avait depuis quel-

ques instants quitté le salon sans mot dire.

Madame de Lessen prit le châle de dentelle qu'elle avait rejeté naguère dans le feu de la discussion; les dames de Lehr firent à leur tour de petits préparatifs indiquant le projet de se retirer. Elles adressèrent quelques paroles affectueuses et bienveillantes au candidat qui avait enfin terminé soncantique et s'appuyait un peu déconcerté contre le piano, firent leurs adieux à Hélène et la quittèrent, suivies de près par la baronne.

Quand Élisabeth descendit à son tour l'escalier, elle aperçut M. de Hollfeld dans un corridor faiblement éclairé du rez-de-chaussée. Pendant la discussion qui s'était élevée entre sa mère et Mlle de Walde, il s'était tenu paisiblement assis devant une table, feuilletant des albums et s'abstenant d'intervenir, même par une parole. Cela avait paru particulièrement laid à Élisabeth, car elle souhaitait vivement qu'il prêtât son appui à Hélène et qu'il fît cesser la discussion en prononçant quelques mots justes et sensés..... Mais il lui parut encore bien plus désagréable lorsqu'elle s'aper-

çut qu'il la suivait des yeux et la fixait d'une façon qui lui semblait impertinente... Peut-être avait-il découvert dans ses traits le mécontentement que son abstention avait inspiré à Élisabeth?... Mais cela se prolongeait trop; elle se sentit rougir sous ce regard pesant, insupportable, et s'en irrita d'autant plus que ce fait s'était produit plusieurs fois involontairement quand elle avait rencontré le regard de M. de Hollfeld. Un hasard particulier et malencontreux plaçait toujours ce jeune homme sur ses pas, soit sur l'escalier, soit dans les corridors du château de Lindhof, soit même dans les allées du parc qu'elle traversait en se rendant de chez elle près de Mlle de Walde. Pourquoi ces rencontres lui paraissaient-elles si pénibles?... Elle l'ignorait, mais elle ne pouvait se soustraire à une impression presque douloureuse.

Maintenant il était là, dans ce corridor obscur; un chapeau noir couvrait en partie ses traits, et il avait passé un pardessus de teinte foncée sur ses habits d'été. Il semblait attendre quelque chose, et, au moment où Élisabeth quittait le dernier degré de l'es-

calier, il s'avança vivement vers elle comme s'il allait lui adresser la parole.

Au même moment madame et mademoiselle de Lehr apparurent au sommet de l'escalier.

« Hé!... monsieur de Hollfeld, comptez-vous donc faire encore une promenade aujourd'hui?... » s'écria la vieille dame.

La physionomie du jeune homme, qui avait paru fort animée au moment où il s'approchait d'Élisabeth, prit instantanément l'expression d'une extrême placidité.

« Je viens du jardin, » dit-il d'un ton nonchalant, « et je m'y étais un peu oublié en admirant cette belle soirée. Accompagnez Mlle Ferber jusqu'à sa demeure, » dit-il en s'adressant à un domestique qui se présentait muni d'une lanterne..... Puis, après avoir souhaité une bonne nuit aux trois dames, M. de Hollfeld s'enfonça dans le corridor.

« Combien il est heureux que ce soit demain dimanche!..... » disait Élisabeth une heure plus tard, assise près du lit de sa mère, et en concluant ainsi la fidèle narration qu'elle venait de lui faire, pour ne lui laisser rien ignorer de tout ce qu'elle avait vu et entendu

durant cette après-midi..... « J'irai laver dans notre bonne et honnête église de Lindhof toutes les mauvaises et détestables impressions que mon âme a reçues pendant ce petit nombre d'heures..... Je n'aurais jamais cru que l'audition d'un choral exciterait en moi un sentiment autre que celui de la piété... Eh bien! aujourd'hui, je me sentis envahir par un sentiment bien pénible, lorsque, au milieu du mouvement causé par le service d'un goûter recherché, après les conversations peu édifiantes dont les médisances contre le prochain avaient fait les principaux frais, j'ai entendu tout à coup s'élever ce chant religieux, que je suis acoutumée à écouter avec recueillement..... avec cette terreur mêlée d'attendrissement que m'inspire toujours la toute-puissance unie à l'infinie bonté.... Non, non, ce n'est pas là, quoi qu'ils en disent ou qu'ils en croient, que je sentirai mon âme se rapprocher de Dieu! »

Enfin elle revint aussi sur l'énigmatique attitude de M. de Hollfeld, en ajoutant qu'il lui était impossible de deviner la nature de la communication que ce jeune homme s'apprê-

tait évidemment à lui faire au moment où il avait été interrompu par l'apparition des dames de Lehr.

« Il est inutile de chercher à deviner cette charade, qui aurait probablement la plus simple de toutes les explications..... » répondit Mme Ferber. « Si cependant il lui arrivait jamais de s'offrir pour te reconduire ici, tu refuserais absolument; entends tu, Élisabeth?...

— Oh! maman, à quoi vas-tu songer?... » s'écria la jeune fille en riant..... « On peut s'attendre à tout, excepté à cette offre. Mme et Mlle de Lehr, qui sont des personnes considérables, d'une naissance distinguée, s'en vont toutes seules sans que M. de Hollfeld leur fasse l'honneur de les accompagner..... peux-tu supposer par conséquent qu'il se dérangerait pour mon humble personne. »

VIII.

Depuis huit jours environ le forestier avait pris une décision, hautement approuvée, disait-il, par son ministre de l'intérieur; en

vertu de cette décision, la famille Ferber devait passer tous ses dimanches à la maison forestière. C'étaient autant de jours de bonheur pour Élisabeth.

Longtemps avant le premier tintement de la cloche on se dirigeait vers l'église. Élisabeth marchait devant ses parents, vêtue d'une robe blanche, l'âme envahie par les sentiments joyeux que faisait naître en elle un beau jour se levant sur cette belle contrée. Enfin elle apercevait le clocher doré de la petite église de Lindhof se détachant dans un pli de la vallée sous les masses vertes de la forêt. A droite, à gauche, par tous les sentiers, on apercevait une population aux costumes pittoresques se rendant des points les plus opposés vers le centre représenté par l'église..... On se saluait de loin, on échangeait une cordiale bienvenue, un amical serrement de main, puis tous les sentiers ayant déversé leurs voyageurs sur la place de l'église, toute l'assemblée se pressait sur la pièce de gazon où se trouvait déjà l'oncle forestier qui saluait de loin sa famille, les yeux brillants de joie et en agitant son chapeau. Chacun des mouve-

ments de son corps robuste et élevé témoignait clairement d'une loyauté qu'aucune considération ne pouvait faire fléchir et accusait une force prête à toutes les luttes. On relevait en lui, en un mot, tous les symptômes auxquels un observateur superficiel accorde son estime tout en refusant aux caractères de cette trempe le don et la possibilité de la tendresse. En dépit de cette rude écorce, Élisabeth, guidée par la seconde vue du cœur, laquelle trompe moins rarement que celle de l'esprit, se serait inscrite en faux contre le jugement qui eût dénié à son oncle géant les sentiments les plus doux. Sans avoir lu les vers d'un grand poëte elle savait que :

« Les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père. »

Elle jouissait pleinement du bonheur d'être chérie par cet homme si franc et si juste. Il n'avait jamais eu d'enfant, et toute la tendresse paternelle restée sans emploi dans son âme si riche d'affection s'était reportée sur la fille de son frère. Il avait vu avec fierté que le caractère de la jeune fille avait bien des affinités et beaucoup de points de ressemblance avec le sien propre..... quoique cette

ressemblance fût atténuée, ainsi qu'il l'ajoutait lui-même, par la faiblesse et la douceur qui appartiennent à la race féminine.

Elle lui rendait son affection avec un élan enfantin, et la signalait par les soins les plus empressés et les plus ingénieux. Elle s'était promptement familiarisée avec l'intérieur du forestier et savait mieux que lui, mieux que Sabine même, un peu lente, et aisément fatiguée, trouver instantanément tout ce qu'il pouvait souhaiter pour ajouter à ses aises, lesquelles se composaient principalement de la satisfaction de ses hôtes. Elle agissait avec tant de tact et de discrétion qu'elle réussit à ne jamais froisser ou affliger la vieille servante. Ce fut une vraie renaissance de cœur pour le forestier, et il s'épanouissait à une vie nouvelle et bien douce en se laissant chérir et choyer par sa nièce bien-aimée, sa fille d'adoption, l'enfant d'élection de son pauvre cœur solitaire.

On se dirigeait vers l'église dont les cloches sonnaient à pleines volées, et quand on revenait après le service divin, l'oncle conduisait ordinairement la jeune fille par la main...

« absolument comme une enfant que l'on mène à l'école..... » disait Élisabeth en riant; et de fait, il en était à peu près ainsi, car elle eût eu quelque peine à atteindre le bras de son bon géant. On marchait en s'entretenant du sermon que l'on venait d'entendre et qui avait réconforté les cœurs en leur parlant de l'éternelle justice et de l'éternelle bonté. Les oiseaux gazouillaient sous les grands arbres comme s'ils avaient voix au chapitre, et les rayons dorés du soleil, tamisés par les branches, parsemaient le sentier d'une poussière scintillante.

C'était en effet presque un sentier, tout au plus une étroite route fréquentée par les bûcherons, qui conduisait de l'église de Lindhof à la maison forestière, sous un vaste et majestueux berceau de verdure formé par les grands arbres un peu élagués du bas, et enlaçant leurs branches de façon à former une haute voûte. A l'extrémité du sentier ombragé on apercevait la maison forestière inondée d'une nappe de lumière. A chaque pas fait en avant le tableau s'accusait plus net, jusqu'au moment où l'on apercevait sur le seuil de la porte

Sabine attendant son monde et se portant à sa rencontre jusque sur les confins de son domaine. Un coin de son tablier blanc était ramené par-dessus son bonnet pour la préserver des rayons trop ardents du soleil, et elle se faisait un abat-jour de la main pour mieux discerner les convives attendus..... Enfin elle les entrevoyait, et quand il n'y avait plus de doute possible sur leur identité, elle quittait précipitamment son poste d'observation. N'assumait-elle pas une grave responsabilité? Ne fallait-il pas se préserver de tout reproche d'inadvertance et passer en revue les casseroles, qui, rangées sur le fourneau, rappelaient vaguement une armée se faisant passer en revue par son général en chef?

Aujourd'hui, Sabine avait fait des préparatifs plus considérables que de coutume..... En outre de quelques plats simples, mais fort bien accommodés, on voyait sur la table une grande pyramide pourpre..... C'étaient les premières fraises des bois, qui furent saluées avec enthousiasme par le petit Ernest et même par la grande Élisabeth. L'oncle jugea qu'il ne pouvait rester en arrière de Sabine en fait

d'extra, et annonça qu'il ferait atteler son cheval pour conduire Élisabeth à L... ainsi qu'il le lui avait promis..... Et selon son invariable coutume, pour diminuer l'obligation que sa nièce aurait pu lui avoir, il ajouta que des affaires l'appelaient précisément à la ville.

Pendant le repas Élisabeth dut recommencer la narration déjà faite à ses parents, et raconter tous les incidents qui avaient marqué la réunion de la veille au château de Lindhof.

« Le docteur a fait preuve de courage, » dit le forestier..... « mais, hélas!... il en sera puni; il a pris hier sa dernière tasse de thé au château de Lindhof.

— Impossible, mon oncle!... » s'écria Élisabeth, « ce serait trop injuste!... Certainement Mlle de Walde ne pourra et ne voudra jamais se prêter à un semblable procédé; elle luttera de toutes ses forces et s'opposera à cette ignominie.

— Hé!.... hé!.... tu pourrais te tromper du tout au tout..... Il ne faut pas juger tous les cœurs d'après le tien, mon enfant, ni espérer que tu trouveras dans tous les buissons l'oiseau bleu de tes rêves; on peu être très-

bonne et n'avoir pas du tout l'énergie de lutter dans l'intérêt des bonnes gens et des bonnes actions... Aussi, soit dit à sa décharge, comment une âme un peu virile pourrait-elle résider dans ce pauvre corps affaibli?..... La dame guerroyante qui veille près d'elle aura bientôt raison de ses velléités de résistance..... Tout autre appui fait défaut... car, ainsi que le disent les Russes, le ciel est bien haut et le czar bien loin..... N'est-il pas vrai, Sabine, que nous avons vu des choses singulières depuis que la baronne de Lessen commande le régiment ?

— Ah ! certes.... Monsieur..... » répondit Sabine, qui plaçait justement un nouveau mets sur la table... « quand je songe à cette pauvre Henriette !.... C'était, ajouta-t-elle en se tournant vers Élisabeth, la veuve d'un pauvre journalier; elle avait toujours travaillé courageusement pour se suffire, et personne n'avait un reproche à lui adresser; mais elle avait quatre petits enfants à nourrir, la pauvre femme, et ne vivait guère, quant à elle, que de l'air du temps..... Le temps devint dur pour elle l'automne dernier; elle ne pouvait plus

réussir à gagner la nourriture des enfants, et se laissa aller à faire quelques petites dettes, ce qui n'était pas très-bien, j'en conviens. Elle venait de prendre dans un champ seigneurial un tablier rempli de pommes de terre.... L'intendant du domaine, qui s'appelle Linke, était justement derrière un buisson..... Voir ce vol.... car, hélas! il faut bien l'appeler par son nom...... bondir en dehors du buisson, se jeter sur la pauvre femme et la battre, tout cela fut l'affaire d'un moment..... S'il s'était borné à une paire de soufflets, mon Dieu! je ne dirais rien, car enfin elle était dans son tort..... Mais cela a été beaucoup plus grave, car l'ayant jetée par terre il a continué à la frapper avec les pieds..... Et précisément il avait une grosse chaussure de campagne. J'avais justement eu un peu de besogne à Lindhof, et comme je m'en revenais, j'aperçus un corps humain étendu sous les cerisiers. Très-effrayée, j'ai couru aussitôt à cet endroit et j'y ai trouvé cette Henriette; elle avait été prise d'un vomissement de sang, ne pouvait remuer aucun membre, et restait là seule, sans que personne la secourût. J'ai été

chercher du monde, et l'on m'a aidée à l'amener ici. Monsieur était absent, mais je savais qu'il ne le trouverait pas mauvais : j'ai donc soigné Henriette de mon mieux. Tous les gens du village étaient exaspérés contre l'intendant, mais que pouvaient-ils faire? On a bien dit, il est vrai, que l'affaire irait devant la justice..... Mais on l'attend encore cette justice... Le fait est que l'intendant est le protégé, l'homme de confiance de la baronne, qu'il s'entend merveilleusement à contrefaire la piété, et qu'avec cette apparence-là on a toujours raison au château. Il fallait empêcher à tout prix que la justice informât contre un homme de cette espèce; il importait à la bonne cause qu'il ne fût pas accusé et convaincu d'inhumanité et de cruauté; aussi la baronne a-t-elle fait atteler tous les jours une voiture pour se rendre à la ville. Bref, elle a si bien manœuvré, que la chose a été étouffée. Henriette, qui n'est pas encore remise, a gardé toutes ses souffrances pour elle, et il n'est venu du château à son adresse ou bien à ceux de ses petits enfants, qui eux du moins étaient innocents, ni un morceau de

pain, ni une pièce de monnaie pendant sa longue maladie..... Oui..... oui..... l'intendant et la vieille femme de chambre de la baronne font de belles choses à Lindhof..... Ils sont toujours occupés à étudier ce qui se passe chez les gens et à dénoncer tantôt les uns, tantôt les autres, et ils ont déjà nui plus d'une fois à de braves gens auxquels ils ont fait retirer le travail qu'ils trouvaient au château.

— En voilà assez pour aujourd'hui, » interrompit le forestier, dont l'honnête visage s'était couvert de rougeur..... « A quoi sert de se faire du mauvais sang? Tout ce que je mange me devient amer quand je songe à toutes ces choses-là, et je ne veux pas que notre beau dimanche, auquel nous pensons toute la semaine en nous réjouissant, soit assombri par toutes ces pensées pénibles..... Je ne veux pas qu'il ait d'autres nuages que ceux qui passent là-haut blancs, lumineux et courant sur le ciel bleu comme de joyeux enfants qui prennent leurs ébats. »

Aussitôt après le repas, le petit équipage vint se ranger devant la maison; le forestier

se plaça sur le siége de devant pour conduire son cheval; prompte comme un éclair, Élisabeth s'élança près de lui. Au moment où elle se retournait pour envoyer encore un sourire à ses parents, qui avaient préféré ne pas se déplacer, son regard glissa sur la maison..... Mais elle éprouva un singulier mouvement d'épouvante en rencontrant un autre regard qui tombait sur elle depuis le premier étage. La tête qui s'était penchée pour voir partir la voiture se retira aussitôt..... Mais Élisabeth avait reconnu Berthe la muette; elle avait pu constater rapidement que ce regard envenimé, chargé d'une haine intense, s'adressait bien à elle..... Et il lui était impossible de découvrir la cause de cette animosité. Jusqu'ici Berthe avait vécu tout à fait à l'écart de la famille Ferber..... Jamais elle ne s'était montrée quand la jeune fille venait à la maison forestière. Elle prenait ses repas seule dans sa chambre depuis que la famille se réunissait tous les dimanches, et le forestier l'avait laissée faire..... Il lui convenait à tous égards que les jeunes filles n'eussent pas l'occasion de se rencontrer.

Madame Ferber avait un jour proposé à son beau-frère de se rappocher de Berthe. Elle avait le défaut que celui-ci reprochait en riant à Élisabeth, c'est-à-dire qu'elle jugeait toujours les autres d'après son propre bon cœur. Selon elle, donc, il était impossible d'attribuer l'étrange conduite de Berthe à l'obstination et à la méchanceté ; il fallait bien plutôt en chercher la cause dans quelque grande peine; par une fierté mal entendue, par un caprice enfantin elle s'était condamnée au mutisme pour se préserver de la curiosite des indifférents... Des preuves d'affection, quelques douces et bonnes paroles pouvaient, à ce qu'elle espérait, desserrer ces lèvres scellées..... Mais si elle était prête à entreprendre ce traitement moral sans se laisser rebuter par la résistance qu'elle prévoyait, il ne lui convenait pas d'exposer sa fille à ce choc, et elle lui avait très-instamment recommandé de n'avoir aucun rapport avec cette bizarre personne.

On arriva bientôt au but que l'on s'était proposé.

L..... était une vraie petite ville, et ne man-

quait à aucune des conditions du programme, quoiqu'elle eût l'honneur insigne de servir de résidence à la cour depuis l'éclosion des primevères jusqu'à la chute des dernières feuilles d'automne..... quoiqu'elle eût aussi, en vertu de cet auguste voisinage, la prétention de ne se laisser dépasser par aucune grande ville dans la voie de la distinction, de l'élégance et de l'opulence. Malheureusement ces prétentions prouvaient à L..... comme partout ailleurs, que la réalité des supériorités dont on s'attribue la possession est remplacée par quelques apparences dont les moins clairvoyants ne peuvent se payer longtemps..... Hélas! non; les habitants de L..... n'étaient ni *distingués*, ni *élégants*, ni *opulents*, et ils ne pouvaient s'égaler aux habitants de la grande ville, pas plus que leurs poules rustiques ne pouvaient rivaliser avec les paons du parc princier, ni leurs canards avec les beaux cygnes voguant majestueusement sur les pièces d'eau qui embellissaient le jardin du souverain. Et encore remarquez, s'il vous plaît, que ces bipèdes (je parle des poules et des canards) ont leur propre beauté, leur

mérite, leurs grâces vives et accortes, qui pourraient bien valoir pour les gens de bon sens la ridicule vanité des paons et la suffisance des cygnes..... mais il faudrait savoir les conserver ces mérites, ces grâces et ces beautés, et non les renier pour essayer de revêtir des beautés et des grâces d'emprunt. C'est là ce que l'on ne savait pas faire.

Le site dans lequel la petite ville était bâtie formait l'un des plus beaux paysages que l'on pût rêver : au sein d'une grande vallée appuyée contre une colline dont la cime était occupée par l'imposant château du prince souverain, la ville s'enveloppait de tilleuls séculaires et se couvrait au printemps des fleurs qui tombaient d'innombrables arbres fruitiers.

Le forestier conduisit Élisabeth dans la maison d'un employé qui était de ses amis; elle devait attendre là que son oncle vînt la reprendre après avoir expédié quelques petites affaires. Quoiqu'elle eût été reçue avec le plus grand empressement par la maîtresse du logis, la jeune fille eût bien volontiers descendu l'escalier pour rejoindre son oncle

en courant..... A son grand déplaisir, en effet, elle se trouva au milieu d'un cercle nombreux composé de dames. La maîtresse de la maison lui expliqua rapidement qu'afin de fêter le jour de naissance de son mari, elle avait organisé des tableaux vivants empruntés à la mythologie et dans lesquels devait figurer tout le personnel féminin qui s'agitait dans le salon. Dix à douze dames, déjà revêtues de leurs costumes mythologiques, causaient vivement et gaiement.... Elles s'interrompirent aussitôt pour examiner la nouvelle venue et sonder du regard jusqu'au moindre pli de son modeste habillement.

Toutes les déesses de l'Olympe avaient, sans exception, décidé qu'il était impossible de supprimer la crinoline..... « car enfin..... » disait Cérès (c'était une dame blonde quelque peu compacte, dont le front soutenait avec effort une riche moisson d'épis de blé), « car enfin on a un aspect scandaleux lorsqu'on se montre sans crinoline, et de plus il serait impossible de soutenir, sans l'aide de ces cercles bienfaisants, le poids des gerbes et des touffes de coquelicots placées sur ma robe.....

Comment la véritable Cérès, ignorante des bienfaits de la civilisation, du moins de ceux de ces bienfaits que la crinoline représente, avait-elle résolu dans son temps ce problème insoluble ?... Comment avait-elle fait pour soutenir ses gerbes et ses coquelicots ?... C'est l'un des mystères du paganisme, et nous n'entreprendrons pas de l'éclaircir.

La lumière des candélabres devait sans doute être propice aux costumes mythologiques..... Mais cette simple répétition était malheureusement éclairée par le soleil, dont la clarté est impitoyable, on le sait, pour tous les genres de supercheries. Il illuminait donc avec cruauté, ici le papier doré jouant le plus noble des métaux, là une tunique de percale glacée qui se proposait..... l'audacieuse !... de se faire passer pour une tunique de satin. Sur la ceinture de Vénus brillaient obscurément, si nous osons nous exprimer ainsi, quelques boucles en cailloux du Rhin qui avaient dans le bon vieux temps orné quelques escarpins de grand-père, et le croissant mal fixé sur le front de Diane montrait

à chaque mouvement de la chaste déesse sa doublure de papier gris.

La maîtresse de la maison allait, fort affairée, de l'une à l'autre des dames et leur adressait tour à tour la parole.

« Là!... » fit-elle d'un ton de découragement en rentrant dans le salon après une courte absence..... « Ces choses-là sont faites pour moi! Mme la conseillère Wolf me fait dire à l'instant même qu'elle ne peut m'envoyer aujourd'hui son Adolphe..... Il est au lit et grelotte la fièvre..... J'avais prévu le cas, et j'avais envoyé un message au docteur Fels..... mais il me serait plus facile de déplacer un rocher, que de décider cet homme obstiné à se départir de quelques-uns des principes sur lesquels il a réglé l'éducation de ses, enfants..... Il prétend que c'est une mauvaise distraction pour un enfant de l'âge de son petit Maurice..... Il dit qu'à cet âge, et en se trouvant mêlés aux amusements des grandes personnes, les enfants contractent une haute idée de leur importance..... qu'ils prennent leurs études en dégoût, leurs simples jeux en

mépris..... et une foule d'autres choses du même genre. Il a même ajouté, et en ceci je trouve qu'il passe toutes les bornes..... il a ajouté que j'aurais bien mieux fait de donner à mon mari, qui est souffrant, un peu de repos pour sa fête, plutôt que de lui préparer un divertissement dont il sera excédé et ennuyé... Je vous demande un peu, *souffrant !* mon mari !... A part quelques attaques de rhumatismes et quelques petits bourdonnements d'oreilles tout à fait insignifiants, il se porte comme un charme !

« — Quelle dureté !

« — Quelle grossièreté !

« — Comme cela est de mauvais goût !....

« — Et de plus, injuste !....

« — Voilà une belle façon de reconnaître les peines que nous prenons !

« — Il veut toujours se poser en conseiller !...

« — En réformateur !.....

« — Et il ne sait ce qu'il dit ! »

Ces diverses exclamations partirent à la fois, comme une volée d'oiseaux sauvages sous le premier coup de fusil du chasseur, aurait dit le forestier.

« Console-toi, ma chère Adèle, » dit Cérès d'un ton affectueux et en agitant avec commisération son diadème d'épis..... « Ah! tu n'es pas la seule personne maltraitée par cet homme. Si mon mari n'était décidé à n'avoir pas d'autre médecin que ce Fels, il y a longtemps qu'il ne lui serait plus permis de passer le seuil de ma maison. L'hiver dernier j'avais préparé un bal masqué pour enfants, — soit dit en passant, il a admirablement réussi, — eh bien!... il a refusé l'invitation adressée à ses enfants..... Et sais-tu ce qu'il m'a répondu quand j'ai eu la bonté d'intervenir personnellement, et d'insister pour qu'il m'envoyât au moins sa petite fille, qui est vraiment très-jolie?... Il m'a demandé quel plaisir je pouvais avoir à faire parader un ballet de singes déguisés et de chiens savants..... Cela je ne l'oublierai et ne le pardonnerai jamais. »

L'imagination d'Élisabeth évoqua incontinent pour l'associer à cette verte réponse la figure intelligente du docteur Fels, l'éclair ironique qui se dégageait de son regard, le pli que le sarcasme avait creusé sur ses lèvres... Elle rit intérieurement de ses sorties

vigoureuses..... Puis elle se dit avec découragement qu'il était bien difficile, quand on ne possédait pas une situation tout à fait indépendante, d'agir en toute circonstance d'après ses principes.

« Tout le monde pourrait en raconter autant, chère Madame, » reprit Flore. Cet emploi était tenu par une belle et languissante personne, qui, jusqu'ici, était restée à l'écart, uniquement occupée à chercher devant un miroir la disposition la plus gracieuse pour sa couronne de fleurs et à sourire à son image..... « Il ne s'est pas mieux comporté vis-à-vis de nous..... Il a dit à mes parents, il n'y a pas plus de deux ans, il leur a dit en face que ce n'était pas seulement une folie, mais encore une stupidité de me conduire au bal avec ma constitution si faible... Mon père et ma mère ont été exaspérés. Je vous demande un peu, si, en leur qualité de parents, ils ne devaient pas comprendre mieux que lui ce qui était nuisible à leur enfant..... On a heureusement compris quels étaient ses motifs..... A cette époque-là, sa plus jeune sœur n'était pas encore mariée, et il aurait aimé à

tenir à l'écart du monde toutes les jeunes filles qui auraient pu lui être préférées..... Ce jour-là papa l'aurait volontiers congédié, mais ma mère ne peut se passer de ses soins..... Il sait cela et il en abuse, c'est là ce qu'il y a de plus vilain chez lui..... Quoi qu'il en soit, on n'a pas suivi ses conseils, et, comme vous le voyez, je suis encore de ce monde. »

Le pâle visage de la jeune déesse des fleurs témoignait malheureusement, sinon en faveur de la rudesse, tout au moins en faveur de la justesse des conseils du médecin. Élisabeth fit cette réflexion avec un serrement de cœur. Le silence de toutes les dames présentes lui prouva que cette pensée était venue à d'autres encore, et le triomphe de la jeune fille à la poitrine étroite, aux membres grêles, au visage parfois taché de rougeurs fiévreuses, parut des plus problématiques à toute l'assistance... C'est probablement ce sentiment si généralement éprouvé qui mit fin aux récriminations passionnées adressées à l'ombre grimaçante du docteur Fels, et plus d'une pensée se porta avec terreur sur la possibilité

d'une maladie dont le savant docteur pourrait seul triompher.

Le bruit d'un équipage roulant lentement dans la rue attira toutes les dames aux fenêtres du salon. Élisabeth, de la place où elle était assise, voyait en même temps le groupe des curieuses et l'objet de leur curiosité : dans une calèche élégante se trouvaient la baronne de Lessen et Mlle de Walde. La dernière avait le visage tourné vers la maison dans laquelle Élisabeth se trouvait et paraissait occupée à compter toutes les fenêtres de l'édifice..... Ses joues étaient animées par une légère rougeur, qui chez elle témoignait toujours d'une vive émotion..... La baronne au contraire s'appuyait nonchalamment et indifféremment dans le fond de la voiture..... Pour elle, et selon toute évidence, il n'existait ni maisons dans la ville, ni passants dans la rue, qui fussent dignes d'arrêter son regard.

« Les dames de Lindhof!... » dit Cérès d'une voix contenue par la discrétion, mais agitée par l'émotion de la curiosité..... « Mais, mon Dieu, qu'est-ce que cela peut signifier ?...

Elles connaissent pourtant la maison du docteur Fels..... Et là justement sa femme se tient à la fenêtre..... Ha! ha! ha!... voyez donc comme son visage s'allonge!... Elle a cherché à saluer les dames..... mais celles-ci n'ont pas même tourné la tête de son côté! »

Élisabeth jeta alors un coup d'œil sur la maison qui s'élevait de l'autre côté de la rue. A l'une des fenêtres, on voyait en effet une jolie femme qui tenait dans ses bras un ravissant petit enfant, dressant curieusement sa tête blonde bouclée. On pouvait discerner, il est vrai, un peu d'étonnement douloureux dans le regard par lequel les yeux bleus de la jeune mère suivaient la calèche de Mlle de Walde. Son attention fut distraite par les exclamations de son enfant, qui examinait d'un air ravi les bizarres coiffures des dames groupées vis-à-vis de lui..... Elle suivit son regard, reconnut les dames, les salua en souriant, et reçut en échange de son salut une foule de gestes gracieux, empressés, qui constituaient la pantomime la plus affectueuse.

« C'est bien singulier!... » dit la maîtresse du logis; « pourquoi ces dames ont-elles passé ici

sans vouloir voir et rendre le salut qu'on leur adressait?... Jusqu'à présent elles n'ont jamais passé dans cette rue sans que leur voiture ne s'arrêtât devant la porte du docteur... Sa femme descendait alors et s'asseyait près de Mlle de Walde, et y restait parfois une demi-heure, que celle-ci semblait toujours trouver trop courte..... Sans doute la baronne avait pendant ces conversations une expression de visage un peu aiguë..... C'est surprenant!... Allons, l'avenir nous apprendra ce qu'il y a là-dessous.

« — M. de Hollfeld sera sans nul doute resté chez lui à Odenberg; il accompagnait ces dames ce matin quand leur voiture est passée devant notre maison..... » dit la chaste Diane, tout en rétablissant son croissant qui s'obstinait à fuir la position perpendiculaire.

« Comment Mlle de Walde soutiendra-t-elle cette séparation?... » demanda Flora en souriant avec malignité.

« En est-il donc ainsi?... » fit la maîtresse de maison avec une expression de curiosité avide.

« En es-tu donc à ignorer cela, ma chère

enfant?... » s'écria Cérès... « Quant à ce qu'*il* pense, à ce qu'*il* éprouve, cela est difficile à démêler, et nous ne savons encore rien de positif à cet égard. Pour elle, il est absolument hors de doute qu'elle l'aime de toutes les forces de son cœur..... On peut affirmer du reste que ce sentiment n'est pas partagé. Est-il possible, je vous le demande, qu'une pauvre créature contrefaite comme l'est celle-ci, inspire le sentiment de tendresse qu'elle éprouve?... Et encore à un homme aussi peu inflammable, aussi glacial que ce Hollfeld, qui est resté insensible en face des beautés les plus incontestables?

— Oui, cela est bien vrai, » dit Vénus en jetant un regard de complaisance sur le miroir que Flora avait de nouveau accaparé..... « Cela est vrai..... Mais Mlle de Walde est énormément riche.

— Bah!... » riposta Flora... « il peut avoir la fortune à meilleur marché, puisqu'il lui suffit de l'attendre; n'est-il pas l'unique héritier du frère et de la sœur?

— Tu veux dire de la sœur..... » dit la maîtresse du logis en reprenant la jeune

fille..... Car enfin M. de Walde n'est pas encore trop âgé pour songer au mariage.

— Allons donc!... » s'écria Cérès avec colère..... « Est-ce que c'est possible? Il faudrait d'abord que la femme à laquelle il consentirait à donner son nom descendît en droite ligne du ciel..... C'est un être qui n'est pétri que de vanité, de morgue, de hauteur, et il a encore moins de cœur que son cousin; ce qui n'est pas peu dire... Combien de fois je me suis sentie irritée contre cet homme, lorsque j'étais encore une jeune fille et que je l'apercevais durant les bals de la cour appuyé contre une porte, les bras croisés, et regardant tout le monde avec son expression sérieuse et hautaine! C'était seulement lorsqu'il était désigné par Son Altesse la princesse souveraine, ou bien par les princesses ses filles qu'il se décidait à quitter sa place pour danser!... Et même pendant que cet honneur lui était accordé, son attitude distraite disait hautement qu'il n'en aurait pas donné un fétu de paille..... Chacun sait à quoi s'en tenir sur les prétentions exorbitantes qu'il aurait en cas de mariage..... Des

aïeux !... Encore des aïeux, et assez pour que la famille de sa future pût prouver qu'elle était représentée dans l'arche de Noé ! »

Toute la compagnie se mit à rire ; Élisabeth seule resta sérieuse. La conduite de M[lle] de Walde avait fait sur elle une pénible impression ; elle se sentit humiliée par cette faiblesse..... Un pareil changement était-il possible en si peu de temps?... Une âme moins élevée que celle d'Élisabeth eût expliqué l'ascendant exercé par la baronne de Lessen sur sa cousine, précisément en lui donnant l'interprétation que la médisance venait de lui fournir..... en se disant qu'Hélène de Walde aimait en effet le fils de la baronne. Mais Élisabeth repoussait cette possibilité ; elle n'admettait pas qu'une organisation bonne et noble, telle que l'était bien certainement celle de M[lle] de Walde, pût se laisser influencer par une affection au point de commettre une injustice..... De plus, persistant à juger les autres d'après elle-même, elle évoquait l'image du beau M. de Hollfeld, dont les traits lui inspiraient une répulsion instinctive, non encore justifiée par les faits,

ni ratifiée par la raison, mais en tout cas invincible..... Et elle concluait en repoussant avec indignation, au nom d'Hélène de Walde, le possibilité d'une semblable inclination.

M. de Hollfeld ne semblait pas créé, en effet, pour inspirer un attachement sérieux à une femme distinguée; il n'avait ni intelligence ni esprit. En toute circonstance il se montrait ridiculement hautain, et prétendait exciter un intérêt général. Comme il avait assez de bon sens pour comprendre qu'une belle figure tient rarement lieu des qualités de cœur et d'esprit dont il se sentait dépourvu, il avait pris le parti de masquer sa nullité sous une attitude mystérieuse, une taciturnité persistante, et une attitude roide. Il savait que beaucoup d'individus ont réussi, grâce à cette tactique, à passer aux yeux des niais pour des esprits profonds et des caractères énergiques; il arrive si souvent, en effet, que l'on confonde le vide avec la profondeur! Donc il bénéficiait de ce que la nature avait fait pour lui en lui accordant un cerveau creux, une intelligence paresseuse

qui n'avait rien pu s'assimiler dans la littérature ou la science, et avait pris ici-bas le seul rôle qui fût à sa portée : celui d'un homme dédaigneux. Personne au monde ne pouvait jamais se vanter de posséder l'intimité et la confiance de M. de Hollfeld ; il avait de bonnes raisons pour se défendre contre la clairvoyance de ses semblables, et dans les circonstances les plus insignifiantes il adoptait constamment une marche cauteleuse, évitant de se prononcer sur un sujet ou bien un individu quelconque, s'abstenant soigneusement d'intervenir pour défendre soit le bien, soit le mal, et pas plus l'oppresseur que l'opprimé, pas plus celui qui commettait un acte inique que sa victime. Il se garantissait soigneusement de toute liaison avec les jeunes gens de son âge, et la partie féminine de la société trouvait que cette attitude était de fort bon goût... Il semble, en effet, que le dédain d'autrui implique une supériorité personnelle d'autant plus réelle qu'elle ne s'affirme jamais..... Telle est du moins l'opinion des esprits vulgaires et de quelques femmes trop frivoles pour pénétrer par l'observation au

delà des apparences qui s'étalent sur le marché du monde.

M. de Hollfeld savait compter. Il apportait au service de ses calculs de tous genres une volonté tenace doublée de ruse et masquée de nonchalance; tout ce qu'il pouvait posséder de force et d'ardeur d'esprit se réduisait à chercher en toute circonstance sa propre satisfaction et à préparer l'avenir sans lui sacrifier le présent. Pour augmenter l'éclat de sa situation sur la scène du monde, il eût mis en œuvre sans hésitation les intrigues les plus perfides, et il était en assez bonne position pour poursuivre ce but, puisqu'il avait été revêtu d'un poste assez important près de la personne du prince..... il était quelque chose comme chambellan surnuméraire, et pouvait devenir à l'occasion un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était plus ignoré. Sa dissimulation avait su revêtir les apparences de l'indifférence, et nul ne se doutait de ce qui pouvait s'agiter derrière ce visage froid et impénétrable.

Élisabeth éprouva un vif sentiment de joie en apercevant la petite voiture de son oncle,

qui tournait l'angle de la rue et qui vint s'arrêter devant la maison. Elle s'assit bien vite près de lui et quitta la jolie ville de L..... sous une impression qui avait un peu d'analogie avec celle de la délivrance. Elle avait ôté son chapeau et baignait son front brûlant dans l'air rafraîchissant du soir. Le soleil laissait tomber ses derniers rayons sur les feuilles tremblantes des peupliers, rangés de chaque côté de la route comme des soldats bien dressés; il ne dédaignait pas même de caresser en passant les fleurs des champs de pommes de terre..... Mais la forêt, dans laquelle l'âme d'Élisabeth s'élançait d'avance avec confiance, se montrait sombre dans son obscurité relative, comme si elle eût déjà oublié la bienfaisante lumière qui la traversait naguère.

Le forestier avait jeté à plusieurs reprises quelques regards circonspects sur sa nièce, qui restait silencieuse près de lui. Tout à coup il n'y tint plus..... Il saisit d'une seule main la bride et le fouet, prit de l'autre main le menton d'Élisabeth et pencha son visage vers lui.

« Hé!..... laisse-moi donc voir ce qui se passe!..... Diable!..... Tu as là sur le front deux plis qui sont presque aussi profonds que les rides de Sabine?..... Qu'est-il donc arrivé?..... A-t-on tourmenté mon Élisabeth aux cheveux d'or?... Allons, parle!... A qui en as-tu?... car bien certainement tu as quelque chose : tu t'es fâchée?

— Non, mon oncle, je ne me suis pas fâchée..... mais j'ai été bien peinée de découvrir que tu avais eu raison dans l'opinion que tu avais émise sur le compte de Mlle de Walde..... » répondit Élisabeth en rougissant.

« — *Peinée?*... Parce que j'ai eu raison? — ou parce que Mlle de Walde a commis une injustice quelconque?

— Mon Dieu... parce que ta prophétie était mauvaise et qu'elle semble devoir se réaliser.

— Ah! ah!..... Tu me croiras peut-être à l'avenir, quand je te parlerai avec l'expérience d'un vieux chasseur qui n'a pas été à l'affût seulement dans les bois, mais qui s'est trouvé souvent en butte aux jolies petites intrigues de cour, lesquelles se croisent, se joignent, se

soutiennent comme les mailles d'un filet..... Sur quel point ai-je été bon prophète ? »

Élisabeth lui raconta le passage de Mlle de Walde, l'obstination avec laquelle elle avait détourné ses regards de la maison du docteur, qu'elle lui avait elle-même présenté comme le meilleur de ses amis ; — et enfin elle fit aussi allusion à l'inclination que lui prêtait la médisance ou la calomnie des divinités de l'Olympe parmi lesquelles elle avait passé la matinée. Le forestier se mit à rire.

« Ah!... les femmes, les femmes ! On peut dire d'elles ce que l'on a dit de la langue ; c'est ce qu'il y a de meilleur ou ce qu'il y a de pire, selon les circonstances... Toutes ces dames-là, y compris la maîtresse de la maison, ne connaissent pas de passe-temps plus doux que celui d'examiner ce qui se passe chez leur prochain, et de l'interpréter de la façon qui convient le mieux à leur malignité ou même à leurs sentiments envieux. Un homme a-t-il salué une femme? Crac!... il y a un sentiment sous jeu. Lui a-t-il adressé la parole?... C'est fini ! le mariage est décidé... Par le fait, et dans la circonstance présente,

ces bavardes-là pourraient bien ne pas se tromper.

— Mais, mon oncle, tu ne peux pourtant pas croire qu'un semblable mobile puisse nous faire commettre une iniquité révoltante, une lâcheté flagrante?

— Il est arrivé des choses bien plus surprenantes encore, mon enfant, en vertu de ce mobile-là!..... Et quoique je ne veuille pas entreprendre d'excuser la condescendance et la faiblesse de Mlle de Walde, je suis forcé d'envisager les choses moins sévèrement, en les considérant de ce point de vue..... La force à laquelle elle obéit est celle qui nous fait quitter notre père et notre mère et même les oublier, — si on l'exige.

— Jamais je n'admettrai la possibilité de préférer un étranger à ses parents!... » s'écria Élisabeth avec feu.

« Hem!... » fit le forestier en caressant son cheval du bout de son fouet pour l'exciter un peu..... Ce *hem* préludait à une petite pause durant laquelle l'oncle fit rapidement quelques réflexions... « Si elle n'a pas encore envisagé la possibilité de nous quitter tous

pour s'attacher à son mari, à quoi bon essayer de lui expliquer les motifs qui font agir Mlle de Walde?... Elle ne me comprendrait pas, et je ne tiens pas à lui donner ces idées-là trop tôt! .. Décidément je me suis fourré dans un guêpier..... C'est si difficile à manier une petite fille comme cela..... presque une enfant, » ajouta-t-il en jetant un regard de côté sur Élisabeth.....

Enfin il se décida à reprendre la parole.

« Et après tout, qu'est-ce que cela nous fait tout cela?... » s'écria-t-il..... « Laissons le monde s'arranger, se brouiller, se débrouiller comme le voudra la sottise ou la folie... Encore un peu, nous allons imiter les bavardages des dames de L..... après nous en être moqués. »

Il dirigea son fouet vers la montagne, qui se montrait toujours plus rapprochée.

« Vois-tu là-bas cette barre noire qui domine la forêt?

— Oui; c'est le poteau qui soutenait autrefois la bannière seigneuriale au-dessus du château de Gnadeek..... Je l'avais déjà aperçue..... et justement je me disais en ce

moment avec une profonde satisfaction, que nous avions là-bas un petit coin de terre à nous, bien à nous, un logis d'où personne au monde n'a le droit de nous renvoyer. Dieu soit remercié!... Nous avons une demeure.

— Et quelle demeure!... » reprit le forestier en promenant un regard joyeux sur la contrée environnante..... « Quand j'étais tout petit garçon, j'avais un désir immodéré de connaître le beau pays de Thuringe; la faute en était à mon grand-père et aux récits qu'il m'en faisait. Son enfance s'était écoulée dans ce pays et il ne tarissait pas en contes, légendes, histoires de chasse et autres sujets qui charment les petits garçons! Donc, aussitôt que j'ai eu terminé mes études, je suis venu m'établir dans le pays de mes rêves, si bien exploré en imagination qu'il me semblait familier par avance. A cette époque, toute la forêt qui s'étale là devant nous appartenait encore aux Gnadewitz; mais je ne voulais rien avoir de commun avec eux..... Je les connaissais trop bien par tout ce que m'en avait raconté mon père, lequel avait été leur garde forestier, et je tenais à les éviter soigneusement.

J'ai été recommandé au prince, qui était propriétaire seulement des bois situés de l'autre côté de la ville de L..... Le légataire universel du dernier Gnadewitz a cédé les forêts qui faisaient partie de son héritage au prince, qui désirait beaucoup augmenter ses chasses et qui a payé cela fort au-dessus de sa valeur, je crois... Ainsi s'est trouvé réalisé le vœu de ma jeunesse, et je me suis installé dans la vieille maison forestière dont nous pourrions dire, si nous parlions comme les grands seigneurs, qu'elle a été le berceau de la famille Ferber..... Tu n'ignores pas que nous sommes originaires de la Thuringe?

— Oh! non... Je sais cela depuis mon enfance.

— Connais-tu aussi notre origine?

— Pour cela, non!... » répondit Élisabeth en riant, « et je ne savais pas même que nous avions une origine.

— Sans doute..... tu ne peux savoir cela..... Cela est déjà bien ancien, et peut-être suis-je seul à connaître cette vieille histoire..... Allons, il est temps de la raconter, car il ne faut pas qu'elle se perde tout à fait; le souve-

nir est la seule marque de reconnaissance que nous puissions donner à ceux de nos ascendants qui ont bien agi ; il faut donc que tu retiennes cette histoire pour la porter plus loin que nous..... je veux dire pour la raconter quand ton père et moi ne serons plus là... Il y a deux cents ans environ..... tu vois que notre arbre généalogique a déjà une bonne longueur... Il est fâcheux seulement que nous ne puissions citer nos aïeux maternels, et si jamais la baronne de Lessen ou ses proches t'interrogent sur ce point, tu peux répondre en toute confiance que nous descendons d'une grande dame, — ou peut-être d'une cantinière (la chose se passait pendant la guerre de Trente ans)..... Peut-être était-ce une brave femme, après tout, obligée de suivre son mari dans tous les hasards de la guerre ; mais je ne puis lui pardonner d'avoir abandonné son enfant... Donc, pour te raconter la chose comme elle s'est passée, je te dirai qu'il y a deux cents ans environ, la femme du forestier Ferber, d'alors, ouvrant sa porte le matin (note que c'est la porte de la maison dans laquelle je demeure maintenant), trouva un

petit enfant sur le seuil. Elle referma bien vite cette porte, parce qu'il y avait dans ce temps-là des hordes de Bohémiens, autrement dits Zigains, presque toujours campées dans la forêt, et qu'elle crut d'abord que l'on avait jeté là un de ces petits païens. Son mari avait un bon cœur; c'était un véritable chrétien que nous pouvons nous honorer de compter parmi nos aïeux; il alla quérir l'enfant, lequel avait à peine un jour. Il y avait sur sa poitrine un écrit indiquant que l'on pouvait accueillir l'enfant qui provenait d'un mariage légitime, avait été baptisé et s'appelait Hans; on y disait aussi que l'on viendrait le réclamer. On trouva dans les langes une bourse contenant un peu d'argent. La femme du forestier était au demeurant une bonne femme, et dès qu'elle sut que l'enfant était chrétien, et probablement le fils d'un honnête soldat, qui avait été déposé là par ses parents désireux de lui éviter les risques de la guerre, elle l'adopta dans son cœur, et l'éleva avec sa petite fille comme s'il eût été réellement son enfant... Et ce fut un grand bonheur pour lui, car jamais ses parents, quels qu'ils fussent, n'ont songé

à s'enquérir de son sort..... son père adoptif lui donna son nom, et plus tard le maria à sa fille. Le fils qui naquit de ce mariage, puis le fils de celui-ci et son petit-fils, ont toujours rempli les fonctions de gardes dans les forêts des Gnadewitz; mon grand-père seul avait été envoyé dans les terres que ces seigneurs possédaient en Silésie..... Quand j'étais encore un jeune garçon, j'ai souvent regretté qu'une comtesse quelconque n'ait pas découvert notre aïeul, et n'ait pas reconnu en lui le fils qu'on lui avait dérobé par méchanceté ou par vengeance... Je me disais que si les choses avaient tourné de cette façon, elle l'aurait emmené en triomphe dans son château seigneurial. Cette vision romanesque me souriait..... mais depuis longtemps j'en ai pris mon parti..... Malgré tout, j'ai éprouvé une vive émotion en passant pour la première fois le seuil de la maison qui a vu le premier acte de ce drame resté sans dénoûment..... C'est là que le pauvre abandonné avait fixé son regard..... La pitié n'avait pas encore remplacé la tendresse et les soins d'un père et d'une mère..... Cette vieille pierre est

bien certainement celle sur laquelle le petit garçon a été déposé, et aussi longtemps que durera ma vie, ou bien que j'aurai quelques droits à exercer sur la maison forestière, la vieille pierre ne sera pas changée. »

Le forestier regarda tout à coup entre les branches..... car tout en causant on avait atteint la forêt.....

« Vois-tu là-bas ce point blanc?... » dit-il.

Le point blanc était le bonnet de Sabine qui attendait les voyageurs, assise justement sur le seuil de la porte occupant un rôle si considérable dans l'histoire que le forestier venait de raconter à sa nièce. Elle se leva bien vite, et secouant dans un panier le contenu de son tablier rempli de myosotis, elle aida Élisabeth à descendre de voiture.

Le cheval fut conduit derrière la maison, où l'attendait un garçon d'écurie qui l'accueillit avec une tape amicale; Hector, qui avait aboyé avec rage, se recoucha sur le gazon. Les pigeons et les moineaux, un moment dispersés par le tumulte, revinrent bientôt se percher autour de la table et du banc sur lequel le forestier prenait ses repas,

ce qu'ils n'avaient garde d'ignorer. Bientôt le maître de la maison reparut, après avoir changé son uniforme contre un vêtement plus commode; portant d'une main sa pipe, de l'autre un paquet de journaux, il vint s'installer devant la table sur laquelle Sabine avait mis le couvert.

La vieille ménagère sourit en passant à Élisabeth, qui s'était emparée de son panier et terminait une petite couronne de myosotis.

« Cela ne paraît-il pas un peu extravagant de ma part? » dit la vieille femme. « A mon âge, employer la matinée du dimanche à tresser des couronnes de *Ne m'oubliez pas!*... Mais je vais vous dire ce qui en est; je suis accoutumée à faire cela depuis ma jeunesse. Il y a là-haut dans ma chambre deux petits dessins qui représentent mon père et ma mère ; cela a été fait par le maître d'école de leur village..... Certes je leur dois bien une marque de reconnaissance et de tendresse..... Alors ils ont chacun une couronne dès qu'il y a des fleurs..... Quelques enfants du village de Lindhof m'en apportent chaque dimanche;

aujourd'hui la provision a été si considérable, que je me suis amusée à faire une couronne de plus pour *Élisabeth aux cheveux d'or*, comme dit Monsieur; si vous la mettez dans une assiette remplie d'eau, vous aurez pendant toute la semaine quelque chose de joli sous les yeux. »

Élisabeth passa une partie de la soirée à causer avec son oncle; ses souvenirs semblaient s'être réveillés tous à la fois, depuis qu'il avait raconté à sa nièce le roman de leurs ancêtres. M. et Mme Ferber s'étaient retirés chez eux avec Ernest, après le départ de leur fille, et il avait été convenu qu'elle viendrait les rejoindre aussitôt après leur retour. Mais la soirée était si belle, l'oncle et la nièce avaient tant de plaisir à deviser ensemble, que l'on ne pouvait songer à se séparer. Une légère lueur se montra derrière les cimes des arbres, qui, jusque-là, se confondaient sur un fond obscur, et dessina vivement leur silhouette..... Quelques rayons trouaient çà et là les branches comme autant de flèches argentées tombant d'aplomb sur la verdure, et y traçant de petites oasis

lumineuses ; bientôt la lune émergea de ses derniers voiles, et, se levant au-dessus des masses d'arbres, jeta autour d'elle sa lumière pâle, mais nette. La dernière brise du soir avait depuis longtemps replié ses ailes, et l'on eût pu tracer sur le gazon les contours des feuilles de tilleul subitement frappées d'immobilité.

« Voilà qui est fait!..... » s'écria Sabine d'un air de triomphe, en posant la couronne de myosotis sur le front d'Élisabeth, et l'y fixant... « Il faut l'emporter ainsi ; elle se fanera bien moins que si vous vous avisiez de la prendre à la main.

— Je veux bien..... » dit la jeune fille en riant, et en se levant... « Grand merci, Sabine!... Merci, cher oncle, pour la promenade que vous m'avez fait faire, et bonne nuit... Bonsoir, Sabine ! »

Elle se mit aussitôt en route, referma derrière elle la porte du jardin, et se trouva bientôt sur la montagne. Elle parcourait rapidement le sentier étroit, pleinement éclairé par la lune, et contemplait déjà la lampe allumée dans la chambre de sa mère..... mais

au moment où elle atteignait l'esplanade sur laquelle le vieux manoir était construit, elle vit une ombre singulière placée en travers du sentier..... Ce n'était pas l'ombre d'un arbre ou d'un poteau... mais bien celle d'un homme inconnu, qui se tenait sur le bord du chemin, et maintenant, à son grand effroi, s'avançait vers elle. L'apparition souleva poliment son chapeau, et ce mouvement dissipa la terreur de la jeune fille, car il lui permit d'apercevoir le visage aimable et souriant d'un homme arrivé à la maturité de la vie et très-soigneusement habillé.

« Veuillez m'excuser, Mademoiselle, de vous avoir peut-être causé un peu d'effroi..... » dit-il en la regardant avec bienveillance par-dessus les verres d'une grande paire de lunettes, qui étincelaient sous les rayons de la lune..... « Je ne nourris aucun dessein pervers, je vous le jure!... Je n'en veux ni à votre vie ni à votre bourse, et ne suis rien de plus qu'un pacifique voyageur pas tout à fait étranger à cette contrée, et très-curieux de savoir ce qui se passe là-haut dans ces ruines éclairées par une lumière..... que l'on

jurerait réelle..... Et pourtant je m'aperçois en ce moment que je pourrais bien me tromper..... Ma question est superflue..... Les fées et les Elfes tiennent sans doute leur conseil là-haut, et la plus belle d'entre elles parcourt la forêt pour interdire à tous les faibles mortels de passer dans le cercle magique tracé par sa baguette ! »

Cette aimable comparaison, très-fade en tout autre lieu, et à toute autre heure, était passablement justifiée par l'aspect de la mince jeune fille au front blanc couronné de myosotis, et dont le visage angélique était enveloppé de la clarté que la lune déversait sur elle..... Une imagination un peu vive devait être portée à faire ce rapprochement, car ainsi posée, avec sa taille aérienne, ses beaux yeux bleus fixés sur l'étranger, Élisabeth évoquait l'image d'une fée traversant les prairies *sans courber les brins d'herbe.*

Elle ne put s'empêcher de rire intérieurement du madrigal qui lui était adressé..... Cependant, elle ne voulut pas accepter un compliment qui comportait la supposition d'une capricieuse légèreté, attribut distinctif

des fées et des Elfes, ainsi que chacun le sait, et voulut s'en expliquer tout de suite avec son interlocuteur.

« Je suis désolée, Monsieur, » lui dit-elle, « d'avoir à vous ramener sur le sol grossier de la réalité, mais il me serait impossible de voir dans la lumière qui brille là-haut autre chose que la respectable lampe qui éclaire la chambre de l'un des employés forestiers du prince de L.....

— Ah! mon Dieu!.... et ce pauvre homme vit tout seul dans ces vieux murs désagréables, et dit-on si mal hantés?

— Il pourrait y vivre en paix, même s'il était seul, car celui qui marche dans le chemin de la justice ne le trouve jamais *mal hanté*..... Mais, rassurez-vous, il y a autour de lui quelques créatures vivantes, entre autres deux chèvres fort bien élevées, et un charmant serin, sans compter les chouettes qui se sont retranchées avec indignation derrière le mur de leur vie privée depuis que le château a été envahi par les enfants des hommes, parce qu'elles ne peuvent souffrir la vie et la gaieté.....

— Ou bien parce qu'elles ne peuvent supporter.....

— Quoi donc?

— Les deux soleils qui se sont levés sur les ruines du château dont elles avaient pris possession.

— Deux soleils à la fois?... Ce serait beaucoup en effet pour ces pauvres hiboux, chouettes et orfraies..... Cela serait trop, même pour les adorateurs du feu!... » s'écria Élisabeth en riant gaiement..... Elle s'éloigna avec une légère inclinaison pour se rapprocher de ses parents qui venaient d'ouvrir la porte du préau, et qui accouraient après avoir entendu la voix d'Élisabeth et celle de l'inconnu qui l'avait abordée.

Après qu'elle eut raconté ce qu'elle appelait son aventure, ses parents la grondèrent doucement d'abord de s'être attardée à la maison forestière, puis d'avoir engagé une si longue conversation avec un étranger.

« Cette plaisanterie aurait pu avoir des suites fort désagréables pour toi, mon enfant, » dit Mme Ferber. « Heureusement que c'étaient des hommes bien élevés.

« Des hommes?... » fit Élisabeth en l'interrompant avec surprise..... « Il n'y avait qu'un seul homme.

« — Tourne-toi, » reprit son père... « tu peux encore les apercevoir. »

Et, en effet, à la place où le sentier descendait par une pente rapide, on voyait les chapeaux de voyage de deux hommes.

« Tu vois par conséquent, chère mère, » dit Élisabeth en riant, « que je ne courais aucun danger. L'un des voyageurs ne s'est pas même risqué à quitter le buisson qui le protégeait, et je t'affirme que l'honnête et vieux visage de l'autre ne pouvait servir de passeport à l'âme d'un bandit. »

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle ôta soigneusement la couronne de myosotis, la mit dans une assiette remplie d'eau, suivant la recommandation de Sabine, et posa le tout sous le buste de Beethoven. Elle alla baiser le front d'Ernest profondément endormi, embrassa ses parents, et ne tarda pas à trouver le sommeil paisible que Dieu accordait à son âge et à son cœur sans reproche.

IX.

« Holà!... Élisabeth, ne cours donc pas si vite! » s'écriait le forestier, le lendemain vers trois heures de l'après-midi. Il sortait de la forêt le fusil sur l'épaule, avait traversé la prairie, et se trouvait à quelques pas de sa maison.

Élisabeth descendait la montagne en courant, son chapeau sous son bras, au lieu de l'avoir sur ses épaisses nattes qui brillaient au soleil, et tomba en riant dans les bras de son oncle, qu'il tenait ouverts par avance.

Elle mit la main dans la poche de sa robe et fit un pas en arrière.

« Devine un peu ce que j'ai dans ma poche, mon oncle?.... » dit-elle en souriant.

« — Ah! mon Dieu..... qu'est-ce que cela pourrait bien être?... Bah ! Il n'y a pas de quoi se creuser la tête : c'est un bouquet séché que t'a donné ta meilleure amie?... Ou bien une pièce de vers dans lesquels *désespoir* rime avec *soir*?

— Je le déplore... M. le garde forestier... »

dit Élisabeth en s'inclinant avec commisération..... « mais vous avez manqué votre coup deux fois de suite..... Mal visé!... mal tiré!... Voilà ce que j'ai.... » Et la jeune fille tira de sa poche une toute petite boîte de carton ; elle en souleva délicatement le couvercle. Là, sur un lit de feuilles vertes, reposait une épaisse chenille, nuance citron, parsemée de points noirs, zébrée de lignes d'un vert bleuâtre.

« Mille millions de coups de fusil!... » s'écria le forestier, qui, depuis l'arrivée d'Élisabeth, s'était formellement interdit tout juron n'ayant pas un rapport direct avec les fonctions qu'il exerçait... « Mais c'est le *Sphynx Atropos*... Voyons, fille de l'éclair, où as-tu bien pu dénicher cet exemplaire magnifique..... peut-être unique?

— Là-bas..... vers Lindhof..... dans un champ de pommes de terre..... N'est-ce pas qu'elle est belle? Et maintenant nous allons refermer soigneusement le couvercle de la boîte.

— Comment!... Ce n'est pas pour moi, cette chenille? Je ne l'aurai pas?

— Oh ! si vraiment, tu l'auras si tu veux..... c'est-à-dire que tu l'auras si tu me la paies.

— Mais qui est-ce qui m'a bâti une petite usurière de cette force-là?... Voyons, donne-moi la boîte ; voici quatre groschen.

— A ce prix-là, pour rien au monde; cela te coûtera douze groschen, et encore c'est pour rien, vu la rareté de la chose..... N'arrive-t-il pas que l'on paie au poids de l'or un vieux parchemin usé, mangé aux vers, taché, maculé, sentant mauvais, pouah !... Et cette belle page de la nature vivante, animée, ne vaudrait pas douze groschen ?

— Vieux parchemin maculé sentant mauvais... Répète un peu ta comparaison devant des gens instruits, et tu verras comment ils l'accueilleront.

— Ah! Dieu merci !.. ici, en pleine forêt, on ne trouve pas cette variété de gens instruits, aveugles pour le présent, clairvoyants seulement en ce qui concerne le passé.

— Prends garde !... M. de Walde.....

— Perche sur une pyramide quelconque...

— Mais il pourrait arriver tout à coup, et s'il était instruit de la coupable légèreté avec

laquelle certaine demoiselle de ma connaissance traite sa science et sa respectabilité, il se montrerait sans nul doute courroucé.

— Et que m'importerait son courroux? Je ne lui ferais pas seulement l'honneur de m'en apercevoir. Penses-tu que je puisse lui pardonner de dépenser sa vie et ses soins à éclaircir un point douteux de l'histoire ancienne, — peut-être à chercher une recette perdue de la cuisine de Lucullus, ou bien la certitude que les Romains nourrissaient leurs lamproies avec des esclaves, chose qui est contestée, — tandis que sur son propre domaine il permet le règne de l'injustice, de la barbarie; tandis que des pauvres meurent de faim sur le sol qui lui appartient, et que tout le monde gémit, courbé sous la verge de fer de la baronne ?

— Ho ! ho !... Il me semble que son oreille gauche doit ressentir quelques bourdonnements..... et si elle s'en dispense, elle manque à tous ses devoirs..... Il est fâcheux qu'il ne puisse entendre cet éloquent réquisitoire.... Voilà tes douze grochen, puisqu'il n'y a pas moyen de terminer l'affaire à d'autres

conditions; mais tu spécules sur mes passions, et cela n'est pas honorable, je t'en avertis..... Tu veux donc acheter une belle aigrette, ou bien une longue plume flottante pour garnir ton chapeau?... » ajouta-t-il en souriant.

Élisabeth tenait son chapeau à la main, et examinait deux belles roses toutes fraîches qu'elle avait fixées dans le ruban de velours noir entourant la passe..... « Ceci n'est-il pas merveilleusement joli?... » dit-elle... « Imagines-tu que j'irais décorer ma tête de plumes enlevées à de pauvres oiseaux assassinés pour être dépouillés, lorsque je puis la parer avec les plus belles fleurs de la terre?... Tiens, voilà ta chenille, et maintenant tu vas savoir pourquoi j'ai spéculé sur tes passions de collectionneur..... Ce matin, la femme d'un pauvre tisserand de Lindhof est venue trouver ma mère pour la supplier de l'aider; son mari a fait une chute terrible, s'est démis un bras et un pied, et ne peut plus rien gagner depuis quelques semaines. Ma mère lui a donné un peu de vieux linge et un grand pain..... Tu sais qu'elle ne peut faire davan-

tage..... J'ai trouvé dans ma caisse particulière quinze groschen qui représentent le total des économies que j'ai pu faire depuis..... depuis bien longtemps; trois autres groschen représentant toute la fortune d'Ernest, qui m'a obligée à les prendre et me proposait même de vendre ses soldats de plomb pour augmenter notre collecte..... cher mignon !... Il voulait tout au moins engager son armée pour soulager la misère, et bien des souverains pourraient prendre exemple sur lui..... Maintenant, grâce à la spéculation faite sur la chenille, j'ai un thaler tout entier, et vais le porter incontinent chez le pauvre tisserand.

— Bien !... Je n'ai plus à me plaindre, et même, toute réflexion faite, je trouve que ta trouvaille valait plus que le prix auquel tu l'as estimée..... Voici un thaler de plus..... Sabine !.... » cria-t-il en apercevant sa vieille ménagère..... « Prends un gros morceau de viande, enveloppe-le bien proprement..... Tu l'emporteras..... » dit-il en se tournant vers Élisabeth.

« O cher oncle incomparable !... » s'écria

la jeune fille en pressant la grosse main du forestier entre ses deux petites mains aux doigts effilés.

« Veille seulement à ce que cet honnête morceau de bœuf ne se transforme en un bouquet de roses entre tes mains; cela ne ferait pas l'affaire de la pauvre femme, et je ne puis m'empêcher d'avoir quelques inquiétudes à ce sujet, car tu me fais l'effet de suivre les voies de ta sainte patronne.

— Heureusement que je n'ai pas à redouter un comte farouche..... Au surplus, même si cela était, je ne lui ferais pas de mensonge!

— Par saint Hubert! Quelle âme héroïque!... Voilà Sabine qui arrive enfin. »

La vieille ménagère apportait le morceau demandé, et tandis que, sur un signe de son maître, elle le remettait à Élisabeth, elle baissa un peu la voix pour dire au forestier que M. de Walde, revenu la veille seulement de son long voyage, l'attendait déjà depuis quelque temps.

— Où?... » demanda le forestier.

« — Là, au rez-de-chaussée..... Il est dans la salle à manger. »

L'oncle et la nièce avaient causé devant les fenêtres ouvertes de cette pièce... Élisabeth se tourna avec effroi, mais n'aperçut personne..... Une vive rougeur s'étendit sur son visage..... Le forestier, sans se détourner, baissa la tête avec une contrition comique, et jetant un regard à Élisabeth, lui dit à voix basse :

« Tu as fait une belle besogne!... Et le seigneur de Lindhof et autres lieux a dû être bien stupéfait..... Ce n'est pas en ces termes qu'on lui parle..... Songe donc qu'il a tout entendu!

— Eh bien, tant mieux!... » répondit la jeune fille en relevant la tête avec courage... « Je suis toute consolée; une fois au moins il aura entendu la vérité, ce qui ne lui est guère arrivé jusqu'ici. »

Elle avait baissé la voix pour répondre à son oncle, lui serra la main, remercia Sabine, et s'en alla lentement à travers la forêt dans la direction de Lindhof.

Au premier moment Élisabeth avait ressenti quelque peine d'avoir froissé involontairement l'absent dont elle avait parlé avec

tant de sévérité, parce qu'elle le croyait bien loin par delà les mers. Puis la réflexion lui avait démontré que, tout en y mettant probablement une forme moins indignée, elle aurait tenu le même langage à M. de Walde, si elle avait été invitée à lui dire son opinion..... Il l'avait entendue sans qu'elle s'en doutât, et ce jugement qu'elle avait porté avait du moins le mérite de l'impartialité..... Elle était bien jeune sans doute, et son autorité en semblable matière pouvait être contestée..... Mais n'a-t-on pas dit que la vérité sortait de la bouche des enfants?... Mais comment et pourquoi était-il revenu si subitement? Mlle de Walde s'attendait à voir l'absence de son frère, occupé d'un voyage scientifique, se prolonger pendant plusieurs années... L'avant-veille encore, elle n'était nullement avertie de ce retour..... Tout à coup elle se retraça la rencontre faite la veille au soir. Le vieux monsieur qui lui avait adressé la parole lui avait dit qu'il revenait après une longue absence..... Mais il lui était impossible d'attribuer ce visage bienveillant, cet esprit enjoué au fier et sérieux seigneur de Lin-

dhof..... Il devait être plutôt le compagnon silencieux de l'interlocuteur d'Élisabeth..... celui qui était resté derrière le taillis et n'avait pas pris part à la conversation..... Mais pourquoi M. de Walde était-il venu trouver son oncle avec lequel il n'avait jamais eu aucun rapport jusqu'à ce jour?

Toutes ces pensées occupèrent la jeune fille jusqu'à son arrivée près de la demeure du tisserand..... Là elle les oublia en face de la joie causée par les secours qu'elle apportait..... Le malade et sa femme la comblèrent de bénédictions..... puis la jeune fille se dirigea vers le château où elle devait être attendue pour la séance musicale d'Hélène de Walde, qui ne l'avait pas fait avertir que cette séance était empêchée par le retour de son frère.

Le retour du maître avait totalement changé la physionomie extérieure de cette opulente demeure. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée composant l'aile méridionale du bâtiment, naguère mystérieusement et tristement closes, étaient largement ouvertes et semblaient s'épanouir au soleil. Tout un monde

de domestiques affairés s'agitait pour nettoyer, aérer, décorer les pièces. Une porte vitrée était grande ouverte, et laissait apercevoir l'intérieur d'une grande salle. Sur l'un des degrés qui conduisaient de cette porte au jardin, se tenait couché un grand lévrier d'une blancheur de neige; son long corps était étendu immobile sur la dalle chauffée par le soleil, son museau posé sur ses pattes de devant, et il regarda amicalement Élisabeth comme si elle avait été pour lui une vieille connaissance. Près de l'une des fenêtres, le jardinier disposait un massif de fleurs rares, et le vieux sommelier Laurent promenait partout ses regards investigateurs.

Il semblait que toutes les personnes dont Élisabeth fit la rencontre en traversant le château venaient d'être arrachées à un sommeil magique..... et que la puissance d'un enchanteur avait subitement changé l'expression de toutes les physionomies..... Toutes les voix résonnaient avec un accent plus clair et plus net; toutes les échines semblaient se redresser, et les mouvements étant moins étudiés, moins comprimés, la

vie éclatait de toutes parts, non pas bruyante, mais joyeuse, mais délivrée des entraves hypocrites qui la surchargeaient naguère..... Le vieux Laurent lui-même, à la démarche naguère affaissée, aux yeux baissés, aux mouvements indécis et timides, avait dans les yeux un rayon de soleil, quoiqu'il tînt en main un plumeau pour donner l'exemple du travail..... Il n'était plus si vieux, ni si indécis, ni si timide; sa taille s'était raffermie, et sa voix résonnait avec tant de fermeté qu'Élisabeth le contempla avec un profond étonnement..... Elle croyait qu'il n'avait jamais parlé..... mais seulement murmuré d'un air discret les communications relatives à son service, lorsqu'il lui arrivait de se glisser sur la pointe des pieds dans le salon d'Hélène en présence de la baronne.

Encore dominée par la surprise que lui causait cette subite explosion de vie, Élisabeth se dirigea vers l'aile habitée par les dames..... Là du moins régnait toujours le silence le plus profond. Les fenêtres qui faisaient partie de l'appartement de la baronne étaient voilées par des rideaux épais.....

Aucune voix ne s'élevait derrière la porte de cet appartement située sur le parcours de la jeune fille..... L'atmosphère était imprégnée d'une forte odeur d'éther, et lorsqu'une porte s'ouvrit à l'extrémité du corridor, Élisabeth aperçut enfin un visage humain qui s'avançait pour reconnaître la personne assez téméraire pour venir troubler le silence de cette partie de l'édifice..... Mais quel triste aspect avait cette apparition! C'était la vieille femme de chambre de la baronne; son bonnet s'avançait sur son front bien au delà du tour de cheveux, si négligemment attaché qu'il paraissait prêt à quitter le chef vénérable dont il faisait ordinairement partie intégrante..... Ses traits étaient tirés, abattus, et deux taches rouges décoraient ses pommettes en témoignant soit d'un accès de fièvre, soit d'un violent trouble d'esprit. Elle rendit sèchement le salut qu'Élisabeth lui adressait, et disparut aussitôt derrière la porte qu'elle avait entr'ouverte et qui se referma doucement sur elle.

Lorsqu'Élisabeth, après avoir vainement frappé plusieurs fois à la porte de Mlle de Walde, se décida enfin à tourner le bouton

sans avoir été invitée à entrer, elle se dit que là se jouait une scène à peu près pareille à celle dont l'appartement de la baronne semblait être le théâtre. En outre des volets qui étaient fermés, les épais rideaux en damas de soie avaient été soigneusement croisés devant les fenêtres. Cette obscurité épaisse, le silence complet qui régnait autour d'elle, retinrent momentanément Élisabeth sur le seuil de la chambre..... Mais la faible voix d'Hélène vint bientôt frapper son oreille; elle était étendue sur un fauteuil à l'arrière-plan de la pièce; la tête reposait sur un oreiller.

« Ah! ma chère enfant, » dit-elle en posant une main glacée sur le bras d'Élisabeth, « j'ai été en proie à une crise nerveuse... Personne de mon entourage ne s'est aperçu de ma souffrance, et je me trouvais horriblement malheureuse de mon isolement dans cette chambre obscure..... Votre présence est un bienfait pour moi ..... Ayez la charité de pousser un peu une fenêtre..... ouvrez-la même..... J'ai besoin d'air.

Élisabeth se hâta de déférer à ce vœu, et lorsque le grand jour inondant la chambre elle

se tourna vers Mlle de Walde, elle s'aperçut que celle-ci avait amèrement pleuré.

Les rayons du soleil éveillèrent plus de vie, et excitèrent dans la chambre plus de mouvement qu'Élisabeth ne s'y attendait..... Elle recula tout à coup en entendant un cri strident qui partait de l'un des angles de la pièce..... Là se balançait sur un anneau doré un superbe perroquet tout blanc portant fièrement une couronne de plumes jaunes.

« Dieu ! que cela est insupportable !..... » dit Hélène en pressant ses deux mains sur ses tempes... « Cet affreux animal me déchire le tympan. »

Le regard d'Élisabeth se posait avec surprise sur cet hôte étranger et sur tous les objets épars au travers de la chambre, et qui donnaient à celle-ci l'aspect d'un bazar oriental. Sur toutes les tables, tous les siéges, et jusque sur le plancher, étaient éparses des pièces d'étoffe à rayures satinées, à la trame dorée ou bien argentée..... Des châles précieux, des écharpes en une gaze qui semblait être un tissu d'air, des plats en cuivre dont la rareté ne le cédait pas à la rare perfection de

la gravure, des éventails et des écrans, des livres magnifiquement reliés, des bijoux curieusement travaillés gisaient pêle-mêle. Mlle de Walde rencontra le regard d'Élisabeth, et en détournant un peu la tête répondit brièvement à la muette interrogation qu'elle y discernait :

« Ce sont des présents de mon frère, qui est revenu hier sans que personne fût averti de son arrivée. »

En prononçant ces mots sa voix avait des intonations glaciales..... Pas le moindre mouvement de joie ne s'apercevait sur ses traits contractés par la souffrance, fatigués par les larmes..... Dans ses yeux bruns, au regard doux, bon et franc, on n'apercevait aujourd'hui qu'une expression de douleur amère.

Élisabeth se baissa silencieusement, et ramassa un magnifique bouquet de camélias à demi fané qui gisait à terre.

« Ah! oui !..... » dit Hélène en se redressant, tandis qu'une faible rougeur montait à sa joue..... « C'est le salut du matin que mon frère m'a adressé..... Le bouquet a glissé en dehors de la table et a été oublié..... Soyez

assez bonne, je vous en prie, pour le mettre là-bas dans un vase.

— Pauvres fleurs ! » dit Élisabeth à demi voix en soulevant les tiges flétries et les pétales déjà cerclés de brun..... « vous ne prévoyiez pas, au moment où s'ouvraient vos magnifiques boutons, que vous viendriez expirer ici..... dans une atmosphère si froide ! »

Hélène jeta un singulier regard sur la jeune fille, et même on eût pu voir poindre à l'extrémité de ses cils quelques larmes nouvelles... « Posez, je vous prie, ce vase sur la fenêtre, » dit-elle doucement..... « peut-être renaîtront-elles..... O mon Dieu !... » fit-elle en retombant sur son oreiller, « personne ne peut nier qu'il soit un homme excellent et remarquable à tous les points de vue..... mais il n'en est pas moins vrai que sa présence rompt l'entente, la cordialité, l'harmonie d'un heureux cercle de famille. »

Élisabeth, qui ne pouvait en croire le témoignage de son ouïe, examinait avec une surprise indescriptible la jeune malade, qui levait au ciel son regard et ses mains enlacées, absolument comme pour se plaindre à

lui de la terrible épreuve qu'il lui infligeait... Si déjà, la veille, le caractère de Mlle de Walde lui avait paru comporter des contradictions inexplicables, le fil lui manquait complétement pour le coup, et elle ne savait plus quel jugement elle devait porter sur la jeune dame pour laquelle elle avait ressenti un intérêt si vif et si puissant..... Qu'était devenu cet accent de tendresse et de reconnaissance passionnée qui éclatait naguère dans chacun des discours dont son frère était l'objet? Qu'était devenue cette douce amitié fraternelle, la plus aimable de toutes et si puissante, ici, qu'elle avait tenu lieu aux deux orphelins, — c'est Hélène elle-même qui l'avait dit à Élisabeth, — de toutes les affections dont le sort les avaient privés en leur enlevant leurs parents? « Il a été pour moi un père et une mère en même temps qu'un frère, » disait-elle un jour les yeux humides d'attendrissement..... Et voici que le retour inespéré de ce frère bien-aimé provoquait en elle une crise nerveuse..... des sanglots..... des gémissements qu'elle était impuissante à réprimer même devant une étrangère?... Et si

même le nouvel arrivé ne sympathisait pas complétement avec le cercle dans lequel Hélène pensait avoir trouvé le bonheur, se pouvait-il que tant de froideur eût surgi tout à coup entre deux êtres si étroitement unis, dont l'un était l'unique appui sur lequel l'autre pût compter dans sa faiblesse et son total isolement ?... Élisabeth éprouva tout à coup une profonde pitié pour cet homme qui avait navigué sur les mers les plus éloignées, qui avait traversé tant de contrées étrangères, qui avait vécu loin de sa patrie, et dont le retour sous le toit qui lui appartenait, n'excitait qu'un sentiment de désappointement proche voisin du regret..... Ainsi il revenait, las probablement de son isolement, et il était considéré uniquement comme un importun !.... D'après toutes les apparences, il n'avait pas d'autre affection que sa sœur.... Combien il avait dû souffrir d'être si froidement accueilli, et de voir le seul cœur sur lequel il comptait, se détourner de lui avec dépit !

Tout en faisant ces réflexions, Élisabeth rangeait les fleurs dans le vase..... Elle n'a-

vait pas répondu un mot aux étranges paroles si imprudemment consacrées par Hélène à se plaindre de son frère absent et devant une étrangère..... Évidemment Mlle de Walde comprenait qu'elle avait eu tort de s'abandonner à ce mouvement de douloureuse impatience, et le silence d'Élisabeth confirmait cette impression..... Elle la pria tout à coup, avec un son de voix beaucoup plus calme en apparence, de vouloir bien prendre un siége près d'elle, et lui tenir un peu compagnie.

Au même moment la porte fut violemment poussée, une femme apparut sur le seuil. Élisabeth dut faire quelques efforts pour reconnaître en cette personne dont l'habillement était plus que négligé, et dont la contenance trahissait une extrême émotion, rien moins que la majestueuse, correcte et hautaine baronne de Lessen. Sa chevelure clairsemée, mais ordinairement fort bien rangée, tombait hors de son bonnet de nuit, très-chiffonné, sur un visage habituellement blême, en ce moment animé par le ressentiment. Il n'y avait plus trace de morgue dans son maintien..... plus rien de cette orgueilleuse

confiance en elle-même qui formait le principal trait de son caractère..... Tout témoignait maintenant d'une terreur extrême et d'un abattement général.

« Oh ! Hélène!..... » s'écria-t-elle, sans s'apercevoir de la présence d'Élisabeth.... « ton frère vient d'appeler dans sa chambre l'infortuné Linke..... Il lui fait une scène épouvantable, et ses reproches sont montés à un diapason tel que sa voix parvient jusqu'à ma chambre..... Mon Dieu! ..... je me sens si malheureuse..... La surprise de ce matin a produit sur moi un effet si terrible, que je puis à peine me soutenir. Mais je me suis dit qu'il fallait me vaincre, que je ne pouvais supporter une pareille injustice sans essayer de lutter contre ses effets... Et toute cette odieuse valetaille, qui en l'absence de Rodolphe n'osait pas même lever les yeux ni prononcer un mot, la voilà maintenant qui redresse la tête, et se réjouit hautement de la disgrâce qui accable un honnête et fidèle serviteur..... Ton frère détruit d'un seul coup tout ce que j'avais péniblement édifié pour le bonheur de tous et le service du Seigneur.....

Et il faut justement qu'Émile soit retourné à Odenberg!... Combien nous sommes dignes de pitié !.... Comme nous sommes isolées et abandonnées, chère Hélène ! »

Elle jeta ses bras autour du cou de Mlle de Walde, qui pleurait silencieusement, et Élisabeth profita de ce moment pour quitter la chambre.

Comme elle traversait le corridor qui conduisait au vestibule, le bruit d'une conversation parvint jusqu'à elle. Une voix mâle, bien timbrée, s'élevait sous la voûte sonore; l'accent indiquait une indignation émue, mais nulle aigreur. Quoiqu'Élisabeth ne pût distinguer aucune parole, elle tressaillit pourtant au son de cette voix....; c'était ainsi que devait parler un *maître* digne de ce nom..... C'est avec cette fermeté inébranlable qu'il devait s'exprimer lorsqu'il remplissait ses fonctions de *justicier*.

Le silence s'établit un moment... Élisabeth ne se rendant pas compte de la direction des voix, pressa le pas pour éviter d'assister à tous ces débats domestiques d'une façon qui eût pu être qualifiée d'indiscrète. Mais à peine

eut-elle fait quelques pas, la voix s'éleva de nouveau, et cette fois elle entendit nettement ces paroles :

« Vous quitterez Lindhof dans les vingt-quatre heures.

— Seigneur..... » murmura une autre voix.

« C'est mon dernier mot..... le dernier que je prononcerai devant vous..... Retirez-vous..... » Élisabeth, en descendant l'escalier, s'était trouvée en face d'une porte grande ouverte sur le vestibule. Un homme de haute stature, le doigt étendu vers cette porte, la montrait à l'intendant courbé jusqu'à terre devant ce geste vengeur. Deux yeux d'un brun foncé, au regard singulièrement profond, rencontrèrent le regard d'Élisabeth qui se précipitait en dehors du vestibule ; il lui semblait que ce regard, dans lequel étincelait l'indignation d'une âme généreuse, la suivait jusqu'en dehors du beau parc de Lindhof.

Lorsque la famille Ferber fut réunie pour le souper, le père raconta avec une grande satisfaction qu'il avait fait connaissance avec M. de Walde dans la maison forestière.

« Comment le juges-tu ?... » lui demanda sa femme.

« — C'est là une question à laquelle je pourrai répondre seulement dans un an, ma chère enfant, » dit Ferber en riant... « Et encore faudrait-il le voir tous les jours pour oser porter un jugement un peu solide..... Il m'a fourni un sujet d'étude intéressant..... Voilà tout ce que je puis en dire pour le moment..... En l'entendant parler, en le voyant agir, on se demande s'il est bien l'individu que les apparences, d'accord avec sa réputation, représentent comme un caractère froid et indifférent..... Il s'est rendu chez mon frère pour y faire une sorte d'enquête au sujet des rapports contradictoires qui lui avaient été adressés sur la conduite de son intendant..... ce Linke..... et parce qu'il avait ouï dire que Sabine avai été témoin oculaire de sa conduite brutale envers la pauvre veuve du journalier. Elle a donc été mandée devant M. de Walde, et a dû recommencer la narration qu'elle nous a faite. Si longue et si diffuse qu'ait été cette narration, car Sabine semblait très-troublée de figurer en

qualité de témoin à charge, M. de Walde l'a écoutée patiemment sans l'interrompre. Il s'est enquis des moindres détails, et a posé plusieurs questions toujours très-laconiques et allant droit au but, sans prononcer un mot de trop. Nous ignorons l'impression qu'a pu causer sur lui le récit consciencieux de Sabine, car son regard est resté impénétrable, et ses traits impassibles n'ont nullement révélé les sentiments qui l'agitaient. Il arrive directement d'Espagne après avoir fait un voyage en Orient..... D'après quelques-unes des paroles qu'il a prononcées, on ne peut guère douter qu'il n'ait ici un ami dont les lettres l'auront averti de ce qui se passait sur son domaine, et décidé à revenir immédiatement en Thuringe pour faire justice d'un misérable.

— Est-ce un homme âgé?.... » demanda Mme Ferber.

« — Non. Il me platt, quoiqu'il y ait dans ses façons une roideur et une réserve que je n'ai jamais rencontrées poussées à ce point..... Je comprends fort bien que les gens vulgaires l'aient accusé d'orgueil..... mais il me semble impossible de ratifier ce jugement, car il y a

trop d'intelligence sur ce front, pour que j'admette la possibilité d'une infirmité qui réside seulement dans le cerveau des sots..... Je ne crois pas que cet homme soit orgueilleux..... » ajouta Ferber comme s'il se parlait à lui-même et continuait à déchiffrer une énigme..... « Réservé !.... Oui! Mais qui sait?.... La réserve n'est pas une arme offensive..... C'est bien souvent un bouclier dont on se sert pour préserver quelques peines, quelques délicatesses de cœur, contre la main indiscrète ou maladroite des indifférents..... Son visage exprime une tranquille froideur..... Entre ses sourcils seulement se trouve un pli... Tout autre observateur jugerait peut-être que ce pli est hautain ou sombre.... Je le trouve plutôt mélancolique. »

Élisabeth écouta pensivement son père; elle savait que cette tranquille froideur n'était pas immuable, et raconta à ses parents la scène à laquelle elle avait involontairement assisté.

« Allons !.... » dit Ferber, « la justice n'a pas tardé à prononcer son arrêt..... Elle a frappé plus tôt que je ne m'y attendais..... Il

est probable que ton oncle n'a pas nui à ce dénoûment; il ne connaît pas d'attermoiements quand on en appelle à sa loyauté, et il souffrait trop de voir en toute circonstance le droit ou la pitié foulés aux pieds, pour n'avoir pas dit franchement sa pensée au seigneur de Lindhof. S'il apporte avec lui le règne de la justice et de la bonté, béni soit son retour! »

X.

Une semaine à peine s'était écoulée depuis le jour mémorable où le retour de M. de Walde avait éclaté comme un orage destructeur pour les uns, bienfaisant pour les autres. Ce petit nombre de jours avaient cependant suffi pour voir accomplir bien des changements dans la résidence de Lindhof. Un nouvel intendant avait été installé, mais ses fonctions étaient réduites à des limites fort restreintes, le propriétaire du domaine se réservant la haute surveillance de l'administration de son bien. Quelques journaliers naguère congédiés parce qu'ils ne s'étaient pas mon-

trés assez dociles et assez humbles envers M. le candidat Mohring, venaient d'être réinstallés dans leurs travaux, à leur extrême joie. La veille, — c'est-à-dire le dimanche, — M. de Walde accompagnant la baronne de Lessen et la petite Bella, s'était rendu à l'église du village de Lindhof pour y assister au service divin. M. le candidat Mohring, — à l'extrême surprise de tous les assistants, — s'était tenu près de l'orgue pendant toute la durée du service, et le curé avait été invité à dîner au château ce jour-là. Le docteur Fels se rendait chaque jour près de Mlle de Walde, qui était malade; les séances musicales avaient cessé par conséquent. « La baronne a une fameuse obligation à cette maladie-là, » ajoutait le forestier..... Cela l'a sauvée de l'exil, car M. de Walde n'aura jamais la cruauté de prolonger ou d'augmenter la maladie de sa sœur en la séparant de sa cousine.... Celle-ci partie en effet, — je veux dire *expédiée*... — les fréquentes visites et les longs séjours de son fils à Lindhof n'auraient plus raison d'être..... Son calcul n'a pas été mauvais pour elle. »

On savait au village que des orages épouvantables avaient grondé dans le château avant que l'atmosphère fût redevenue pure et sereine. Pendant les trois premiers jours qui avaient suivi son arrivée, M. de Walde avait pris ses repas seul dans son appartement, et tous les petits billets à lui adressés par la baronne et apportés par la vieille femme de chambre, qui venait frapper à tout instant à sa porte, étaient régulièrement et impitoyablement renvoyés sans être lus.... Mais enfin l'indisposition de sa sœur avait obligé M. de Walde à rencontrer sa cousine près d'Hélène; il y avait donc une sorte de rapprochement entre les parents, mais les domestiques disaient que l'on ne se parlait guère pendant les repas. M. de Hollfeld était venu souhaiter la bienvenue à son cousin, mais on se racontait qu'il était reparti après une visite assez courte, et que son visage était singulièrement pensif et notablement allongé.

Pendant un jour sombre et pluvieux du mois d'août, Élisabeth reçut un message de Mlle de Walde qui la priait de venir passer une heure près d'elle. Hélène n'était pas seule lors-

qu'Élisabeth entra dans la chambre. M. de Walde était assis près de la fenêtre ; sa grande taille était renversée dans un fauteuil; sa main droite tenant une cigarette restait en dehors de la fenêtre, sans doute dans la crainte que la légère fumée de tabac qui s'en échappait, ne pût incommoder sa sœur. Il parlait et Mme de Lessen, assise près de lui, se penchait obséquieusement comme pour éviter de perdre une seule des paroles prononcées par son cousin. Elle tenait un léger travail dans ses mains. Le groupe semblait copié sur l'une de ces vignettes qui retracent un intérieur heureux et paisible. Hélène, enveloppée d'une robe de chambre, était étendue sur une chaise longue; ses belles boucles brunes étaient couvertes d'un joli bonnet orné de rubans roses, qui accusaient davantage encore la pâleur de son visage; sur son doigt complaisamment étendu perchait le perroquet auquel elle accordait les plus vifs témoignages de sympathie. Ce n'était plus un *vilain animal*..... on l'appelait *chéri*, et lorsqu'il lui prenait fantaisie d'émettre les cris les plus discordants, sa maîtresse le rapprochait d'elle en disant :

« Qu'est-ce qui contrarie mon chéri ?.... » De ce côté aussi semblaient régner la paix et le contentement.

Lorsqu'Élisabeth entra, M[lle] de Walde lui tendit amicalement la main, mais elle ne réussit pas à cacher complétement à la jeune fille qu'elle luttait contre un léger embarras.

« Cher Rodolphe, » dit Hélène en tenant toujours la main d'Élisabeth et se tournant vers son frère, voici l'aimable artiste à laquelle je suis redevable de douces et nobles jouissances..... Mademoiselle Ferber..... que son oncle, et après lui presque toute la contrée, appelle *Élisabeth aux cheveux d'or*, possède un talent si bien imprégné d'un charme tout-puissant qu'elle peut nous faire oublier, si elle y consent, même ce ciel plombé et pluvieux. Vous voyez, chère enfant, » dit-elle en s'adressant à la jeune fille, « que je suis encore incapable de me placer avec vous au piano..... Serez-vous assez bonne pour nous jouer quelque chose toute seule ?

— De tout cœur, » répondit Élisabeth .... « Mais j'aurai grand'peur, car vous venez de lever contre moi deux forces redoutables contre

lesquelles je lutterai difficilement : l'influence du temps et la trop haute opinion que vous avez de ma capacité.

« Puis-je me retirer pendant une heure?.... » dit la baronne en roulant son ouvrage et se soulevant. « Je voudrais sortir en voiture avec Bella, car cette pauvre enfant a grand besoin de prendre l'air.

— J'aurais cru, » répondit M. de Walde avec un ton de politesse légèrement ironique, « que l'air était la chose dont on était le moins privé à Lindhof..... Il suffit en effet de mettre la tête à la fenêtre ou de descendre dans le parc pour en faire provision.

— Si tu n'approuves pas mon projet, » repartit la baronne avec empressement, je suis prête à y renoncer, mon cher Rodolphe.

— Je ne vois pas pourquoi je m'y opposerais, » dit M. de Walde d'un ton redevenu indifférent; « de plus, tu es libre d'agir comme bon te semble, de sortir en voiture aussi souvent que cela te convient, sans que je pense à me mêler de ce qui te regarde. »

La baronne serra un peu les lèvres..... puis elle se tourna vers Hélène. « Il demeure

convenu, » lui dit-elle, « que l'on prendra le café dans mon appartement. Je ne serai pas longtemps absente, car la pluie semble vouloir reprendre son cours ; je reviendrai dans une heure bien exactement, et ne laisserai à personne, ma chère Hélène, le soin de te conduire chez moi.

— Il faudra pourtant bien consentir à me céder cette fonction..... » dit M. de Walde ; « je l'ai remplie pendant plusieurs années, et jose espérer que ma sœur ne me croit pas plus maladroit aujourd'hui que je ne l'étais avant mon absence.

— Certainement non, mon cher Rodolphe, et je suis bien reconnaissante des tendres attentions que tu as toujours eues pour moi..... » répondit Hélène d'un ton empressé, tandis que son regard errait avec inquiétude de son frère à sa cousine. Mais celle-ci avait triomphé du ressentiment qui avait failli s'élever en elle ; ce fut avec une expression toute amicale qu'elle tendit la main à M. de Walde ; puis elle baisa Hélène au front et disparut en disant : « Au revoir. »

Pendant cette courte conversation, Élisa-

beth étudiait le visage de l'homme qui lui était apparu pour la première fois lançant la foudre sur un misérable, et le châtiant pour sa dureté et sa barbarie. Ce regard, qu'elle avait vu étincelant, se montrait aujourd'hui non-seulement paisible, mais encore glacial quand il s'arrêtait sur la baronne. La partie supérieure de son visage témoignait d'une fermeté que rien ne devait fléchir, et à laquelle le regard franc, un peu absolu dans son expression, ajoutait une nouvelle force. Une barbe brune, un peu bouclée et fort bien soignée couvrait le bas du visage et lui communiquait un caractère austère, quasi *monacal*..... Il ne paraissait pas être fort jeune, malgré la taille mince et l'extrême élasticité d'un corps admirablement proportionné; mais peut être l'empire qu'il exerçait sur lui-même, le calme et la froideur de son maintien le vieillissaient-ils avant l'âge..... Le fait est, qu'à première vue, il inspirait surtout le respect, et que l'on n'osait guère se demander s'il pouvait inspirer de la sympathie.

Lorsque la baronne eut quitté la chambre,

Élisabeth ouvrit le grand piano d'Hélène, puis elle se pencha sur la bibliothèque musicale placée près de l'instrument.

« Non !..... non !..... » s'écria Hélène, « pas de musique gravée..... C'est *vous* que nous désirons entendre..... Dites-nous vos pensées, vos impressions, vos sentiments. »

Élisabeth céda sans discuter. Dès qu'elle se trouva assise devant le piano, le monde extérieur s'évanouit pour elle ; elle ne songea plus à rien sinon à la mélodie qui avait dans son âme une source intarissable. Dans ces moments elle sentait pleinement qu'elle avait été bien douée entre toutes les femmes, car elle se sentait investie de la puissance d'exprimer par un art presque divin les moindres mouvements, les plus mystérieux sentiments de son cœur. La pureté de son âme s'épanouissait dans ses improvisations..... Jamais elle n'avait été forcée de chercher un sujet..... La musique était pour elle un langage aussi facile, aussi naturel, que peut l'être la parole pour tous les êtres humains..... mais combien plus élevé, plus poétique, plus émouvant !... Aujourd'hui une voix inconnue, insaisissable,

qu'elle constatait sans pouvoir la définir, planait par-dessus toutes les voix qui murmuraient à son âme ce que ses doigts traduisaient fidèlement..... La peine et la joie s'unissaient fraternellement, et s'avançaient sans consentir à se séparer. C'est ainsi que se retraça devant les auditeurs attentifs tout le poëme d'une âme de jeune fille avec son espoir et sa crainte, ses élans et sa fierté, sa tendresse et son dévouement, ses tristesses et ses consolations.

Le dernier accord s'éteignit doucement comme un soupir à moitié étouffé. Deux larmes étaient suspendues aux cils d'Hélène, et sa pâleur semblait idéalisée. Elle jeta un coup d'œil sur son frère, mais elle ne put rencontrer son regard, car il s'était levé et son visage était tourné vers le jardin. Quand il reprit sa place, ses traits avaient leur tranquillité accoutumée; seulement une légère rougeur couvrait son front, et la cigarette gisait éteinte, oubliée sur le parquet. Il n'adressa pas un mot à Élisabeth, et Mlle de Walde, visiblement peinée de ce mutisme, s'appliqua à le racheter en témoignant avec effusion

à la jeune fille l'admiration qu'elle avait éprouvée.

« Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais éprouvé une émotion plus profonde et plus délicieuse, » dit-elle en souriant d'un air attendri..... « Ah!... les habitants de B..... n'ont certainement pas eu connaissance de ce talent merveilleux, car ils n'auraient jamais laissé partir cette enfant si heureusement douée et ne lui auraient pas permis de s'établir dans notre rustique Thuringe.

— Vous avez habité B..., Mademoiselle?... » dit M. de Walde en s'adressant à Élisabeth.

Elle le regarda un instant avant de lui répondre. La glace avait cédé..... une sorte de vapeur lumineuse se dégageait de ces yeux si bien protégés par la froideur dont ils s'enveloppaient ordinairement.

« Oui, Monsieur, » répondit-elle.

— « Et vous avez quitté une grande et belle ville, pourvue de toutes les ressources, de tous les raffinements de la civilisation, pour vous installer sur une montagne solitaire au fond d'une forêt presque sauvage?... Vous avez dû être inconsolable de ce changement.

— Je l'ai considéré comme un bonheur inespéré.

— Vraiment?..... Cela est bizarre..... J'ai cru que l'on ne pouvait aspirer à l'églantine lorsqu'on possédait la rose.

— Chacun a le droit, Monsieur, d'avoir son opinion, et je n'ai pas à discuter la vôtre.

— Très-juste..... mais je pensais que cette opinion était la plus généralement répandue.

— Je ne pense pourtant pas être ici-bas une exception.

— Il est vrai que la jeunesse est avide d'inconnu..... » reprit M. de Walde à demi voix, et comme en se parlant à lui-même..... « Mais je veux croire dans votre propre intérêt, Mademoiselle, qu'il ne vous a pas été doux et facile de quitter vos amies.

— Cependant cela m'a été bien facile, — je n'en avais pas.

— Est-ce possible?... » s'écria Mlle de Walde. « Vous n'aviez aucun rapport avec personne?

— Oh! oui... mais c'étaient des personnes qui me payaient.

— Vous donniez des leçons?... » demanda M. de Walde.

« — Oui.

— Mais vous n'avez jamais ressenti le besoin d'avoir une amie?... » demanda Hélène avec vivacité.

« — Jamais, car j'ai ma mère..... » répondit Élisabeth d'un ton doucement ému et pénétrant.

« — Heureuse enfant!... » murmura Mlle de Walde en baissant la tête.

Élisabeth comprit qu'elle avait touché l'une des plaies du cœur d'Hélène; cette pensée lui fut pénible et elle désirait pouvoir effacer cette impression. M. de Walde parut lire cette pensée sur le front candide de la jeune fille, et, sans relever l'exclamation de sa sœur, il reprit aussitôt la conversation.

« Et c'est réellement dans les forêts de la Thuringe que vous désiriez vivre?... » poursuivit-il avec une nuance d'intérêt.

« — Oui.

— Et pourquoi?

— Parce que dès ma plus tendre enfance on m'avait raconté que nous étions originaires de ce pays.

— Ah ! oui !... Vous appartenez à la famille de Gnadewitz ?

— Ma mère s'appelait ainsi.... Je suis une Ferber..... » répondit Élisabeth avec fermeté.

« — Vous semblez, en prononçant ces paroles, remercier Dieu de n'avoir pas à porter ce nom.

— J'en suis fort aise en effet.

— Hum !.... Il fut un temps pourtant où ce nom brillait d'un grand éclat.

— Mais non d'un pur éclat.

— Hé !..... que voulez-vous !..... Dans toutes les cours souveraines on l'acceptait comme un métal pur, sans alliage ; de plus il était fort ancien, et c'est pour cela que ses rejetons — jusqu'aux derniers — ont toujours été revêtus des plus hautes dignités.

— Excusez-moi, Monsieur, mais sur ce point je suis d'une rare inintelligence, car...

— Vous vous arrêtez, Mademoiselle?... Puisque vous avez entrepris d'expliquer votre sentiment, vous ne devez pas nous laisser dans le doute et l'ignorance.

— Soit !... » reprit Élisabeth en rougissant

un peu..... « Eh bien !... il me semble étrange que l'on honore de mauvaises actions par cela seul qu'elles sont fort anciennes.

— Cependant plusieurs des aïeux des Gnadewitz ont été braves et vaillants.

— Cela peut être ; mais il n'en est pas moins injuste que les bénéfices de cette renommée s'étendent à travers les siècles, même sur ceux qui ne sont ni braves, ni vaillants, ni honnêtes.

— Les grandes actions ne doivent-elles pas survivre au moment où elles s'accomplissent, et leur souvenir ne protége-t-il pas avec justice la postérité de ceux qui les ont faites ?

— Oui..... à une condition pourtant : c'est que l'on perpétue ces traditions en les continuant, c'est que l'on relève l'éclat des grandes actions en les imitant..... Sinon on n'est pas digne de jouir de leurs conséquences, et quel que soit le nom qu'on leur donne : fortune, renommée, honneurs, dignité, — peu importe. »

Au même moment on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant le château. M. de Walde passa la main sur son front

comme s'il s'éveillait à regret d'un rêve agréable. La porte s'ouvrit et la baronne entra dans la chambre, de même que Bella, laquelle marchait aujourd'hui près de sa mère avec l'air sérieux d'une *grande personne;* elle n'avait pas encore quitté son chapeau et son mantelet.

« Nous voici de retour, Dieu merci ! Quelle horrible température!..... J'ai vingt fois déploré d'être sortie, et ma sollicitude maternelle me vaudra très-probablement un gros rhume... Bella a voulu voir par elle-même comment tu te trouvais cette après-midi, chère Hélène... et voilà pourquoi je me suis permis de l'amener ici avec moi. »

La petite fille se dirigea en ligne droite vers la chaise longue; elle sembla ne pas avoir aperçu Élisabeth précisément assise près de la malade, et en se penchant pour baiser tendrement la main d'Hélène, l'une des agrafes de son mantelet s'accrocha à la légère garniture de la robe que portait Élisabeth et la déchira. Bella leva la tête, jeta un regard de côté sur l'accident qu'elle venait de causer, puis se détourna avec sang-

froid et alla tendre la main à M. de Walde.

— Eh bien!... » dit-il en retenant la main de la petite fille..... « ne songes-tu pas à t'excuser pour ta maladresse? » Bella ne souffla mot et se recula près de sa mère dont les joues se coloraient déjà de leurs taches rouges. Le regard qu'elle jeta sur Élisabeth prouvait jusqu'à l'évidence que son courroux n'était pas causé par l'impertinence de sa fille.

« Tu ne sais donc pas parler?..... » dit M. de Walde en se levant pour se diriger vers la petite fille.

« — Mais aussi Mlle Ferber était assise si près d'Hélène..... » dit la baronne en prenant la parole pour excuser l'enfant obstinée.

« — Par le fait j'aurais dû me reculer..... Le malheur est des plus insignifiants..... » dit Élisabeth, fort peinée de cet incident, et en tendant ses deux mains en souriant, vers Bella. La petite fille agit comme si elle n'avait pas aperçu ce mouvement et cacha ses deux mains sous son mantelet.

Sans mot dire, M. de Walde prit le bras de la petite fille et la conduisit vers la porte qu'il ouvrit.

« Tu vas te retirer de suite dans ta chambre..... » lui dit-il, « et tu ne reparaîtras pas devant moi sans que je l'aie demandé. »

La baronne était évidemment hors d'elle... Ses traits portaient l'empreinte du combat intérieur qu'elle soutenait... Mais que pouvait-elle faire? Elle n'avait aucune arme efficace pour se défendre contre le despotisme et la barbarie de cet homme qui était, hélas!... et même prétendait être le maître chez lui. Elle le suivait d'un regard sombre, tandis qu'il regagnait froidement sa place comme s'il n'eût pas eu le moindrement conscience de la cruauté de son procédé... Finalement la sagesse de la dame l'emporta.

« J'espère, cher Rodolphe..... » dit-elle d'une voix quelque peu tremblante, « que tu voudras bien pardonner à Bella sa petite impolitesse.... Prends en considération, je te prie, l'extrême incapacité de sa gouvernante.

— Miss Mertens?.... Il doit beaucoup en coûter à sa douceur et à sa distinction naturelle de donner à Bella l'éducation dont nous venons de voir un échantillon! »

La baronne rougit de colère..... Cependant

elle réussit à se dominer... « Mon Dieu !... » s'écria-t-elle pour changer de conversation..... « cette sotte histoire m'a fait oublier de vous dire qu'Émile arrive justement d'Odemberg. Il est venu à cheval, et comme il a été fort maltraité par la pluie, il s'est arrêté pour changer de vêtements. Peut-il entrer ? »

Les yeux d'Hélène s'éclairèrent d'une flamme intérieure ; une légère rougeur colora son pâle visage ; mais elle ne prononça pas une parole et détourna un peu son visage pour cacher son émotion.

« Certainement..... » répondit M. de Walde. « Est-ce qu'il se propose de séjourner ici ?

— Quelques jours, si tu y consens.

— Très-bien..... Nous allons le voir en nous rendant chez toi pour prendre le café.

— Il en sera très-heureux..... Rien ne s'oppose à ce que nous passions de suite dans mon appartement. Au moment où je descendais de voiture, ma femme de chambre m'a avertie que tous les préparatifs du goûter étaient terminés. »

Élisabeth se leva aussitôt et s'apprêta à partir. M. de Walde adressa un regard interrogateur

à la baronne..... Sans nul doute il attendait que l'on adressât une invitation à la jeune fille..... mais la baronne, subitement saisie d'admiration pour le goût exquis avec lequel le jardinier de Lindhof avait disposé dans l'un des angles de la pièce des gradins couverts d'azaléas fleuris, ne comprit pas le sens de ce regard, et tourna même le dos à Élisabeth.

Élisabeth salua toute la compagnie et se retira après avoir reçu les remercîments qu'Hélène lui adressait d'une voix mal assurée, mais de la façon la plus amicale. Elle vit venir à elle M. de Hollfeld dans le corridor; en l'apercevant il avait doublé le pas..... son regard inspecta en un instant tous les coins comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'y avait pas de témoins. Avant même qu'Élisabeth pût prévoir ce mouvement, il saisit sa main, la baisa et lui dit à voix basse : Combien je suis heureux de vous revoir!

Élisabeth éprouva un saisissement d'une telle intensité qu'elle ne put prononcer un seul mot..... Seulement elle retira sa main avec épouvante, et M. de Hollfeld parut l'approuver, car la chambre d'Hélène s'ouvrait

au même instant et M. de Walde en sortit. Alors M. de Hollfeld, comme s'il eût à peine aperçu Élisabeth, la salua en soulevant légèrement son chapeau; ses traits avaient repris leur placidité accoutumée.

Cette comédie révolta la jeune fille..... L'inconcevable familiarité de cet homme humiliait sa fierté, tandis que son hypocrisie soulevait en elle le plus amer dégoût. Elle regretta de n'avoir pas eu la force et la présence d'esprit de le démasquer sur l'heure.... devant tous.... et s'en alla affligée, humiliée. Sa main lui paraissait souillée, et elle la lava à plusieurs reprises à l'une des fontaines du parc pour en effacer la trace odieuse qui devait s'y trouver.

Elle était en proie à la plus vive émotion lorsqu'elle rentra au logis; ce fut en pleurant amèrement qu'elle raconta à sa mère la scène qui venait de se passer dans le corridor. Il n'y avait pas à se tromper sur le sentiment qu'éprouvait Élisabeth; son cœur n'était pas en péril, car il débordait de mépris et de dégoût pour le grossier personnage qui avait osé la traiter avec tant de familiarité. Aussi

Mme Ferber, après lui avoir démontré qu'elle attachait une trop grande importance aux faits et gestes d'un pareil être, lui dit tranquillement :

« Tu sais maintenant à quoi t'en tenir sur le compte de ce M. de Hollfeld..... mon enfant ; il te sera aisé de t'appliquer à éviter toute rencontre avec cet individu, et à le maintenir bien loin de toi par la froideur et l'indifférence..... Sa conduite témoigne d'une grotesque fatuité, et de ce sentiment qui porte quelques nobles à supposer qu'ils honorent les personnes auxquelles ils accordent quelque attention; mais quand il sera certain de n'exciter en toi que le dédain, sa vanité même te viendra en aide pour te délivrer de ses obsessions... Dans tous les cas, il faut te préparer à avoir en lui tôt ou tard un ennemi qui rompra tes rapports avec Mlle de Walde... Poursuis ta route tranquillement; je ne te conseille pas encore de cesser dès maintenant tes visites au château.

— Oh non certes !..... Je n'y songe guère !... » s'écria Élisabeth consolée et réconfortée par la sagesse maternelle.... « Que di-

rait mon oncle s'il voyait « sa petite brebis » prendre peur pour si peu de chose? Ce serait malheureux si, entourée comme je le suis de tant de forces et de tendresses, je ne réussissais pas à empêcher à tout jamais la répétition d'une pareille scène! »

Elle réfléchit ensuite sur la conversation qu'elle avait eue avec M. de Walde, et s'aperçut qu'elle s'était montrée très-brave..... Ce regard si pénétrant, ce front si sévère, ne l'avaient pas empêchée de dire sincèrement sa pensée, quoique celle-ci fût si totalement opposée aux opinions bien connues de son interlocuteur..... Elle s'attendait toujours à l'un de ces mouvements dédaigneux par lesquels la baronne lui démontrait si nettement que la fille d'un bourgeois, d'un employé obscur, était un être inférieur faisant à peine partie de l'humanité... Aucun de ces mouvements ne s'était produit..... même il lui avait semblé saisir dans le regard de M. de Walde quelque chose comme un élan sympathique, et sous sa barbe épaisse un léger sourire deux ou trois fois répété... Peut-être l'avait-il considérée avec la pitié qu'un lion témoignerait à une souris? Il

avait généreusement consenti à laisser une petite fille développer à ses pieds les naïves réflexions de son esprit inexpérimenté..... Il ne s'était pas donné la peine de les relever pour les réfuter. Il s'en était peut-être amusé comme d'un petit chien qui aboie à la lune ?...

Et tout en raisonnant ainsi sur les probabilités, Élisabeth s'exhortait à montrer toujours la même vaillance, si, chose assez douteuse, elle se retrouvait jamais en face du majestueux châtelain de Lindhof.

XI.

Dans la matinée du lendemain, Élisabeth descendait pour s'installer au jardin avec sa grande corbeille à ouvrage ; tout à coup on frappa à la porte du préau. Elle se leva pour ouvrir et se trouva en face de Bella, suivie par Mlle Mertens, et par un homme dans lequel elle reconuut aussitôt le voyageur qu'elle avait rencontré un soir lorsqu'elle revenait de la maison forestière. Bella lui tendit aussitôt la main, mais l'expression de ses traits témoi-

gnait de la contrainte qui lui avait été faite, et la petite fille se montrait aussi maussade que possible. Élisabeth devina tout à coup la cause de cette visite, et essaya de diminuer l'humiliation de ce petit cœur révolté ; elle lui dit qu'elle était bien aise de la recevoir, et lui promit de lui montrer le jardin et les ruines curieuses du vieux château..... Mais Mlle Mertens prit la parole.

« N'essayez pas par pure bonté, Mademoiselle, d'abréger la besogne de Bella... Il lui a été expressément commandé de venir faire ici un acte de contrition, et de solliciter votre pardon pour la conduite impolie qu'elle a tenue hier vis-à-vis de vous; je suis ici pour veiller à l'exécution de ces ordres, et je dois pouvoir témoigner des paroles qu'elle prononcera. »

Ce discours si positif, l'obscurité du grand vestibule dans lequel Bella avait été introduite par Élisabeth qui lui donnait la main, causèrent quelque impression sur la petite fille; elle demanda pardon à voix basse, et promit de ne plus jamais être impertinente pour personne.

« Dieu soit loué!... » s'écria le compagnon de Mlle Mertens... « Voilà qui est fait!... » Et il s'inclina en souriant devant la jeune fille.

« Peut-être serez-vous surprise, Mademoiselle, » poursuivit-il, « de me voir faisant partie de la députation qui vous a été adressée, et figurant ici en qualité de témoin de l'amende honorable à laquelle nous venons d'assister?... Je vous dirai que, d'une part, on se méfiait un peu de l'indulgence de Mlle Mertens, de la vôtre aussi, et que l'on a expédié ici mon impartialité pour faire contre-poids à vos bons cœurs... D'un autre côté, je me suis dit que l'attendrissement était un excellent introducteur, très-capable de faire passer par-dessus certaines irrégularités de présentation..... Je me suis donc très-volontiers mêlé à la petite caravane, et j'ai l'honneur de vous présenter en ma personne monsieur Paul Reinhard, le compagnon de voyage et le secrétaire de M. de Walde. Ce pauvre homme (je parle de Reinhard déjà nommé) n'a pas depuis huit jours de plus pressant désir que celui de faire connaissance avec l'intéressante famille qui vit ici, si loin de la

terre..... si près du ciel!....» ajouta-t-il en s'inclinant dévotement devant Élisabeth.

La jeune fille sourit et lui tendit amicalement la main.

« Ces vieux murs ont vu des hôtes moins agréables que vous; venez, Monsieur; mes parents seront charmés de faire connaissance avec vous.»

Elle poussa la grande porte de chêne qui conduisait auardin; toute la famille, y compris le forestier, qui jouait sous les tilleuls avec le petit Ernest, vint au-devant des visiteurs. Les présentations eurent lieu de part et d'autre, puis, sur un signe de sa mère, Élisabeth disparut pour aller chercher des rafraîchissements. Quand elle revint, elle vit Bella, débarrassée de son chapeau et de son ombrelle, placée sur une escarpolette que Ferber avait organisée pour son fils, et balancée par Ernest qui ne semblait pas peu fier de cette compagne de jeu. Le visage de la petite fille resplendissait de plaisir.

« En vérité..... » dit Reinhard en désignant Bella, c'est une transformation complète et inespérée. Qui eût vu ce matin cette

enfant, appelée dans la chambre de M. de Walde, accueillir avec une expression de ressentiment haineux l'ordre qu'il lui a donné de venir demander pardon à Mlle Ferber, en lui annonçant qu'il ne lui permettrait pas de se présenter devant elle sans avoir sollicité ce pardon..... — ici Élisabeth rougit jusqu'au front, et se pencha sur les tartines qu'elle préparait pour Ernest et pour Bella, — qui l'eût vue à ce moment-là ne la reconnaîtrait pas telle qu'elle se montre maintenant, joyeuse et insoucieuse, comme doit l'être une enfant. »

Cette soirée fut l'une des plus agréables parmi celles dont on gardait mutuellement le souvenir. Mlle Mertens était une personne fort instruite, extrêmement douce et distinguée. Reinhard raconta plusieurs épisodes de ses voyages intéressants et lointains.

« On n'aurait songé de longtemps au retour, » continua-t-il en manière de conclusion, « mais plusieurs informations intéressantes..... et pénibles nous furent adressées de la Thuringe, et, comme elles se confirmaient en se répétant, décidèrent enfin

M. de Walde à changer des projets de voyage bien arrêtés pourtant..... Il aurait fait bon marché de quelques intérêts personnels en souffrance..... Mais un jour une main féminine et très-chère lui ayant écrit « qu'il fallait absolument obtenir le renvoi du curé de Lindhof, trop faible de caractère pour conduire ses ouailles..... » la mesure fut comblée. Il s'aperçut tout à coup que l'œil du maître pouvait être nécessaire non-seulement pour veiller à ce qu'on ne lui causât pas de préjudice, mais encore et surtout pour protéger ceux qui avaient le droit de le considérer comme leur appui naturel..... Nous avons donc tourné bride. Il était tard, la soirée se montrait magnifique. Nous avons laissé la voiture et les domestiques sur la grande route conduisant à Lindhof, et nous avons voulu faire à pied, à travers bois, le petit trajet qui nous séparait encore du château..... « C'est bien surprenant, Reinhard ! » me dit bientôt mon compagnon de voyage... « Voyez donc là-haut? à Gnadeck..... Que croyez-vous que ce soit?..... — Bien certainement une lumière, » répondis-je..... « Il faut voir cela

de près..... » reprit-il..... et il continua à monter. La lumière grandissait toujours..... elle émergeait de deux hautes fenêtres..... Quelque chose s'agita derrière nous, voltigea devant les taillis, et une blanche apparition, que j'estimai tout à fait surnaturelle, vint se profiler sur la clarté de la lune..... Je suis assez brave..... je m'avançai en retenant mon souffle, et tout en tremblant un peu, je le confesse, j'osai adresser respectueusement la parole à cette fée..... O ciel! L'apparition se mit à discourir sur le compte de deux chèvres bien élevées et d'un serin merveilleux! »

Un rire général interrompit la narration.

« Tandis que nous redescendions le versant de la montagne, » poursuivit Reinhard, « mon compagnon ne soufflait mot; mais certains indices me portèrent à supposer que vous ne vous étiez pas amusée seule à mes dépens... Il eût été fort heureux pour nous, je vous assure, que vous ayez consenti à nous accompagner en qualité de bonne fée, protectrice des pauvres humains, car la belle clarté du ciel, la douce lumière de la lune, tout cela resta en haut sur la montagne. Nous

nous sommes enfoncés dans les brumes de la vallée, errants dans l'obscurité, dans la solitude, sans qu'un souffle d'air se soit élevé pour nous souhaiter la bienvenue sur le sol natal. Arrivés en face du château, nous aperçûmes d'innombrables lumières passant comme des feux follets derrière les fenêtres du bâtiment. La voiture chargée de ses paquets était arrivée avant nous; il paraît que le bruit de ses roues passant sur le sable des allées avait causé une impression de terreur à peu près générale, et se traduisant par un trouble peu flatteur pour ceux qui l'inspirent, et tellement désagréable, si j'en juge d'après moi, que j'aurais volontiers rebroussé chemin à l'instant même, préférant reposer ma tête fatiguée sous le premier buisson venu, plutôt que de sentir peser au-dessus de moi ce toit qui nous accueillait avec tant de maussade surprise..... Un seul des habitants de Lindhof eut assez d'empire sur lui-même pour recouvrer sa présence d'esprit : ce fut M. le candidat Mohring. Il avait bien vite passé une cravate blanche, et se tenant au pied de l'escalier, il accueillit

le maître du logis en lui adressant un discours plein d'onction et de soumission.

— Et nonobstant, le régiment qu'il commandait a été mis en pleine déroute, je crois?..... » dit le forestier.

« — Oui ; la déroute est aussi complète que possible.

— Dieu en soit loué! » répondit Mlle Mertens; « M. Mohring va très-prochainement quitter à jamais le château de Lindhof. Mme de Lessen a obtenu un bénéfice pour lui, grâce à l'influence dont elle dispose; il n'aurait pu supporter d'être rejeté dans le néant, et de rester à Lindhof réduit à à l'impuissance après avoir régné et gouverné. Quel a été ce règne?... Nous le savons tous; c'était la domination d'un tyran qui prétend gouverner, diriger, inspirer les actions de tous, et qui, après avoir courbé tout le monde sous sa loi, aspire encore à régner sur les consciences, à réglementer l'essor de la pensée, à punir ou bien à réprimer tout sentiment d'indépendance; tous les domestiques du château, tous les ouvriers, tous les journaliers employés sur le domaine étaient

tenus vis-à-vis de lui à une obéissance aveugle qui ne pouvait manquer d'engendrer l'hypocrisie, par conséquent l'immoralité.

— Ce qu'il y a de plus grave à considérer en tout ceci, » reprit Ferber, « c'est que l'on se révolte instinctivement contre la loi que l'on veut imposer, contre les pratiques que l'on exige de la dépendance et de la soumission, au lieu de les demander à l'esprit et au sentiment, et au nom des principes d'équité, de générosité et de charité..... C'est que les esprits faibles ou ignorants, et le nombre en est grand, confondent volontiers l'oppresseur avec la force dont il use pour établir sa domination, et qu'en détestant celui-ci ils s'habituent à prendre en suspicion cette force admirable d'où émane toute civilisation, c'est-à-dire la religion.

— Enfin ce péril-là est conjuré pour quelque temps dans notre voisinage..... » s'écria le forestier « cela n'a pas duré longtemps... Boum..... boum..... On aurait dit l'un de ces ouragans qui nous viennent du sud, qui déracinent les arbres et font place nette sur leur passage.

— Mais aussi, » continua Mlle Mertens, « M. de

Walde possède une énergie, une force morale supérieures à celles de tout autre homme. Ce taciturne n'exhale pas ses sentiments en paroles; mais rien n'échappe à son regard et devant lui la fausseté ne sait plus faire usage de ses détours, l'hypocrisie ne peut plus retenir son masque, la méchanceté laisse tomber son dard réduit à l'impuissance. »

Tout en continuant à prendre part à la conversation, Reinhard examinait avec curiosité les murs de l'aile du sud en partie écroulée, et qui limitait l'un des côtés du jardin. C'était un édifice essentiellement irrégulier. Trois énormes fenêtres en ogive, d'une forme irréprochable, s'élevaient à six pieds de distance du sol, et occupaient en hauteur un espace équivalent au moins à l'élévation de deux étages. Tout près de ce bâtiment se trouvait une sorte de bastion qui s'étendait fort loin dans le jardin, en y formant un angle très-prononcé. Un chêne vigoureux s'élevait entre les deux murs, et passait quelques branches au travers des deux fenêtres absolument dépourvues de vitraux; il croissait en plein air, — dans l'espace qui avait

été dévolu autrefois à la chapelle du château, — et se comportait en propriétaire jaloux de ses droits, car il occupait tout le sol sur lequel il avait pris racine. Vis-à-vis des trois fenêtres déjà mentionnées on voyait trois autres fenêtres tout à fait pareilles; elles avaient moins donné prise aux ouragans, et l'on apercevait encore quelques vitraux coloriés, conservés dans leurs cadres de plomb et faisant partie des rosaces qui surmontaient leurs ogives. Derrière ces fenêtres s'étendait une cour aux murailles en partie écroulées, passablement obscure, et comme teintée de gris. Le côté de ce bâtiment qui longeait le jardin offrait au regard un pêle-mêle inénarrable; le temps, en multipliant les ruines, avait capricieusement accumulé de ce côté des débris de portes, de boiseries et d'ornements de toute nature; et d'après ces échantillons si bizarres et si divers, il était aisé de conjecturer que le grand édifice était un véritable labyrinthe renfermant dans ses flancs une foule de réduits mystérieux, d'escaliers fantastiques, d'issues secrètes et de couloirs inconnus. Le bastion semblait être l'ennemi

le plus dangereux de l'édifice, — celui qui était destiné à lui porter le dernier coup; il s'inclinait pensivement et paraissait méditer sur le dessein d'écraser, en s'écroulant, et le chêne vigoureux et les murailles entre lesquelles il avait insoucieusement établi son existence. Du reste ce bastion d'aspect sinistre et menaçant était coquettement revêtu d'un immense manteau de lierre qui l'enveloppait tout entier et cachait toutes ses issues, portes et fenêtres, s'il en avait, ce qui était probable du reste, eu égard à ses proportions imposantes.

Ferber s'était rapproché de son hôte.

« A mon arrivée, » lui dit-il, « j'ai examiné d'aussi près que la prudence me le permettait, toute cette partie du château dont l'architecture me semblait être particulièrement intéressante; mais je n'ai pu aller plus loin que la chapelle, et là encore mes recherches ont été des plus sommaires, car tout l'édifice, infiniment plus ancien que le corps de logis dont nous avons fait notre demeure, menace ruine; le toit et le plafond de la chapelle ont disparu depuis longtemps, et je trouve que

depuis quelques semaines le bastion penche d'une façon inquiétante. Il serait bon de le faire démolir, pour prévenir son écroulement; d'ailleurs cette construction assombrit l'un des côtés de notre jardin, et si j'avais pu me procurer quelques ouvriers, j'aurais déjà écarté de nous cette fortification dangereuse. »

Après avoir attentivement écouté ces détails, Reinhard déclara que tout désir d'investigations était éteint en lui, et qu'il renonçait à errer dans ces ruines ainsi qu'il se l'était proposé. Le corps de logis, — resté et *garanti* solide, — ne l'en intéressait que davantage, et Ferber se mit en marche pour faire visiter sa demeure aux hôtes qui manifestaient la curiosité de la connaître. On monta d'abord sur le rempart; Ferber était aussi adroit qu'ingénieux, et les marches de pierre qui conduisaient à cette promenade, actuellement délivrées de toute trace de vétusté, se détachaient blanches et nettes sur le gazon bien taillé qui garnissait les talus. Le plateau passablement étendu qui couronnait le rempart était couvert de gravier et garni de

meubles de jardin fabriqués par Ferber lui-même, qui employait toutes ses heures de loisir à embellir la demeure de la famille. Au centre même du plateau, tout près des branches de tilleuls qui s'arrondissaient par-dessus le bassin, ce mobilier artistement taillé formait un groupe agréable pour le regard.

Tandis que la compagnie s'accoudait à la balustrade de pierre et admirait le paysage peu étendu, mais charmant, que la vallée offrait de ce côté, Élisabeth raconta l'histoire que Sabine tenait de son aïeule, et qui avait eu sans nul doute ce rempart pour théâtre.

« Brr!... » fit Reinhard en jetant un coup d'œil de terreur sur la montagne que le rempart dominait, et qui surplombait la vallée, « mais c'est qu'il n'y a pas à dire, pas la moindre pente!... On tomberait d'aplomb là-bas, tout en bas, comme une pierre lancée dans un puits; ce saut périlleux ne serait pas à mon gré, surtout quand je me représente en place du gazon que nous apercevons en dessous de nous l'eau noirâtre, verdâtre, fangeuse et remplie de grenouilles qui remplis-

sait autrefois les fossés du vieux château..... Je déclare qu'avec cette perspective, rien au monde ne pourrait me décider à me jeter en dehors de cette bonne balustrade.

— Et pourtant, » dit Mlle Mertens, « on a parfois été forcé de chercher une mort encore plus pénible. » A ce moment même, Élisabeth se retraça l'aspect de M. de Hollfeld, son empressement et aussi l'horreur qu'elle avait ressentie lorsqu'il avait osé toucher sa main. Elle se dit qu'il n'était pas difficile de comprendre la tentative faite par la jeune femme dont Sabine lui avait conté l'histoire, — ou la légende, — et que, le cas échéant, elle l'eût aisément imitée, mais sans se laisser atteindre, persuader et ramener. Elle était si totalement absorbée par cette image détestable, que son oncle s'approcha d'elle sans qu'elle lui accordât aucune attention.

« Eh bien ! mon enfant, » dit le forestier, « à quoi penses-tu donc ? Est-ce que tu veux entendre croître l'herbe qui tapisse la montagne ? »

Devant ces yeux limpides, près de cette voix sonore pleine et forte quoique douce, la

vision odieuse qui hantait le cerveau de la jeune fille s'évanouit aussitôt.

« Non, mon oncle, » fit-elle en se tournant gaiement vers le forestier, « cette entreprise serait au-dessus de mes forces, quoique je prétende avoir des facultés toutes particulières pour voir, pour aimer et comprendre la nature. »

Il la prit par la main et l'emmena rejoindre la compagnie qui se dirigeait vers la maison. Bella avait déja monté l'escalier, et vint en courant au-devant de Mlle Mertens ; elle tenait d'une main quelques volumes à images, et de l'autre entraînait son institutrice vers la chambre d'Élisabeth.

« Figurez-vous, Mademoiselle, que d'ici l'on voit *notre* château !... » s'écriait l'enfant ; car il n'y avait pas à dire, Bella, voyant sa mère régner et dominer à Lindhof, ne tenait pas compte de l'éclipse momentanée de ce pouvoir, et attendait avec confiance une restauration qui ne pouvait manquer de se produire... « Regardez là-bas sur la route ! L'oncle Rodolphe vient précisément d'y passer à cheval ; il m'a reconnue et m'a fait avec la

main un grand signe d'amitié ; maman sera bien contente d'apprendre que nous nous entendons très-bien à présent. »

Miss Mertens l'exhorta à rester toujours dans les bonnes dispositions qui lui méritaient la bienveillance de son oncle, et lui dit de mettre son chapeau et son mantelet, car il était temps de regagner le château.

Élisabeth et Ernest accompagnèrent leurs hôtes jusqu'au parc de Lindhof.

« Nous nous sommes arrêtés trop longtemps ici, » dit M[lle] Mertens avec une expression quelque peu soucieuse, après avoir pris congé de M. et M[me] Ferber sur le seuil de la petite porte du préau ; « il faut que je me prépare à soutenir aujourd'hui quelque terrible orage.

— Vous croyez que la baronne sera mécontente de la prolongation de votre visite ?

— Sans aucun doute.

— Allons !... allons !... ne vous tourmentez pas de cela ; en tout cas nous avons eu une bonne et large compensation payée d'avance, » dit Reinhard, « car nous avons

passé une douce et agréable après-midi là-haut. »

Les enfants marchaient ou plutôt couraient en avant, en se tenant par la main et se glissant parfois sous les taillis pour cueillir quelques fleurs. Hector, le chien favori du forestier, infidèle à son maître pour la première fois peut-être de sa vie, séduit par la perspective d'une promenade, s'était joint à la compagnie ; il gambadait joyeusement autour des enfants, puis revenait près d'Élisabeth, — « la dame de ses pensées, » disait le forestier, — pour se faire caresser, et repartait en éclaireur.

Tout à coup le chien résta en arrêt au milieu du sentier. On était très-près du parc, on apercevait les pelouses du gazon au travers des branches des jeunes arbres, et l'on entendait déjà le murmure des fontaines. Hector avait aperçu quelqu'un..... C'était une forme féminine qui venait à l'encontre des promeneurs. Élisabeth reconnut aussitôt Berthe la muette, quoiqu'elle lui parût prodigieusement changée.

La mystérieuse jeune fille n'avait pas aperçu sans nul doute le groupe qui s'avançait vers elle, car elle gesticulait vivement en marchant à grands pas. Une vive rougeur couvrait son visage; ses sourcils étaient plissés par une extrême contention d'esprit, et le mouvement de ses lèvres indiquait qu'elle se parlait à elle-même. Un joli chapeau blanc, garni de fleurs, avait quitté sa tête et restait suspendu à son cou par les brides..... Celles-ci cédèrent, et le chapeau tomba à terre sans qu'elle s'en aperçût.

Elle marchait toujours rapidement les yeux baissés, et ce fut seulement lorsqu'elle se trouva tout près d'Élisabeth que ses paupières se relevèrent; elle s'arrêta avec horreur, comme si elle eût marché sur une couleuvre, et recula un peu. L'expression douloureuse de ses traits se transforma en une amertume indicible; son regard exprimait la haine, ses mains se pressèrent convulsivement, tandis qu'une légère exclamation passait sur ses lèvres; on eût pu croire qu'elle s'apprêtait à s'élancer sur Élisabeth..... Reinhard, qui se trouvait près d'elle, la tira même en arrière.

Quand Berthe l'aperçut, elle poussa un léger cri et se jeta aussitôt dans le taillis le plus voisin, dans lequel elle s'ouvrit un chemin en abandonnant des morceaux de ses vêtements aux épines qu'elle rencontrait... En peu d'instants elle devint invisible.

« Mais c'est Berthe! qui habite la maison forestière, » s'écria Mlle Mertens au comble de l'étonnement.

« Qu'est-ce donc que cela?..... » s'écriait Reinhard : « cette jeune personne était la proie d'une vive émotion, mais c'est surtout en vous apercevant, » ajouta-t-il en se tournant vers Élisabeth, « qu'elle a donné toutes les marques d'un paroxysme de colère ou de désespoir. Est-elle votre parente?

— Pas précisément, » répondit Élisabeth, car elle est seulement alliée, et d'assez loin, à la famille de la femme de mon oncle. Je ne la connais pas; dès le premier jour de notre arrivée en Thuringe elle m'a soigneusement évitée, et quoique j'aie vivement souhaité trouver en elle une compagne en attendant que le temps nous fasse amies, je n'ai pas même pu lui exprimer ce désir, tant elle m'a marqué

d'éloignement. Il est certain q'uelle me hait, mais j'ignore l'origine de cette haine. Cela devrait m'affliger; mais d'un autre côté son caractère tel qu'il m'a été révélé m'inspire peu de sympathie, et je n'attache plus d'importance à l'hostilité qu'elle me témoigne en toute occasion.

— Hé! hé! mon enfant; ce n'est plus de l'hostilité, cela..... c'est de la rage, et cette petite furie vous aurait volontiers déchirée à belles dents, si l'on en juge d'après l'expression de ses traits.

— Je n'ai pas peur d'elle, » répondit Élisabeth en souriant.

« Je vous engagerai pourtant à vous tenir sur vos gardes, » reprit Mlle Mertens... « Cette jeune fille a une expression véritablement démoniaque. D'où pouvait-elle venir?

— Selon toute apparence elle venait du château, » dit Élisabeth en ramassant le chapeau de Berthe.

« Je ne le crois pas, » répondit Mlle Mertens. « Avant qu'elle devînt muette, on la voyait pour ainsi dire chaque jour à Lindhof; elle assistait à tous les exercices religieux présidés

par la baronne, qui la protégeait ostensiblement; puis elle a cessé de paraître au château sans que nul n'ait jamais pu connaître la cause de cette abstention. Je l'aperçois très-rarement durant mes promenades solitaires dans le parc, et lorsqu'elle rencontre mon regard elle se glisse comme un serpent au travers des fourrés les plus épais. Elle a toujours produit sur moi l'effet pénible que j'éprouve à la vue d'un reptile. »

Tout en causant on avait atteint le parc, et l'on se sépara en se donnant de part et d'autre les meilleures assurances de sympathie.

« Écoute, Élisabeth, » dit Ernest dès qu'il se trouva seul avec sa sœur, « nous allons voir lequel de nous deux arrivera le premier à ce coin... là-bas. »

Ce coin était le coude formé par le sentier qui s'attachait au flanc de la montagne.

« Très-bien ! mon mignon, » dit Élisabeth en riant; et elle se mit à courir. Tout d'abord elle mesura sa course sur les forces de son petit compagnon, qui s'acquittait vaillamment de la tâche qu'il s'était imposée; mais en approchant du but elle prit le jeu au sé-

rieux, s'élança légère comme un oiseau et mit le pied sur le sentier. Là, elle se trouva tout à coup en face d'une tête de cheval qui la flaira bruyamment. Hector, qui s'était mis de la partie et qui avait couru avec elle, fit son devoir en aboyant de toutes ses forces..... Le cheval bondit en arrière, et se cabra sur ses jambes de derrière en prenant l'attitude que l'on donne invariablement à la monture des héros coulés en bronze ou sculptés dans le marbre.

« En arrière!... » s'écria une voix forte.

Au lieu d'obéir de suite à cet avertissement, Élisabeth se baissa pour saisir son frère qui venait de la rejoindre, le prit dans ses bras et bondit de côté. Au même instant le cheval s'élança en hennissant et en faisant trembler le sol sous ses pas. M. de Walde, solide comme un roc, gouvernait sa monture qui semblait dominée par le désir de se débarrasser de son cavalier; mais celui-ci ne se prêta pas à ce dessein : il domina le cheval affolé de terreur, et se pencha pour chasser avec la cravache, Hector, dont les bonds intempestifs et les aboiements furieux augmentaient

encore la frayeur du cheval... puis il disparut en prenant à travers bois dans une course furieuse.

Élisabeth, pâle, épouvantée, ne douta pas en ce moment de la probabilité d'un malheur; elle prit Ernest par la main et s'apprêtait à courir au château pour y chercher du secours, lorsque le cavalier reparut sur son cheval dompté; l'écume couvrait son poitrail et ses membres frémissaient. M. de Walde s'arrêta, frappa amicalement le cou du cheval, descendit et attacha la bride à une branche d'arbre; puis il se dirigea vers Élisabeth.

« Pardonnez-moi, Monsieur!... » dit-elle d'une voix encore tremblante.

« Vous pardonner? Et quoi donc, mon enfant?.... » répondit-il doucement.... « Mais vous me semblez effrayée; remettez-vous, je vous en prie: voici un banc, il faut vous y reposer un moment. »

Il fit un mouvement comme pour lui offrir son bras, mais ce bras retomba aussitôt. Élisabeth obéit, se conforma à l'invitation qui lui était faite, et M. de Walde s'assit près d'elle. Ernest s'accouda sur sa sœur, et se mit

à le regarder avec ses grands beaux yeux. Il n'avait pas eu peur, parce qu'il n'avait pas conscience du danger que M. de Walde avait couru, et la course du cheval l'avait amusé comme un spectacle imprévu.

« Qu'aviez-vous donc? » dit M. de Walde, « lorsque vous couriez avec tant de précipitation. »

Un franc sourire passa sur les lèvres encore pâles d'Élisabeth.

« J'étais poursuivie, » répondit-elle.

« — Par qui donc?

— Par celui-ci, » dit-elle en désignant Ernest; « nous avions choisi un but, et nous cherchions chacun à y arriver avant notre adversaire.

— Ce petit garçon est votre frère?

— Oui. » Elle regarda Ernest avec tendresse, et passa la main dans ses boucles brunes.

« — Et elle est ma sœur unique, » ajouta Ernest, qui voulut à son tour prendre part à la conversation.

« Et, si j'en juge d'après les apparences, tu t'entends fort bien avec cette sœur unique, »

dit M. de Walde en souriant au visage sérieux du petit garçon.

« Oh! oui. Je l'aime beaucoup; elle joue avec moi tout à fait comme un camarade.

— Vraiment ?... » fit M. de Walde.

« Quand je veux faire l'exercice, elle met sur sa tête un bonnet en papier tout à fait pareil au mien, et joue de la trompette dans le jardin tant que je veux; puis, avant de me mettre au lit elle me raconte des histoires. Puis quand elle me fait des tartines, elle me met beaucoup plus de confitures, ou de miel, ou de beurre, n'importe, que lorsque maman se charge de cela. »

Un doux sourire passa sur le visage de M. de Walde. Élisabeth n'avait encore jamais vu sur ces traits si sérieux, presque rigides, ce simple sourire qui les transformait et les éclairait d'une lumière inattendue..... Elle ne put s'empêcher de le comparer aux rayons du soleil, qui dissipent tout à coup de sombres nuages, et font resplendir tout ce qu'ils atteignent.

« Tu as raison, mon garçon, » dit-il en attirant l'enfant vers lui, ce sont là des qua-

lités particulières et que tu dois beaucoup estimer. Mais ne se fâche-t-elle jamais?..... » ajouta-t-il en désignant Élisabeth, qui riait comme une enfant en écoutant son frère.

« Non, » répondit Ernest, après avoir réfléchi un instant pour peser consciencieusement le témoignage que l'on attendait de lui. « Non, elle ne se fâche jamais ; mais elle devient sérieuse, et alors elle joue toujours du piano.

— Mais, Ernest...

— Oh! oui, Élisabeth, c'est ainsi ; tu sais bien..... As-tu donc oublié le temps où nous étions si pauvres à B...?

— Il est possible que tu aies un peu raison si tu penses à ce temps-là, » répondit Élisabeth... « Mais c'était bien triste aussi, parce que notre mère et notre père étaient forcés de se fatiguer beaucoup pour gagner le pain quotidien; plus tard tout a bien mieux marché.

— Pourtant vous jouez encore du piano.

— Oui, » répondit la jeune fille en souriant, mais non plus dans la disposition si-

gnalée par ce sagace observateur; mes parents sont pourvus du nécessaire.

— Et vous?... » reprit M. de Walde.

« — Moi? J'ai assez de courage pour entreprendre la lutte avec la vie, et pour lui arracher tout ce qui me sera indispensable.

— L'exemple de Mlle Mertens ne vous inspire-t-il pas une certaine épouvante?

— Oh! pas du tout. Je ne suis pas assez faible pour souhaiter de gagner sans peine ma subsistance, lorsque je vois des milliers de femmes, mes semblables, mes égales, travailler sans relâche, sans défaillance.

— Il ne s'agit pas seulement du travail; quelle qu'en soit la somme, il est rare que cela ne puisse se supporter; il y a autre chose..... il y a des choses plus pénibles encore que les soucis d'argent. Vous êtes fière; ce n'est pas seulement votre visage qui en témoigne, votre conversation d'hier ne laisse aucun doute à cet égard.

— Est-ce de la fierté? Suis-je fière parce que j'estime plus la valeur personnelle, morale et intellectuelle, que les honneurs et

l'éclat de ce que l'on appelle une *grande position?*... Mais c'est justement parce que j'ai cette opinion qu'il me serait impossible d'être atteinte par les humiliations; les gens supérieurs par l'esprit, par le cœur, ne traitent pas leurs semblables avec dédain..... Que m'importeraient les humiliations infligées par ceux qui n'auraient sur moi d'autre supériorité que celle de la fortune?

— Et vous croyez que cette opinion vous préservera de toutes les petites persécutions, de tous les dédains, de toutes les injustices auxquelles vous pourrez vous trouver en butte près d'une femme qui croira avoir le droit de vous considérer comme son inférieure, et qui peut-être, — cela s'est vu, — n'aura pas plus de cœur que d'esprit?

— Si cette opinion ne me garantit pas de ces peines, elle m'aidera du moins à les supporter patiemment et sans baisser la tête. »

Il se produisit un moment de silence, durant lequel Ernest se rapprocha du cheval et se mit à l'examiner avec une extrême attention.

« D'après ce que vous nous disiez hier, » reprit M. de Walde, « je conclus que vous aimez le pays dans lequel votre famille est venue s'établir.

— Oui, et beaucoup.

— Je le comprends; c'est l'une des plus belles contrées de la Thuringe..... Comment pouvez-vous donc envisager si aisément la possibilité de quitter ce pays?

— *Aisément* n'est peut-être pas le mot qu'il faudrait employer dans ce cas; mais mon père m'a appris qu'il faut toujours faire passer la nécessité avant l'agrément, et je l'ai pleinement compris..... Je comprends moins bien que l'on puisse renoncer à l'agrément quand la nécessité ne commande pas ce sacrifice.

— Ah!... ceci doit s'adresser à moi. Vous ne comprenez pas qu'un homme perche volontairement sur les Pyramides, quand il pourrait vivre tranquillement sous le beau ciel tempéré de la Thuringe? »

Une vive rougeur envahit le visage d'Élisabeth. M. de Walde faisait allusion à la conversation qu'elle avait eue avec son oncle sous les

fenêtres de la maison forestière, et dont il avait été l'auditeur involontaire.

« Si même j'entreprenais de vous expliquer que l'on peut quitter un pays agréable sans y être obligé par la nécessité, vous ne me comprendriez pas, car, si je ne me trompe, personne encore ne vous manque parmi ceux qui vous sont chers, » reprit M. de Walde après un court silence, et tout en traçant sur le sol des dessins imaginaires avec l'extrémité de sa cravache ; sa voix s'était un peu voilée et devenait émouvante... « Mais il vient un temps, » continua-t-il, « où l'on erre à travers le vaste monde, afin d'oublier au dehors que le bonheur ne s'est pas assis sous le toit que l'on possède. On comble difficilement certains vides, mais enfin on essaie d'oublier qu'ils existent, en se vouant au travail et à toutes les recherches qu'il exige. »

Ainsi, il ne se trompait pas sur les sentiments qu'il inspirait ; il avait compris que sa sœur elle-même, cette sœur si tendrement aimée, ne lui gardait pas une tendresse égale à celle qu'il éprouvait pour elle, et la récep-

tion qui lui avait été faite, qui était celle d'un maître redouté, bien plutôt que la réception faite à un frère, avait dû encore raviver la plaie que portait ce cœur, si insensible en apparence. Élisabeth avait naguère pressenti tout cela, et avait accordé toute sa pitié à ce riche indigent qui n'avait pas même une petite part des affections dont Dieu avait comblé la jeune fille dans sa pauvreté. Ce divin sentiment dictait à Élisabeth des paroles qui se pressaient sur ses lèvres, et qu'elle allait prononcer lorsqu'elle éprouva tout à coup une répugnance invincible à laisser voir l'émotion qui s'était emparée d'elle. Un regard jeté sur les lignes inflexibles du profil de ce visage, sur ce front altier qui conservait l'attitude de la fermeté, quoique la voix eût des intonations molles et mélancoliques, l'affermit encore dans cette répugnance. Il était possible, en effet, que dans un moment de distraction, il eût totalement oublié la personne près de laquelle il se trouvait. Combien ses sentiments de réserve aristocratique seraient froissés lorsque, revenant à lui, il s'apercevrait

qu'il avait permis à une obscure et insignifiante jeune fille de jeter un regard sur ses plus intimes pensées!

En se retraçant ces probabilités, Élisabeth rougit et se leva aussitôt en appelant Ernest. M. de Walde la regarda avec surprise; il se leva aussi, et parut avoir repris son indifférence en même temps que son attitude aisée et altière; seulement un pli s'était creusé entre ses sourcils et donnait à sa physionomie cette expression mélancolique déjà signalée par Ferber.

« Vous avez l'esprit très-prompt, » dit-il en s'efforçant de prendre un ton léger, et marchant lentement près d'Élisabeth (elle se dirigeait vers Ernest, qui n'avait pas répondu à son appel); avant même que l'on ait fini d'exprimer sa pensée, on voit dans votre regard que la réplique est toute prête à partir. Votre silence dans la circonstance présente me prouve par conséquent que j'avais raison en prévoyant qu'il vous serait impossible de comprendre la force à laquelle j'ai dû obéir; vous n'avez pu me comprendre, parce que rien ne vous manque.

— La notion du bonheur se produit sous des formes si diverses, que par le fait je ne saurais...

— Nous avons tous cette notion, » dit M. de Walde en interrompant Élisabeth, « mais elle sommeille encore en vous.

— Oh! non! » s'écria-t-elle, oubliant tout à coup la réserve qu'elle s'était imposée, et s'exprimant avec vivacité..... « Oh! non! J'aime de tout mon cœur ceux qui composent ma famille, et le vrai bonheur, celui auquel j'aspire de toutes les forces de mon âme, est de jouir de l'affection qu'ils ont pour moi.

— Ah!... Alors vous avez donc pu me comprendre jusqu'à un certain point..... Et votre famille est nombreuse?... Vous avez beaucoup de personnes à chérir?

— Non, » répondit la jeune fille en riant; « le compte en est promptement dressé : mon père et ma mère, mon oncle, ce petit homme, » ajouta-t-elle en saisissant la main d'Ernest qui accourait vers elle, « et celui-ci gagne du terrain tous les ans et prend un développement qui ne fait pas tort aux autres... Maintenant il faut revenir à la maison, mon

enfant, » dit-elle en s'adressant au petit garçon, et en essuyant son front moite ; « si nous nous arrêtions plus longtemps notre mère serait inquiète. »

Elle s'inclina devant M. de Walde qui la salua profondément, tendit la main à Ernest, puis se dirigea à pas lents vers son cheval, lequel rongeait impatiemment son frein ; il se remit en selle et disparut promptement.

« Sais-tu bien, Élisabeth, » dit le petit garçon en gravissant le sentier de la montagne, « à qui M. de Walde ressemble ?

— Non.

— A saint Georges, » s'écria le petit garçon triomphant... « Tu sais ?... Quand il terrasse le dragon.

— As-tu connu saint Georges ?... » demanda Élisabeth.

« — Tu sais bien le contraire, » repartit Ernest, piqué de cette question ironique ; « mais enfin c'est ainsi que je me le représente. »

Et tout à coup Élisabeth se retraça la scène terrible à laquelle elle avait assisté... Ce cheval furieux, égaré, hennissant, se cabrant,

emportant le cavalier qui le dompte en dépit de tout, et elle convint vis-à-vis d'elle-même que la comparaison d'Ernest ne manquait pas de justesse; mais tout en songeant à cette scène, elle se souvint du danger couru par le principal héros, et s'aperçut, à son extrême surprise, que son cœur palpitait encore de frayeur; elle s'arrêta un instant en souriant comme pour reprendre haleine.

« Là! » dit Ernest; « voilà que tu montes encore trop rapidement notre sentier. Comme l'oncle te gronderait s'il savait cela!... Mais sois tranquille, je ne le lui dirai pas! »

Élisabeth reprit sa marche lentement, et comme perdue en une vague rêverie. Elle n'avait pas entendu, ou du moins pas écouté le propos de son frère. Qu'est-ce donc qui s'agitait en elle..... qui avait passé hier de son cœur dans son improvisation, quand elle s'était assise devant le piano d'Hélène? Qu'est-ce qui agitait son âme jusqu'à la joie, et à la fois jusqu'aux larmes? Le même sentiment confus, compliqué, indéchiffrable, mais mille fois plus puissant se révélait encore à elle.

« Mais, Élisabeth, » dit le petit garçon avec impatience, « qu'as-tu donc? Voilà que tu marches maintenant si lentement, — si lentement, qu'il fera nuit tout à fait avant que nous arrivions là-haut. »

Il saisit la robe de sa sœur et la secoua. Ainsi rappelée au monde extérieur, à la vie réelle, la jeune fille retrouva enfin son équilibre et reprit son pas normal.

En arrivant dans le grand vestibule qui servait de salle à manger, Élisabeth posa sur le buffet le chapeau de Berthe. Elle ne voulait pas communiquer immédiatement à ses parents le bizarre incident de cette rencontre, craignant avec toute raison de leur causer une vive inquiétude; ils auraient sans nul doute fait part de cette rencontre au forestier..... Or celui-ci se montrait depuis quelques semaines de plus en plus mécontent de cette jeune personne, et s'il avait appris l'animosité inexplicable dont elle se montrait animée envers sa nièce chérie, il aurait sans nul doute éloigné Berthe de la maison. Ernest n'avait aperçu ni le chapeau ramassé dans la forêt, ni le soin que prit Élisabeth

de le cacher momentanément; il ne pouvait donc la trahir.

Après le souper Élisabeth descendit à la maison forestière; elle trouva Sabine au jardin, et apprit avec satisfaction que son oncle était allé faire une tournée dans les bois du côté de Lindhof; elle remit le chapeau à la vieille ménagère, et lui confia la rencontre de Berthe, puis elle lui demanda si celle-ci était revenue au logis.

Sabine était hors d'elle-même.

« Oui, oui, » dit la vieille femme, « il est à peu près certain que si vous aviez été seule elle se serait jetée sur vous pour vous arracher les yeux. Je ne sais ce qu'il en adviendra, mais il est évident que depuis quelques jours elle est plus méchante que jamais. Elle ne ferme plus l'œil pendant la nuit; elle va et vient, elle erre comme une âme en peine, et n'est plus muette, seulement elle ne parle qu'à elle-même... Je voudrais pouvoir prendre sur moi et ouvrir sa porte quand elle fait tout ce train..... mais je ne puis, et l'on me promettrait une mine d'or que je n'oserais pas toucher à cette serrure. Vous allez vous

moquer de moi tout comme M. le forestier..... Et pourtant je vous assure qu'il se passe là quelque chose qui n'est pas ordinaire. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner son regard..... Cela brille, cela étincelle comme le feu des damnés ou des sorcières..... Mais je me tiens tranquille, je ne dis mot; notre maître a un bon sommeil, bien solide, les autres aussi, et si je leur disais qu'il se passe dans la maison des choses extraordinaires, on me traiterait de visionnaire et de vieille radoteuse. J'ai l'oreille fine, et une souris ne peut bouger sans que je l'entende. Eh bien!... vrai, comme j'existe, Berthe va errer la nuit sans doute dans quelque carrefour, et le gros dogue qui est enchaîné dans la cour pendant la journée disparaît en même temps qu'elle; c'est la seule créature qui aime cette Berthe, et quoiqu'il soit bien méchant, il ne lui a jamais fait de mal.

— Mon oncle ne sait-il rien de cela?

— Rien..... Et ce n'est pas moi qui le lui dirais, car on me jetterait certainement un sort par vengeance.

— Mais, Sabine, ne pensez-vous pas que

votre silence peut causer un grand dommage à mon oncle? La maison est bien isolée, et si le chien n'est plus dans la cour...

— Oh! je me tiens à ma fenêtre et je veille tout le temps... jusqu'à ce qu'elle revienne de son expédition, et le gros dogue avec elle.

— Mais vous vous imposez là des peines bien gratuites; il vaudrait mieux que Berthe...

— Chut! chut!... Parlez plus bas... Elle est tout près d'ici... » et Sabine indiquait du geste le grand poirier qui s'élevait dans la cour. Élisabeth s'approcha doucement. Sous l'arbre se trouvait un banc de pierre; Berthe y était assise et nettoyait des fèves; la rougeur de l'émotion et de la colère avait été remplacée sur son front et ses joues par une pâleur livide. Élisabeth s'aperçut que l'étrange jeune fille avait considérablement maigri depuis quelque temps. Son nez si fin ressortait plus aigu entre les joues qui avaient perdu leur couleur; les yeux étaient entourés d'un cercle brun; entre les sourcils s'étaient creusés deux plis profonds qui s'harmonisaient avec le mouvement des lè-

vres pour communiquer au visage une expression farouche sans doute, mais éminemment douloureuse. Cet aspect agita le cœur d'Élisabeth, et réveilla en elle, dans toute sa puissance, le divin sentiment de la commisération. Les épaules de cette pauvre solitaire semblaient plier sous le fardeau d'une douleur insoutenable, d'autant plus intense qu'elle s'obstinait à la porter sans le secours de ses semblables... Élisabeth oublia l'hostilité qui lui avait été témoignée jusqu'ici, et fit avec vivacité quelques pas en avant pour appuyer sur sa poitrine cette tête fatiguée par la douleur, pour dire à la créature souffrante : « Repose-toi sur mon cœur ! Verse dans une âme dévouée toutes les peines contre lesquelles tu luttes seule, et je te donnerai tout au moins cette consolation que représente la sympathie de nos semblables... » Mais Sabine s'élança près d'elle et la saisit par le bras.

« N'allez pas là ! » murmura-t-elle d'une voix entrecoupée ; « je ne le souffrirai pas... Elle tient un couteau, et serait capable de vous le planter dans la poitrine.

— Mais elle paraît être atteinte d'un malheur insoutenable..... Je voudrais lui prouver que je ressens pour elle une grande et sympathique pitié.

— Non... non... Vous allez voir tout de suite jusqu'où l'on peut aller avec elle. »

Sabine descendit les degrés qui conduisaient du jardin à la cour; Berthe la laissa s'approcher d'elle sans même lever ses yeux obstinément baissés sur la besogne dont elle s'acquittait.

« Mademoiselle Élisabeth l'a trouvée, » dit-elle en posant le chapeau sur les genoux de Berthe; puis elle toucha amicalement son épaule en ajoutant : « Elle voudrait vous dire quelques mots. »

Berthe se souleva avec terreur comme si elle avait reçu communication d'une épouvantable catastrophe; elle écarta d'elle avec un geste sauvage la main de Sabine encore placée sur son épaule, et dirigea un regard de colère vers la place où se trouvait Élisabeth, témoignant ainsi qu'elle avait parfaitement conscience de la présence de la jeune fille. Puis elle jeta son couteau sur la table;

poussa avec violence la corbeille remplie de fèves qui s'éparpillèrent à ses pieds, et s'élança vers la maison. Là on entendit au travers des fenêtres ouvertes le bruit de la porte qui retombait derrière elle, et qu'elle fermait au verrou.

Élisabeth était restée immobile, frappée de surprise, de mutisme et de douleur. Elle devait se rendre à l'évidence et apprendre à se familiariser avec la haine; il lui semblait injuste de l'inspirer, alors qu'elle s'avançait l'âme pleine de commisération et de bienveillance.

Depuis une semaine environ Élisabeth se rendait tous les jours au château. M[lle] de Walde avait miraculeusement recouvré ses forces depuis le jour où elle avait passé l'après-midi dans l'appartement de la baronne, ainsi que celle-ci le répétait avec satisfaction. Ce jour avait aussi été marqué par l'arrivée de M. de Hollfeld, ainsi que le lecteur s'en souvient peut-être. Elle étudiait avec ardeur plusieurs morceaux à quatre mains, et confia enfin à Élisabeth que le jour de naissance de son frère se trouvait à la fin du mois

d'août; elle voulait le fêter exceptionnellement pour célébrer en même temps le retour de M. de Walde. Ce jour-là il devait entendre sa sœur pour la première fois depuis un certain nombre d'années; elle savait qu'elle ne pouvait lui réserver une plus douce et plus agréable surprise.

Élisabeth voyait arriver l'heure de ces séances musicales avec un bizarre mélange de joie et d'angoisse. Le château et le parc lui étaient devenus doux et familiers, sans qu'elle pût deviner la cause de cette disposition; il n'était pas jusqu'au banc sur lequel M. de Walde s'était assis près d'elle durant quelques instants, qui n'eût à ses yeux l'aimable aspect d'un vieil ami, et pour le revoir elle faisait toujours un petit détour. En revanche, une angoisse et une répugnance bien définies surgissaient en elle quand elle apercevait M. de Hollfeld. Après avoir soigneusement évité toute rencontre, fût-ce de quelques secondes, et froidement accueilli ses politesses empressées, elle le vit arriver une après-midi dans l'appartement de M. de Walde, et demander sans plus de façon la permission

d'assister à la répétition. A son extrême déplaisir elle entendit Hélène, qui l'accueillait avec un regard brillant de bonheur, lui dire qu'il était un auditeur doublement bien venu, puisqu'il avait jusqu'ici professé pour la musique une indifférence et un dédain incurables. Il prit donc la coutume d'apparaître régulièrement peu après l'arrivée d'Élisabeth ; il posait quelques fleurs fraîchement cueillies devant Hélène, — attention qui avait pour conséquence plusieurs notes fausses que Mlle de Walde touchait en tremblant, — puis il allait se placer dans l'embrasure d'une fenêtre, de façon à être assis bien en face des deux musiciennes. Pendant toute la durée d'un morceau, il couvrait encore ses yeux avec la main comme pour s'isoler du monde extérieur, et s'absorber dans la pensée du compositeur. Élisabeth remarqua bientôt, avec une grande contrariété, qu'il couvrait ainsi son visage seulement du côté où Hélène pouvait l'apercevoir; mais derrière la main, son regard fixé sur Élisabeth suivait chacun de ses mouvements, et lui causait une impression si pénible, qu'elle fut bien souvent ten-

tée de renoncer à ces séances, rendues si déplaisantes par la présence invariable de M. de Hollfeld.

Hélène ne s'apercevait aucunement de ce double jeu; elle faisait des pauses fréquentes, et s'entretenait gaiement avec son cousin..... Il serait plus exact de dire qu'elle parlait à peu près seule, car M. de Hollfeld répondait seulement par monosyllabes, qui, pour banales et insignifiantes qu'elles pussent être, n'en étaient pas moins accueillies par Hélène comme une grâce, et avec la satisfaction et la vénération que l'on éprouverait pour un oracle daignant se montrer clément et favorable.

Quelques instants avant la fin de la séance il se retirait. Dès la première fois Élisabeth, qui était sur ses gardes, s'aperçut qu'il sortait du château; elle l'observa de l'une des fenêtres d'un corridor desservant le premier étage, et le vit se promener avec persévérance en dehors du parc devant le sentier qu'elle devait suivre pour regagner sa demeure. Elle contraria ce plan en se rendant chez Mlle Mertens, près de laquelle elle s'ar-

rêta pendant une heure au moins. Là, elle était toujours reçue à bras ouverts par la pauvre institutrice affamée de bienveillance et d'affection, et bientôt il résulta d'une convention tacite, qu'elle ne passerait plus devant cette porte sans entrer dans l'appartement dévolu à la gouvernante.

Miss Mertens était au reste triste et abattue; elle sentait que sa situation à Lindhof devenait chaque jour plus pénible et plus intolérable. La baronne de Lessen, dont elle dépendait absolument, « s'ennuyait *à mourir,* » disait-elle. Quand elle se trouvait en présence de ses parents, elle revêtait tous les traits extérieurs de la bienveillance et de la satisfaction. Ce rôle lui semblait difficile à soutenir, et elle se dédommageait de cette contrainte quand elle était retirée dans son appartement. Là, elle devenait positivement insupportable, non pour Bella, dont elle respectait la naissance et les alliances; non pour la vieille femme de chambre, qu'elle traitait avec des ménagements infinis et inexplicables; non pour le vieux Lorenz; ni pour les domestiques, sur lesquels elle n'osait exer-

cer un despotisme qui eût été arrêté dans ses effets par M. de Walde, mais pour l'infortunée Miss Mertens, qui était en butte à toutes les humiliations, à toutes les injustices dans lesquelles l'âme de la baronne, gonflée de rancune, cherchait un dédommagement à ses mécomptes.

Afin de mieux tourmenter sa victime, Mme de Lessen voulut assister aux leçons données à sa fille. En présence de l'élève, la méthode de l'institutrice fut amèrement critiquée dès le début..... « Certes on ne pouvait plus s'étonner de voir que Bella ne faisait aucun progrès!..... On comprenait maintenant pourquoi cette enfant avait les nerfs dans une tension perpétuelle..... Son ouïe n'était-elle pas affectée par la voix désagréable de Mlle Mertens?..... Et comment pouvait-elle avoir une tenue correcte et gracieuse? N'avait-elle pas toujours sous les yeux les mouvements anguleux de miss Mertens quand elle tenait un livre et qu'elle en tournait les feuillets? » Et ainsi de suite, à propos de tout, à propos de rien. Dans les lectures que miss Mertens faisait faire à la petite fille, son choix

était trouvé tantôt niais ou trop sentimental, ou vulgaire, commun, *bourgeois*... Et n'avait-elle pas l'audace d'exprimer parfois sur les faits historiques une opinion à elle? En semblables occurrences la leçon était interrompue; la baronne prenait le siége de l'institutrice, et obligeait celle-ci à écouter avec soumission l'enseignement qu'elle donnait à sa fille, et dont toutes les conclusions, se trouvant en désaccord avec la justice et la charité, étaient faites pour pervertir un jeune esprit, pour dépraver à jamais un cœur, même originairement bon. Quand M[me] de Lessen n'était pas suffisamment préparée à exercer ces fonctions, elle faisait appeler M. le candidat Mohring; elle savait qu'il parlait un français détestable, et cependant le pria d'assister aux leçons pendant toute la durée du séjour qu'il devait encore faire à Lindhof, afin de corriger la prononciation défectueuse de l'institutrice.

C'était en répandant des larmes bien amères que Miss Mertens racontait à Élisabeth les détails du martyre qu'elle subissait; elle ajoutait alors que la situation de sa vieille mère res-

tée seule, sans ressources, soutenue presque uniquement par les appointements que sa fille recevait, l'obligeait à supporter tous les coups d'épingle, tous les dédains, tous les emportements, toutes les humiliations auxquelles elle était en butte..... Elle ne pouvait, sans augmenter les privations de sa mère, s'exposer aux dépenses causées par un déplacement..... Mais si affligée qu'elle pût être, ses traits s'éclairaient quand Élisabeth entr'ouvrait la porte, et lui demandait de sa voix fraîche la permission d'entrer. L'apparition de la jeune fille conjurait les tristes pensées, les réflexions amères, les inquiétudes poignantes pour le présent et l'avenir. Assises l'une près de l'autre sur un petit canapé, elles échangeaient leurs pensées et leurs impressions. Miss Mertens retrouvait à ce contact quelques élans de jeunesse; Élisabeth y puisait un enseignement précieux, car miss Mertens était remarquablement instruite.

Ces après-midi avaient de plus pour la jeune fille un charme mystérieux qu'elle n'eût voulu révéler à aucun prix, qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, quoiqu'elle enten-

dit battre son cœur bien fort dès qu'elle entrait dans cette pièce.

Les fenêtres de la chambre que miss Mertens occupait s'ouvraient sur un grand espace qu'Élisabeth appelait le jardin du cloître..... Cela était tout à fait séparé du reste de l'habitation, silencieux, et abrité par de hautes murailles. Les larges branches de quelques tilleuls séculaires jetaient une ombre épaisse sur la pelouse de gazon, entourée de sentiers sablés. Au milieu de cette cour intérieure se trouvait une fontaine qui donnait à l'habitation une eau renommée par sa pureté cristalline. Sur le bord du bassin se dressait un groupe de statues représentant trois jeunes filles gracieusement enlacées. Quand le soleil du midi versait sur les allées du parc une chaleur lourde, intense, parfois insoutenable, cette cour silencieuse tenait en réserve une agréable fraîcheur. Une porte du rez-de-chaussée conduisant directement dans le cabinet de M. de Walde, était toujours ouverte sur cette cour solitaire; lui-même s'y montrait souvent et se promenait lentement autour du bassin.

Quelles pensées s'agitaient derrière son beau front si grave et si méditatif? Parfois il levait brusquement ce front penché, absolument comme si on l'eût réveillé en sursaut d'un rêve doucement caressé. Miss Mertens répétait souvent que son humeur était bien changée depuis son retour.

« Avant son voyage, » disait-elle, « M. de Walde lui] était apparu aussi immobile, aussi grave qu'une statue, et quoiqu'elle eût reconnu en lui de bons et nobles sentiments, elle se sentait toujours envahie en sa présence d'une impression glaciale. Maintenant, il semblait qu'une main bienfaisante avait passé sur ses traits pour les animer et les embellir; durant les promenades solitaires faites dans cette cour, un léger sourire se montrait quelquefois sur ses lèvres, absolument comme si une apparition dont l'aspect le rendait heureux eût surgi tout à coup devant lui. En rendant ainsi compte de ses remarques, Mlle Mertens souriait elle-même, et ajoutait que selon toute probabilité il avait rapporté de ses voyages d'agréables souvenirs et quelques projets d'avenir... « Elle ne pouvait, »

disait-elle, « écarter d'elle cette certitude que sous peu Lindhof changerait totalement d'aspect sous l'influence d'une jeune et belle, et noble châtelaine. Miss Mertens, en répétant plusieurs fois ses conjectures, ne remarqua jamais l'angoisse qu'elles excitaient dans le cœur de sa jeune amie, et que sa contenance révélait avec une franchise dont elle-même ne savait pas mesurer l'étendue.

La promenade faite dans ce jardin monacal était du reste fréquemment interrompue par des individus de toute sorte. C'étaient des ouvriers, des gens d'affaire..... surtout des malheureux; ceux-ci marchaient silencieux, la tête baissée, derrière les domestiques qui les introduisaient, et s'arrêtaient à quelques pas de M. de Walde sans oser s'avancer. Lui alors leur adressait doucement la parole, s'informait de leurs besoins et de leurs peines, leur donnait un bon conseil, leur promettait son aide, et, dans les cas les plus pressants, traçait quelques mots à l'adresse de son intendant sur l'une des feuilles qu'il arrachait à son carnet de poche..... Peu à peu les tailles courbées se redressaient, les fronts

baissés sous le poids de la douleur se relevaient, et ils s'en retournaient tous consolés et fortifiés ..... Il n'y a pas d'exception à cette règle, car ceux qui ne se sentaient pas dignes de solliciter l'aide de M. de Walde, ne s'exposaient pas à affronter son regard clairvoyant, sachant d'avance que l'on n'*exploitait* pas cet homme.

Un jour Élisabeth se dirigea vers le château une demi-heure plus tôt que de coutume; son père avait rencontré M[lle] Mertens aux abords du parc; elle avait le visage gonflé par les larmes, et semblait hors d'état d'engager une conversation, car elle s'était bornée à lui rendre son salut et avait passé outre très-vivement. Cette communication enleva tout repos à Élisabeth; elle ne voulut à aucun prix retarder sa visite jusqu'à l'issue de la séance musicale; la pauvre créature isolée avait sans doute besoin de consolation et d'affection.

Sur l'un des côtés de la grande prairie qui reliait le parc de Lindhof à la forêt, se trouvait un charmant pavillon; un bosquet épais l'entourait de tous côtés, en laissant apercevoir seulement sa façade élégante. Jus-

qu'ici, ce petit édifice était resté fermé ; mais les volets entr'ouverts laissaient apercevoir un mobilier commode et somptueux, comme tout le mobilier du château. En arrivant par la forêt, elle vit que les portes du pavillon étaient grandes ouvertes. Un domestique portant un plateau vide en sortait, au moment où Élisabeth s'approchait, et, s'inclinant devant elle, l'engagea à entrer ; elle reconnut alors Mlle de Walde, la baronne et M. de Hollfeld qui prenaient du café dans l'unique pièce composant le pavillon.

« Vous venez aujourd'hui plus tôt que de coutume ma chère enfant, » dit Hélène, en apercevant la jeune fille sur le seuil.

Celle-ci dit qu'elle comptait faire une visite à Mlle Mertens avant la séance musicale.

« Renoncez à ce projet pour aujourd'hui, je vous en prie, » dit Hélène, qui parut un peu interdite, tandis qu'un sourire moqueur passait sur le visage de la baronne..... « Savez-vous bien que j'ai reçu ce matin même de Leipzig une caisse remplie de musique nouvelle?..... » continua Mlle de Walde.....

« J'ai déjà un peu lu tout cela et choisi quelques morceaux qui conviendront admirablement à la nature de votre talent. Peut-être même y découvrirons-nous le morceau capital de notre concert !..... Asseyez-vous, je vous prie ; nous regagnerons le château ensemble. »

Elle présenta à Élisabeth une belle poire, et lui offrit quelques gâteaux.

Le lévrier de M. de Walde bondit en cet instant par-dessus le seuil du pavillon ; aussitôt les deux dames se consultèrent d'un regard craintif. Hélène jeta un coup d'œil inquiet vers la porte, et son visage s'essaya en même temps à prendre une expression affectueuse ; la baronne jeta dans une corbeille l'ouvrage qu'elle tenait, et inspecta la cafetière pour s'assurer que son contenu était suffisamment chaud. Elle prépara aussitôt une tasse, et la plaça sur la table devant un siége. Le sourire impertinent qui semblait naguère figé sur son visage avait disparu pour faire place à une expression sérieuse. En apercevant le lévrier, Hollfeld s'élança dans le jardin, et reparut bientôt en

compagnie de M. de Walde, qui semblait revenir d'une excursion, car il portait une sorte de costume de voyage.

« Nous craignions déjà, mon cher Rodolphe, » dit Hélène en lui tendant la main, « de ne pas te revoir ce soir !

— J'ai trouvé à L..... plus d'affaires que je ne m'y attendais, » répondit-il en refusant le siége qu'on lui offrait, et s'asseyant près de sa sœur, par conséquent tout près et en face d'Élisabeth..... « Du reste, » reprit-il après avoir salué la jeune fille, je suis de retour depuis une demi-heure déjà; mais Reinwald m'attendait impatiemment pour me faire une communication, et me demander ma décision immédiate. Tout cela a failli me priver du plaisir de prendre une tasse de café près de toi, ma chère Hélène.

— J'en veux à ce méchant Reinwald, » répondit Mlle de Walde en souriant..... « Ne pouvait-il attendre un peu ? Je suppose que le monde n'était pas en péril.

— Ah ! chère enfant, » dit la baronne, « nous ne pouvons changer ces choses-là..... Nous sommes tous condamnés, et pour toute notre

vie, à être les esclaves de nos inférieurs. »

M. de Walde tourna tranquillement la tête et examina la baronne avec curiosité.

« Pourquoi me regardes-tu si fixement ? » dit celle-ci.

— Je comparais ton aspect à tes doléances, et je trouvais que tu étais une esclave très-imposante.

— Oui..... les hommes sont bien heureux de pouvoir plaisanter à propos de tout... Mais nous ne sommes pas douées comme toi ; nous n'avons pas ta grandeur d'âme, ta sérénité, ta force virile, pour supporter les petites amertumes et les légers ennuis que la vie nous prodigue..... Nous autres femmes, nous avons des nerfs facilement irritables, qui doublent l'intensité de toute émotion... Si tu m'avais aperçue aujourd'hui !... j'étais dans une situation affreuse.....

— Vraiment?

— ..... Obligée d'entrer dans une colère épouvantable... Mais c'est Mlle Mertens qui en répondra devant Dieu !

— Est-ce qu'elle t'a offensée?

— Quelle singulière supposition tu fais là,

mon cher Rodolphe! Comment une personne de cette condition pourrait-elle m'offenser?... Non, elle m'a mise en colère au plus haut degré.

— Allons! je vois avec satisfaction que tu ne te plies pas aisément sous le joug des esclaves, dont tu nous faisais tantôt un tableau à la fois mélancolique et résigné.

— Depuis quelque temps j'ai eu bien des tracas à supporter avec cette déplaisante personne, » poursuivit la baronne sans relever la remarque de son cousin. « Ma mission maternelle est sainte à mes yeux, et je considère comme un devoir capital de surveiller l'instruction que l'on donne à mon enfant; car, enfin, la direction que l'on imprime à son esprit et à son cœur ne saurait m'être indifférente..... J'ai malheureusement découvert que l'instruction de miss Mertens était insuffisante, et que d'un autre côté ses opinions, la façon dont elle envisage les choses et les gens, n'étaient pas du tout convenables pour une jeune fille placée dans le rang qui sera celui de Bella..... Aujourd'hui même, j'ai entendu, d'une chambre voisine,

cette sotte créature disant à Bella que la valeur morale est fort au-dessus de la valeur due à une haute naissance, — comme si ces deux choses pouvaient jamais être séparées !... — que le mendiant au cœur pur compte plus devant Dieu que le souverain, si celui-ci est chargé de péchés..... Quand je t'aurai dit, mon cher Rodolphe, que Bella est destinée à vivre à la cour (j'ai la promesse formelle d'une place de demoiselle d'honneur pour elle), tu comprendras que je ne puis tolérer des enseignements aussi subversifs de tout sentiment de dignité et de tout respect de hiérarchie..... Tu me concéderas aisément que si elle pouvait prendre de pareilles idées et de semblables sentiments, Bella jouerait un singulier rôle à la cour, et que sa situation y deviendrait très-rapidement intolérable.

— On ne peut en disconvenir.

— Dieu soit loué ! » s'écria la baronne en respirant à pleins poumons. « Je puis bien t'avouer maintenant, que j'éprouvais une certaine appréhension lorsque je me demandais de quelle façon tu envisagerais le congé

donné à miss Mertens, à laquelle tu semblais attribuer un mérite qu'elle ne possède pas... Cette personne était devenue tout à fait impertinente, et j'ai dû me résoudre à la renvoyer.

— Je n'ai pas le moindre droit à intervenir dans tes rapports avec les personnes que tu emploies, » répondit froidement M. de Walde.

« — Soit!... Mais pourtant je m'efforce toujours d'agir suivant tes opinions, et même de me conformer à tes volontés, mon cher Rodolphe..... Je ne puis t'exprimer la satisfaction que j'éprouve à la pensée de ne plus apercevoir ce disgracieux et déplaisant visage.

— J'en suis peiné, mais tu ne pourras pourtant guère l'éviter totalement puisqu'elle habitera sous le même toit que nous. Reinhard, mon secrétaire, vient de se fiancer à miss Mertens, il y a une demi-heure environ. »

L'ouvrage que tenait la baronne échappa à ses mains; son visage se marbra de taches

pourpres qui envahirent bientôt jusqu'à son front.

« Cet homme est-il devenu fou?..... » s'écria-t-elle lorsqu'elle put après quelques efforts recouvrer l'usage de la parole.

« — Je ne crois pas; du moins il vient de raisonner fort sagement en ma présence il y a fort peu d'instants.

— Il s'est donc pris tout à coup de passion pour les antiquités?... Oh! la jeune et belle fiancée!..... » s'écria Mme de Lessen en essayant de rire aux éclats. Son fils se mit à l'unisson, et prouva ainsi qu'il avait suivi la conversation, quoiqu'il se fût soigneusement abstenu d'y prendre part. Hélène lui jeta un regard indigné. Élisabeth éprouva un sentiment de colère qu'elle eut grand'peine à dominer.

« — J'espère pourtant, » reprit la baronne, que tu ne comptes pas me forcer.....

— A quoi?

— A vivre dans la même maison que cette personne.

— Il est évident que je ne puis t'y forcer,

Amélie, pas plus que je ne pouvais interdire le mariage à mon secrétaire.

— Mais tu peux l'éloigner lorsqu'il a jugé à propos de faire un choix qui oblige tes parents à quitter ta maison.

— Cela même n'est pas en mon pouvoir; il doit rester près de moi sa vie durant, et je viens justement d'assurer une pension à sa future, pour le cas où elle serait destinée à lui survivre... De plus, tu commets une légère erreur, cousine, si tu penses qu'une cause quelconque puisse m'engager à renvoyer un homme dont la probité, l'affection, l'instruction, me sont connues et me semblent précieuses à juste titre. J'ai du reste approuvé le choix de Reinhard : son âge est assorti à celui de sa future, et comme moi il méprise, dans un mariage inégal, non-seulement la jeune fille qui épouse un homme âgé pour vivre dans une meilleure condition, mais aussi l'homme âgé qui propose ce honteux marché. J'ai attribué à ce ménage le grand appartement du rez-de-chaussée appartenant à l'aile du nord, et ils en auront la jouissance leur vie durant. Reinhard veut vivre avec

la mère de sa femme, qui viendra s'établir ici avec eux.

— Il ne me reste plus qu'à féliciter les futurs conjoints; tout cela est parfaitement rangé, » répondit la baronne; je me permettrai seulement d'ajouter qu'il me serait impossible de prendre sur moi de garder cette personne un jour de plus... Elle cherchera un asile où elle voudra, car enfin tu conviendras, Rodolphe, que ces deux intéressants fiancés ne peuvent convenablement habiter sous le même toit, en attendant le jour fixé pour leur mariage.

— Si vous me le premettiez, Mademoiselle, » dit Élisabeth en s'adressant à Hélène, « je demanderais à mes parents de donner l'hospitalité à miss Mertens; la place ne nous manque pas.

— Oh! oui..... Faites cela; c'est la meilleure solution que ce débat puisse recevoir; » répondit Mlle de Walde, en tendant la main à Élisabeth, tandis que la baronne lui décochait un regard venimeux.

« — Les choses se trouvent ainsi arrangées à la satisfaction générale, » reprit Mme de Lessen;

« je me soumets, et vais attendre avec humilité que la femme du secrétaire veuille bien m'assigner une petite place où je pourrai éviter sa présence..... A propos, Mlle Ferber, » ajouta-t-elle d'un ton léger, « je me souviens en ce moment que le paiement de vos leçons a été remis depuis quelques jours déjà à ma femme de chambre ; vous voudrez bien frapper à sa porte en passant dans le corridor. Elle vous remettra l'argent et la note que j'ai dressée ; vous voudrez bien l'acquitter.

— Mais, Amélie !..... » s'écria Hélène, visiblement froissée.....

« J'agirai en conséquence des désirs que vous venez de m'exprimer, Madame, » répondit Élisabeth avec une extrême tranquillité. Elle avait remarqué que M. de Walde avait adressé à sa cousine un regard chargé d'éclairs..... mais peu à peu cette expression se transforma, et devint seulement fort moqueuse.

« — Si j'avais un conseil à vous donner, Mademoiselle, » dit-il en se tournant vers Élisabeth, « je vous engagerais à ne pas pénétrer dans l'appartement de la baronne ; cet

appartement est positivement hanté..... Ne souriez pas! Je vous affirme qu'il y *revient* de méchants esprits dont j'ai dû contrecarrer plusieurs fois déjà les desseins préjudiciables. Veuillez ne pas vous occuper de la question qui vient d'être soulevée, et qui concerne uniquement mon intendant. Il est fort bien élevé, et traite cette sorte d'affaire avec tant de tact et de délicatesse, qu'il pourrait être proposé comme modèle, même à des dames de haut lignage. »

La baronne roula aussitôt son ouvrage et se leva.

« Je crois qu'il me serait bon de me retirer dans mon appartement, » dit-elle en se tournant vers Hélène; « il y a des moments où l'on ne s'entend plus, même sur les choses les plus simples, où l'on se blesse mutuellement sans mauvaise intention; et le plus sage parti à prendre, dans ces cas-là, consiste à laisser passer ce léger mouvement d'humeur..... Tu ne m'en voudras pas si je ne parais point à l'heure où l'on sert le thé. »

Elle adressa une révérence cérémonieuse à ses parents, saisit le bras de son fils, qui

l'accompagna avec un air fort désappointé, et s'éloigna aussitôt.

Hélène se souleva les yeux remplis de larmes, et voulut suivre sa cousine; mais son frère la saisit par le bras avec une tendre gravité, et l'obligea à se rasseoir sur le divan.

« Ne veux-tu pas me tenir compagnie au moins pendant que je prendrai une tasse de café?... » lui dit-il affectueusement, et avec une parfaite indifférence pour la scène qui venait de se passer.

« — Certainement, si tu le désires, » répondit Hélène sans le regarder..... « mais je te serai obligée de te presser un peu; Mlle Ferber est ici pour me donner une leçon, et elle attend depuis trop longtemps déjà.

— Alors nous allons nous rendre de suite au château, mais à une condition, Hélène.

— Laquelle.

— C'est que j'assisterai à la leçon.

— Non! non! Cela ne se peut..... Je suis bien loin encore de pouvoir jouer devant toi; tu es un auditeur trop savant, et tu souffrirais beaucoup de mes sottises.

— Pauvre Émile!..... Il ne se doute pas

qu'il devait la faveur d'assister à ces leçons justement à son ignorance! »

Hélène rougit; elle n'avait pas parlé à son frère des visites de M. de Hollfeld, et gardait le silence sur ce point pour des motifs aisés à comprendre; en outre elle supposait qu'il serait, à tout prendre, assez indifférent à ces visites..... et voici qu'il semblait y attacher un sens tout particulier..... Elle ne trouva pas un mot de réponse. Élisabeth qui comprenait ce qui se passait dans le cœur de Mlle de Walde, et qui compatissait à sa peine et à sa confusion, sentit qu'elle rougissait à son tour; précisément en ce moment M. de Walde tournait la tête de son côté..... Sa physionomie prit un air sévère et froid, tandis qu'il examinait la contenance embarrassée de la jeune fille.

« Mademoiselle Ferber fait-elle entendre ses improvisations pendant la durée de vos séances?..... » demanda-t-il d'un ton un peu ironique.

« — Oh! non, » répondit vivement Hélène, heureuse d'échapper au mutisme qu'elle n'osait rompre..... « Non, car alors je n'aurais

pas parlé des fausses notes que l'on y entend. J'avais permis à Émile de rester au salon, parce que je pensais qu'il faut encourager le goût musical là où il se révèle. »

Décidément un sourire de plus en plus moqueur se dessinait sur les lèvres de M. de Walde... Ce n'était plus le sourire mystérieusement bon qui avait tant de charme pour Élisabeth..... Le regard avait pris aussi une expression dure et pour ainsi dire méprisante.

« Tu as raison, Hélène » reprit-il froidement. « Mais quelle puissance il doit y avoir dans les exercices que tu fais! Leur effet est vraiment miraculeux; tout récemment encore, Émile avait bien plus de plaisir à entendre les aboiements de sa Diane qu'à écouter les sonates de Beethoven. »

Hélène garda le silence en baissant les yeux.

« Voici que je pense tout à coup à miss Mertens, » poursuivit-il en changeant de ton. « Ne serait-il pas nécessaire que Mlle Ferber s'occupât de cette affaire, de préférence à toute autre?

— Sans doute, sans doute! » dit Hélène,

heureuse de cette diversion... « Nous renoncerons à notre séance pour aujourd'hui, ma chère enfant, afin de vous laisser toute liberté pour prendre vos dispositions. Allez donc en ambassadeur près de vos parents, et portez-leur avec tous mes compliments, la prière que je leur adresse de vouloir bien consentir à recevoir miss Mertens chez eux. »

Élisabeth se leva; Hélène en fit autant, et dès que son frère s'en aperçut, il passa son bras autour de sa taille, et la porta jusqu'au fauteuil à roulettes qui se trouvait près de la porte du pavillon. Après avoir disposé les oreillers avec un soin méticuleux, il jeta un châle épais sur les genoux d'Hélène, et se mit à pousser son fauteuil dans la direction du château. Il salua profondément Élisabeth, et elle vit alors que les nuages dont son front était naguère chargé ne s'étaient pas encore dissipés.

« Sa sœur remplit tout son cœur, » se dit Élisabeth en gravissant le sentier de la montagne, « et miss Mertens doit se tromper lorsqu'elle suppose qu'il songe à placer une femme près de cette sœur chérie... Il est ja-

loux de son cousin, et malheureusement pas tout à fait à tort..... Comment est-il possible, — et elle s'arrêta tout à coup, — qu'Hélène puisse accorder quelque attention à un homme tel que M. de Hollfeld lorsqu'elle le compare à son frère?... Celui-là se retranche toujours dans un majestueux silence, parce qu'il n'a absolument rien à dire... et l'autre! sous son calme aisé, sous cette tranquillité imperturbable, on sent une flamme toujours avivée par tout ce qui est bon et noble. »

Tout à coup elle se souvint que M. de Walde l'avait étrangement examinée..... La considérait-il donc comme une complice..... comme une confidente de sa sœur peut-être?..... Cela devint bientôt pour elle une peine cuisante, car elle ne pourrait jamais s'expliquer avec M. de Walde sur ce point. Elle continua sa route en maudissant la rougeur qui avait pu éveiller de semblables soupçons.

FIN DU TOME PREMIER.





